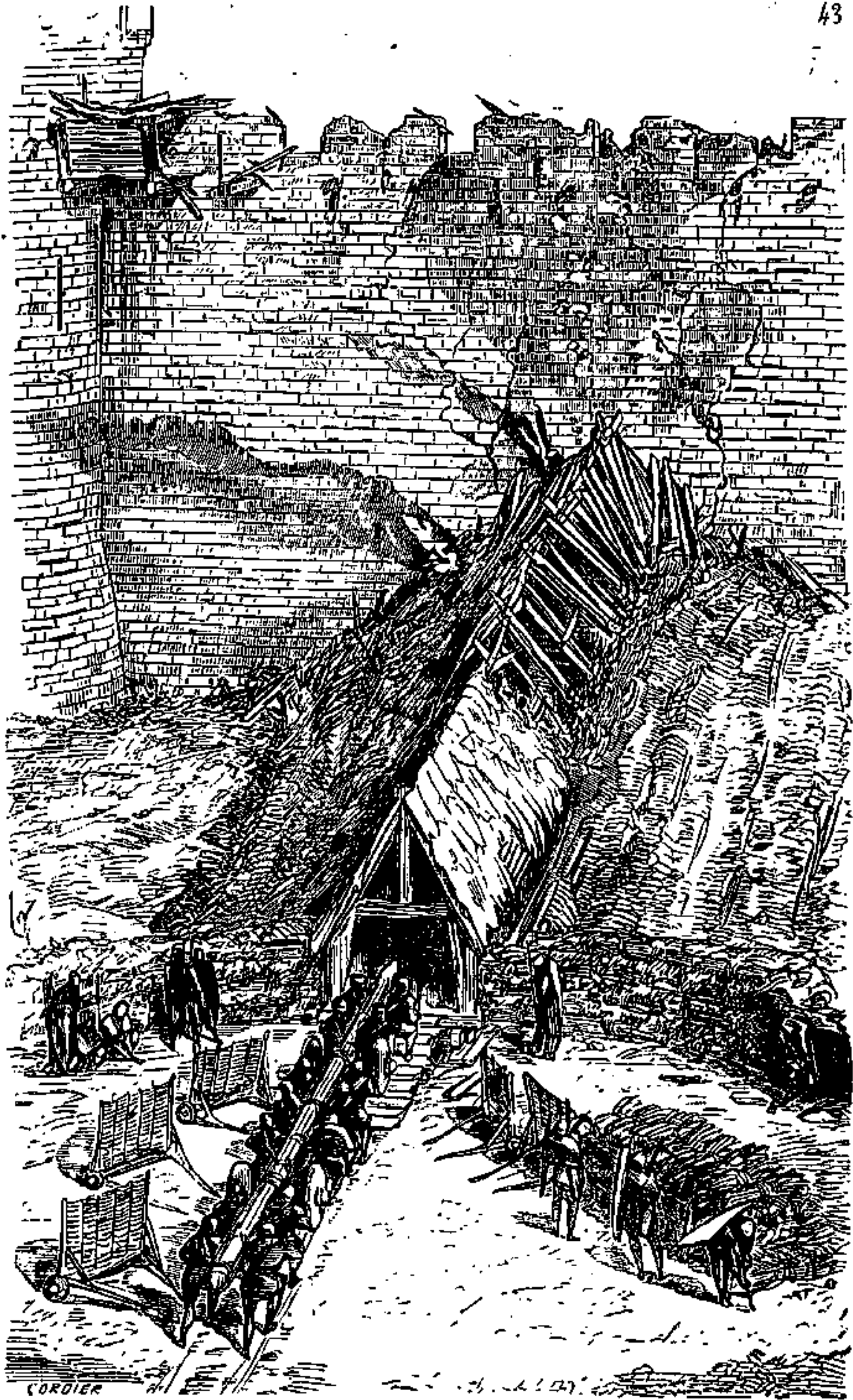




CORDIER

LE BOSSON

triers, qu'il n'était guère possible de s'y maintenir. Puis les hommes, sur ce mur ébranlé et vibrant à chaque coup du bélier, n'avaient pas leur sang-froid; ils ne prenaient pas bien leurs mesures et le bosson résistait, d'autant que l'assaillant avait posé de grosses pièces de bois inclinées contre la muraille qui faisaient glisser les poutres jetées par les assiégés.

Au bout de trois heures d'efforts, le mur céda et un pan de deux toises de longueur environ s'abattit sur le bosson. Apportant aussitôt des madriers, des échelles, les Bourguignons se précipitèrent à l'assaut par cette brèche étroite.

Le combat fut rude, les gens du château, montés eux aussi, sur les ruines du mur, combattaient bravement, ne se laissant pas entamer.

Des courtines restées debout et des tours, les défenseurs couvraient la colonne d'assaut, de traits et de pierres. Les trébuchets en dedans du rempart ne cessaient d'envoyer des pierres qui, passant par-dessus la tête des défenseurs et des assaillants sur la brèche, allaient frapper les hommes qui se groupaient autour des restes du chat, et faisaient au milieu d'eux de larges trouées. Quand vint le soir, les Bourguignons étaient maîtres de la brèche, mais voyant devant eux le rempart intérieur, ils n'osèrent descendre et se logèrent sur cette brèche, couverts par des mantelets et des fascines.

Ils attachèrent cette même soirée des mineurs entre la tour d'angle Nord-Ouest et sa voisine, comptant ainsi déborder le retranchement en passant par une deuxième brèche¹. Ils s'emparèrent également des deux chemins de ronde de la courtine entamée, mais la tour de la porte et celle de gauche tenaient encore à huit heures du soir. Une

1. Voyez la figure 36.

heure après, les assaillants, maîtres de ce chemin de ronde de la courtine, mirent le feu aux combles de ces tours (fig. 44) qui durent être abandonnées par les défenseurs.

La porte était ainsi le matin au pouvoir de l'ennemi. Les défenseurs tenaient encore le chemin de ronde à l'est et à l'ouest de ces tours incendiées, les avaient barricadées et étaient disposés à ne les abandonner que pied à pied.

Les assaillants comme les défenseurs avaient besoin de repos. Malgré leurs progrès, les Bourguignons perdaient beaucoup de monde, tandis que les gens du château ne comptaient qu'une centaine de morts et blessés. Par une sorte d'accord tacite, la journée qui suivit cet assaut se passa sans combat. Le duc, effrayé des pertes qu'il avait déjà subies, voulait ne poursuivre l'attaque qu'en prenant toutes les mesures de prudence; car ses hommes murmuraient, prétendant qu'on les faisait toujours combattre à découvert contre des soldats soigneusement cachés, et que, si on parvenait jusqu'au donjon, il n'y aurait plus un homme dans l'armée du duc pour y entrer.

Cette journée se passa du côté des Bourguignons, à bien se couvrir sur la brèche et à y installer une arbalète à tour, à créneler les murs de revers des tours dont ils s'étaient emparés et à faire au débouché intérieur de la porte une sorte de bretèche munie d'une seconde arbalète à tour. Du côté des défenseurs, on fit un deuxième retranchement de l'angle du bâtiment D¹ des écuries, à la courtine de l'ouest, et une bonne barricade de l'angle du chœur de la chapelle E à la tour voisine. Puis, devant la porte principale du château, une bretèche avec palissade pour protéger les hommes en cas de retraite. Il était évident que le lendemain, 6 juin, une

1. Voyez la figure 36.

RETRANCHEMENT INTÉRIEUR
DE L'ASSIÉGÉ



LA BRÈCHE ET L'INCENDIE
DE LA PORTE DU NORD

action décisive rendrait les Bourguignons maîtres de la baille, pour peu qu'ils agissent avec vigueur, mais il fallait leur faire payer cher ce succès.

Anseric, bien déterminé à résister jusqu'à la dernière extrémité et à périr sous les ruines de son donjon, se félicitait de l'absence d'Élienor et regrettait que ses enfants ne fussent pas avec elle.

La noble dame n'était pas loin cependant.

Le soir de cette journée tout employée en préparatifs pour l'attaque et la défense de la baille, elle était arrivée avec son escorte chez le vavasseur Pierre Landry. Aussitôt celui-ci avait dépêché un messenger sûr vers le château.

A la base du donjon était percé un trou oblique d'un pied six pouces de côté qui, donnant dans la salle basse, aboutissait sur le chemin de ronde laissé entre la grosse tour et sa chemise extérieure. De ce chemin de ronde, un souterrain, établi le long des fondations du mur romain, descendait la rampe du plateau sur une longueur de dix toises et débouchait dans une vieille carrière tout encombrée de broussailles. Deux bonnes grilles de fer fermaient le souterrain. Des guetteurs étaient nuit et jour postés dans ce souterrain; on les faisait couler et on les remontait par la trémie du donjon au moyen d'un charriot mû par un treuil.

Anseric avait, à plusieurs reprises, fait sortir et rentrer des espions par cette voie, lesquels, la nuit, se glissaient entre les postes d'investissement des Bourguignons. Or, à la nuit close, le messenger de Pierre Landry se présenta au débouché du souterrain, fit l'appel convenu et remit au guetteur une petite boîte, disant qu'il attendait la réponse, caché dans la carrière. La boîte fut aussitôt transmise à Anseric. Élienor le prévenait de son retour, et qu'elle ferait en sorte la nuit suivante de rentrer au château par la

poterne du donjon avec son monde. Anseric ne savait trop s'il devait se réjouir ou se désoler de ce retour. Mais le baron lui fit observer qu'Élienor avait joint au bout du velin une fleur qui était un signe de bonne nouvelle.

Le matin, 6 juin, les Bourguignons ne se pressaient pas d'attaquer, ils se contentaient d'envoyer des traits en dedans du retranchement, avec leur arbalète à tour et force carreaux et sajettes du haut des tours abandonnées. On leur répondait du haut de l'église, du bâtiment des écuries et des grosses tours de la porte château. Vers trois heures après midi, les mineurs attachés à la courtine Nord-Ouest, ainsi qu'il a été dit, firent tomber un pan de cette courtine. Le duc avait ainsi trois débouchés pour entrer dans la baille; cette dernière brèche, celle ouverte l'avant-veille, et la porte. Le baron Guy conseilla de ne pas perdre son temps et du monde pour défendre cette seconde brèche puisqu'on était retranché en arrière, mais grâce à la tour du coin, il put s'opposer à la prise immédiate du chemin de ronde des courtines de ce côté. Les défenseurs occupant la tour Y¹ étaient ainsi coupés. Anseric, au moyen d'une flèche, leur fit envoyer un billet, recommandant de tenir ferme, aussi longtemps que possible. Heureusement, cette tour n'avait pas de portes sur la baille et n'était en communication apparente qu'avec les chemins de ronde. Or, ceux-ci, attendant à cette tour, restaient encore au pouvoir des gens du château, les Bourguignons ne possédant que les défenses de la partie centrale du front. Vers cinq heures, le signal de l'assaut fut donné. Trois colonnes débouchèrent en bon ordre par les deux brèches et la porte, et se précipitèrent, garanties par les écus et pavois, contre la palissade, se jetant résolument dans le petit fossé, malgré les traits que leur envoyaient par derrière les dé-

1. Voyez la figure 36.

fenseurs, possesseurs encore de la tour Y et de ses courtines.

Une issue avait été laissée à la forte barricade qui réunissait l'angle du chevet de la chapelle avec la tour voisine. Anseric, avec une troupe de ses meilleurs hommes, sortit par cette issue et se jeta sur le flanc de l'attaque, qui recula en désordre.

Alors d'autres issues bien masquées s'ouvrirent sur le front du retranchement et les défenseurs reprirent l'offensive. Peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent des brèches et de la porte. Mais le duc, à la vue de ses gens en désordre, amena des réserves et les trois flots des assaillants, quatre fois plus nombreux que les défenseurs, obligèrent ceux-ci à se retirer de nouveau derrière leurs retranchements. Alors vers sept heures du soir — car ce combat se prolongeait sans grand succès ni d'une part ni de l'autre et les jours sont longs à cette époque de l'année, — les deux arbalètes à tour lancèrent force traits garnis d'étoupes enflammées sur les combles du bâtiment des écuries et de la chapelle. Les gens du château, tout occupés de la défense du retranchement, ne pouvaient songer à éteindre l'incendie, d'autant que les arbalétriers, postés sur les défenses de la baille au pouvoir des Bourguignons, touchaient tous les défenseurs qui se démasquaient sur ces bâtiments. Le feu gagna donc bientôt la charpente. Pendant l'attaque du retranchement, le duc voulut en finir avec les défenseurs restés sur ses derrières dans la tour Y, et qui inquiétaient les assaillants. Il leur fit crier, par un héraut, qu'ils ne pouvaient plus espérer de secours, que s'ils ne se rendaient pas à l'instant, ils seraient tous passés au fil de l'épée. Ces braves gens envoyèrent pour toute réponse au héraut un carreau d'arbalète qui le blessa. Alors le duc irrité, commanda d'accumuler en dedans de la baille et dans le fossé extérieur des fascines, de la paille,

et tous les bois qu'on aurait sous la main, et d'y mettre le feu, afin d'enfumer ces rebelles. Bientôt, en effet, des tourbillons de flammes léchèrent la tour Y, communiquèrent le feu aux débris des hourds et au comble. Pas un homme ne cria « merci ! » car tous, voyant l'incendie les gagner, aveuglés par la fumée, s'étaient retirés par un souterrain qui, de cette tour, communiquait à la porte du château — c'était un ouvrage romain, conservé sous l'antique courtine¹. — En se retirant, ils avaient bouché l'issue de ce couloir qui, d'ailleurs, fut bientôt encombrée par les débris fumants des planchers de la tour. Le duc fut convaincu qu'ils avaient péri dans les flammes plutôt que de se rendre et cela lui donna fort à penser.

Aux dernières lueurs du jour succéda, pour les combattants, la lumière de ces trois incendies.

Le ciel sembla vouloir ajouter à l'horreur de cette scène. La journée avait été brûlante ; un orage éclata bientôt, accompagné de bourrasques de vent du Sud-Ouest qui poussaient la fumée et semaient des tisons enflammés sur les combattants.

Tantôt Anseric reprenait l'offensive avec ses meilleurs soldats par la barricade de la chapelle ; tantôt se transportant à la palissade opposée, il débouchait le long du rempart de l'Ouest sur les assaillants, qui de ce côté, essayaient de tourner le bâtiment des écuries. La direction du vent était des plus défavorables aux Bourguignons ; ils recevaient en plein visage et la fumée et les flammèches du bâtiment de l'Ouest. L'attaque mollissait, malgré les efforts du duc pour obtenir un avantage décisif et pousser son monde sur un point, avec ensemble. Une pluie torrentielle et la fatigue arrêtaient les combattants vers neuf heures du soir.

1. Voyez la figure 36.

Ils se touchaient presque, n'étant séparés que par le retranchement. La pluie tombait si dru, que de part et d'autre, assaillants et défenseurs cherchèrent des abris et qu'il ne resta plus que les guettes en dedans et en dehors de la palissade.

A la nuit tombée, Élienor et son escorte, revêtus d'habits de soldats bourguignons, sortirent à cheval de la maison du vavasseur Jean Landry et conduits par lui. Ils remontaient silencieusement la vallée et voyaient devant eux la silhouette du château se détacher en noir sur le ciel éclairé par les incendies. Tous, le cœur serré, n'osaient se communiquer leurs craintes... Qu'est-ce qui brûlait? L'ennemi était-il déjà dans la baille? Était-il parvenu à mettre le feu aux défenses Nord du château? Arrivés à deux portées de traits de la tour de bois élevée par le duc, à la jonction de la rivière avec le ruisseau, ils longèrent celui-ci, le traversèrent à gué au-dessous du moulin, laissèrent là leurs montures sous la garde des gens du vavasseur et gravirent à pied la rampe du plateau, se dirigeant vers la carrière. Mais à quelque distance de l'ouverture, à travers la pluie, Jean Landry, qui marchait en avant, aperçut des hommes, occupant la pointe du plateau, sous la chemise du donjon. Le duc avait envoyé en effet des compagnies pour surveiller les alentours du château pendant le combat, et surtout la base du donjon, supposant avec raison que cette défense possédait une poterne, suivant l'usage, et craignant que si l'assaut tournait à son avantage, la garnison, désespérant de se défendre plus longtemps, après la prise de la baille, ne tentât de s'échapper par des issues cachées.

Jean Landry revint vers l'escorte d'Élienor et lui fit part de cette fâcheuse découverte. Il n'y avait pas à songer à entrer par la carrière. Que faire?...

Le vavasseur fit cacher du mieux qu'il put Élienor, ses

deux femmes, les trois moines et les douze hommes d'armes, y compris leur capitaine, et se dirigea le long de l'escarpement en rampant dans les broussailles. Quelques éclairs lointains lui permettaient de découvrir parfois le pied des murs de l'Est du château. Aucune troupe ne paraissait de ce côté; il s'avança donc peu à peu jusqu'au pied du rempart.

Après le combat, Anseric, plein d'inquiétude et sans perdre le temps d'ôter son habillement de guerre, couvert de boue et de sang, avait couru vers la poterne du donjon. Là, il avait appris par ses guettes que les alentours de la chemise étaient occupés par les Bourguignons, à petite portée de trait, qu'ils étaient nombreux, bien pavaisés et correspondaient avec un autre poste établi au-dessous du rempart de l'Ouest, et un troisième sur le flanc oriental.

Anseric sentit une sueur glacée lui couvrir le visage; mais il se dit que le vavasseur était prudent et ne viendrait certes pas se jeter tête baissée dans le piège. Il pensa un instant sortir avec ses plus braves par la poterne pour tomber sur cette troupe, mais à quoi bon? Celle-ci serait bientôt soutenue, le poste de la tour de bois prendrait les armes, toute chance de faire rentrer Élienor et son monde serait compromise. Le mieux serait de faire éloigner sa femme et d'attendre les événements.... Mais comment l'avertir? Impossible de faire passer un messenger. Il remontait donc, songeux, les degrés de la poterne; le baron venait de ce côté, Anseric le mit au courant de tout. « Rien n'est perdu, beau neveu, nous ferons rentrer Élienor, car il est nécessaire que nous sachions d'elle-même le résultat de sa mission; cela doit influencer dans un sens ou dans l'autre sur la suite de notre défense.... Laissez-moi faire.... Frère Jérôme est un grand clerc, nous allons nous concerter...

En attendant, allez guetter les dehors du haut des remparts de l'Est; car, si Jean Landry vient seul ou avec

notre monde, ce ne peut être que par ce côté, puisqu'il ne peut passer la rivière dont les ponts sont gardés. Il a dû traverser le ruisseau pour se rendre au débouché de la poterne. Allez : regardez et écoutez bien !... » Anseric, monté sur les défenses de l'Est, recommanda à ses gens le plus grand silence et se mit aux écoutes, dans une tour, puis dans la suivante; mais il n'entendait que le grésillement de la pluie sur les combles et les plaintes du vent. Bientôt le baron et frère Jérôme, munis d'une longue corde, vinrent le trouver. « Tranquillisez-vous, beau neveu, frère Jérôme va d'abord faire une reconnaissance..... Mais appelons à nous quatre hommes pour nous aider. »

Une planchette était fixée transversalement à un bout de la corde. Ce bout fut jeté en dehors par un créneau, tandis que la corde était maintenue par les quatre hommes. Frère Jérôme, son vêtement gris retroussé, un large couteau à la ceinture, mit les pieds sur la planchette, empoigna le filin des deux mains et on laissa aller doucement. Quand la corde fut lâche, le frère était au pied du rempart; on attendit.

Au bout d'une demi-heure qui parut un siècle à Anseric, un léger mouvement, imprimé à la corde, fit connaître que frère Jérôme revenait. La corde se tendit et les quatre hommes eurent bientôt hissé le frère jusqu'aux merlons. « Eh bien? dit Anseric. — Le vavasseur est là, j'ai failli le tuer, le prenant pour un Bourguignon, car il en a l'habit; c'est lui qui m'a reconnu et m'a appelé par mon nom. — Eh bien! Eh bien! Élienor? — Tous sont là, cachés, car les Bourguignons ne sont guère loin; par ce temps du diable, ils sont terrés comme des lapins. Il ne faut pas perdre de temps. Descendons une barquette au bout de la corde, nous remonterons dame Élienor et les autres après, si les Bourguignons nous laissent faire. »

La barquette fut bientôt apportée et solidement fixée à

la corde, puis descendue. Une secousse imprimée au câble fit connaître que Jean Landry était en bas. Peu après, une seconde secousse avertit que la barquette était chargée. On hissa, et dame Élienor montra bientôt son visage au créneau. Toutes les mains l'enlevèrent dans les bras de son époux. Les deux femmes, le capitaine, les onze hommes d'armes et les trois moines furent ainsi hissés, sans encombre, mais mouillés jusqu'aux os.

Malgré la perte de la baille et la mort d'un bon nombre des leurs, les gens d'Anseric étaient dans la joie au château lorsque, au petit jour, on fit savoir aux défenseurs qu'ils allaient être secourus par une armée du roi de France; qu'il ne s'agissait que de se bien défendre encore quelques jours.

La mission d'Élienor avait pleinement réussi. Le roi Philippe-Auguste, qui semblait hésitant d'abord, s'était promptement décidé, lorsque le messenger Jean Otte était venu apprendre à Élienor le brûlement de l'abbaye. Le roi avait voulu voir ce messenger et celui-ci, qui savait son monde, avait raconté comment les gens du duc, sans sommation, sans provocation aucune, s'étaient emparés du moustier, y avaient mis le feu, avaient massacré quelques moines et chassé ceux qui restaient. Peu après, une lettre de l'abbé de Cluny vint confirmer le fait en implorant la justice du roi.

Élienor, en femme avisée, n'avait pas manqué de faire savoir au suzerain que le plus cher désir de son époux et d'elle-même, depuis longtemps, était de mettre le fief de la Roche-Pont entre les mains du roi, qu'ils n'auraient pas cependant décliné l'hommage rendu au duc pour ce fief, si ce seigneur n'avait, par ses violences et les pilleries de ses gens, provoqué cette décision de leur part. Que, loin d'être le protecteur de ses vassaux, ledit duc ne pensait qu'à les ruiner, et que si lui, roi de France, se présentait

sur les terres de la Roche-Pont, il y serait accueilli comme le souverain et puissant justicier, seul digne de gouverner.

L'occasion était trop belle pour que Philippe-Auguste ne s'empressât de la saisir. Amoindrir sous un prétexte aussi plausible, en mettant de son côté le bon droit, la puissance d'un grand vassal¹, cela entraînait trop bien dans ses projets pour qu'il ne mît pas en cette affaire l'activité et la fermeté qu'il savait si bien déployer. Élienor quitta la cour avec l'assurance que peu de jours après son retour à la Roche-Pont, l'armée du roi se présenterait devant les troupes du duc de Bourgogne.

Il s'agissait donc de soutenir énergiquement les attaques de l'armée ennemie. Les défenseurs n'étaient plus qu'un millier d'hommes en état de résister efficacement, mais le périmètre de la défense était sensiblement réduit, car il n'était plus possible de reprendre l'enceinte de la baille. Il fallait s'en tenir aux murailles du château, en arrêtant les progrès des Bourguignons. Le baron Guy faisait bon marché du retranchement élevé entre le bâtiment des écuries et la chapelle; mais il tenait essentiellement à conserver le plus longtemps possible la partie occidentale de la baille, car le flanc nord de la porte du château présentait évidemment un point faible, bien qu'il fût défendu par trois tours. Le baron, convaincu que le duc ne ménageait pas la vie de ses hommes, ne doutait pas qu'en sacrifiant un millier de soldats, on pût, en quarante-huit heures, éventrer ce front; il fallait donc, à tout prix, entraver les travaux d'approche sur ce point. Le bâtiment D¹ des écuries était brûlé. Mais heureusement le mur latéral du bâtiment, donnant vers l'Ouest, était un reste de la courtine romaine, épaisse et solide construction. Entre ce bâtiment et le fossé du château, l'ennemi ne pouvait passer. Il ne pouvait at-

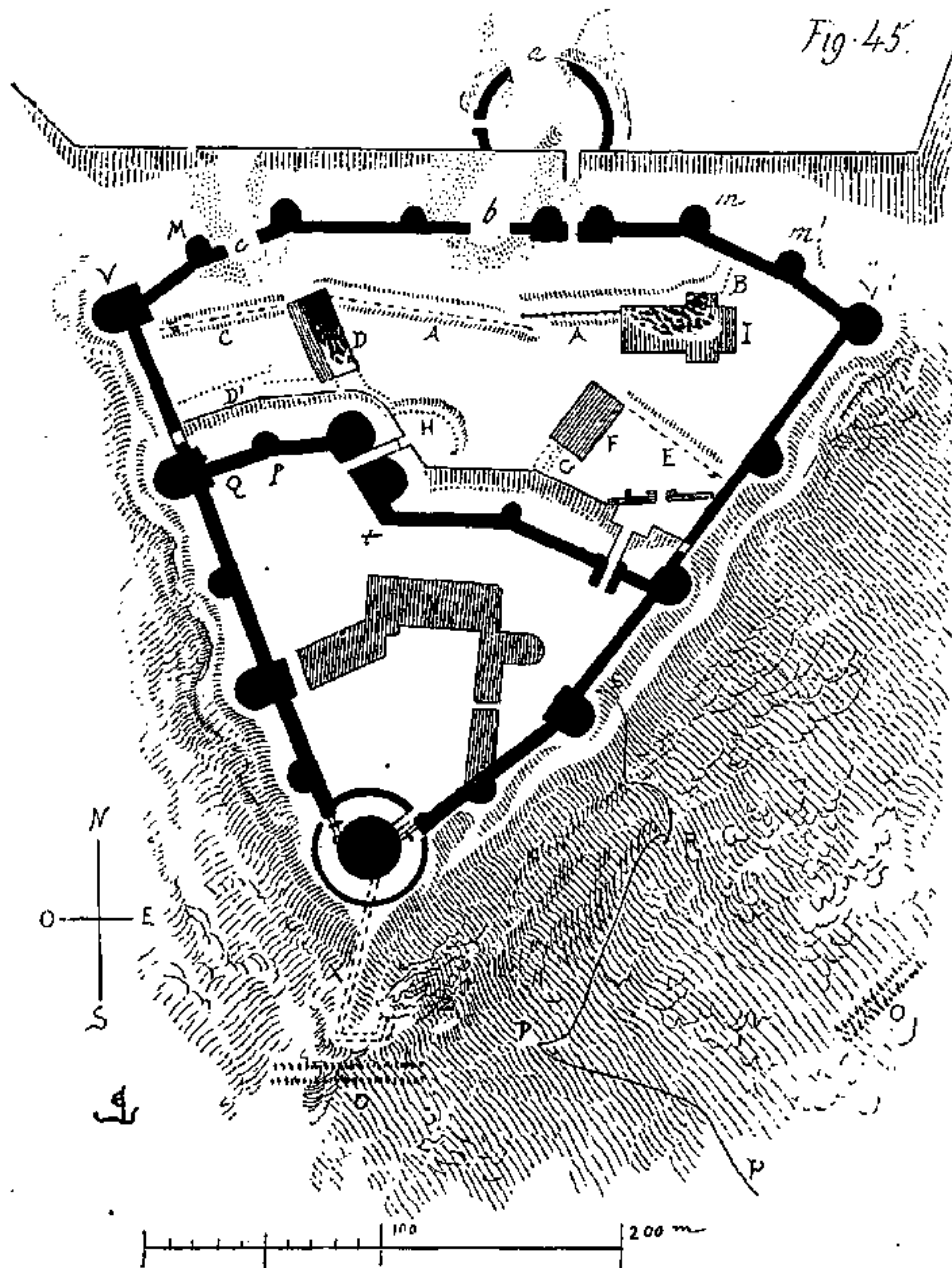
1. Voir fig. 36.

taquer que par la brèche pratiquée à côté de la tour Y, ou par l'intervalle laissé entre cette tour et le bâtiment incendié D. La tour V de l'angle occidental était restée au pouvoir des défenseurs. Elle était large, solide; appuyée sur la substruction romaine et couverte par une plate-forme sur voûte. A la fin de la nuit, le baron avait hâtivement fait démonter les deux trébuchets demeurés en dedans de la palissade. Les bois avaient été portés dans la cour du château, car, prévoyant que le retranchement palissadé ne pourrait tenir longtemps, il ne voulait pas que ces engins restassent au pouvoir des Bourguignons. Dans la tour occidentale V du coin, une forte arbalète à tour avait été réservée. Le baron la fit dresser au jour, sur la plate-forme¹, non sans peine. Mais pour bien saisir ce qui va suivre, un tracé nous est nécessaire, indiquant la position des ennemis et l'état des défenses (fig. 45)².

Les défenseurs occupaient encore le 7 juin, au matin, le retranchement C, celui A A et la barricade B; en H, avait été élevée dès le commencement du siège, une bonne palissade devant l'entrée, avec bretèche. En D', une autre palissade se dressait en avant du fossé; en E était un deuxième retranchement, devant l'entrée de la poterne, et en G une forte barricade. Le bâtiment F, reste de la construction romaine, surmonté d'un couronnement crénelé, pouvait résister longtemps. Les tours V, M, *m*, *m'* et V' étaient en-

1. Voir la vue générale à vol d'oiseau, figure 37.

2. Les parties du château indiquées en rouge sont celles qui sont au pouvoir des Bourguignons; celles en noir demeurent encore aux défenseurs. En *a* est indiquée la brèche de la barbacane; en *b*, le comblement du fossé et la première brèche faite dans la courtine; en *c*, la seconde brèche. On voit en *oo* les postes bourguignons établis la nuit du 6 au 7 juin; en *x*, le tracé du souterrain de la poterne de secours du donjon; en *z*, la carrière; en P, le chemin parcouru par Jean Landry et l'escorte d'Éliénor; en R, la cachette de cette escorte, et en S, le point où elle avait été introduire dans le château à l'aide d'une corde.



core au pouvoir des défenseurs et prenaient à revers les assaillants, prétendant entrer dans la chapelle I et dans le bâtiment des écuries D, incendiés.

Il fut résolu entre Anseric et son oncle qu'on abandonnerait le retranchement A A. Il était inutile de perdre des hommes pour le défendre, l'ennemi ne pouvant s'aventurer dans le rentrant formé par les deux tours de la porte et le bâtiment F. Il était préférable de porter tous les efforts de la défense en C, car, évidemment, c'était le point d'attaque.

Vers cinq heures du matin, le retranchement A A fut donc abandonné et, en effet, les Bourguignons se contentèrent d'y pratiquer des trouées sans aller plus avant.

Le duc, dès l'aube, avait fait jeter force traits enflammés sur les combles de la tour M ; mais l'arbalète à tour montée sur celle du coin V par les défenseurs, gênait beaucoup les assaillants groupés en dehors et se préparant à faire un vigoureux effort par la brèche C.

Ce fut vers midi que l'ordre fut donné par le duc d'attaquer à la fois sur deux points ; alors le comble de la tour M avait pris feu. La première attaque assaillit vigoureusement le retranchement C. La seconde faisait un trouée dans les murs calcinés de la chapelle, afin de s'emparer de la palissade E. En même temps, deux arbalètes à tour, mises en batterie en dehors, couvraient les combles des tours *m*, *n'* et *V'* de traits enflammés pendant qu'un trébuchet brisait à coups de pierres les hourds et crénelages.

Les défenseurs, postés au sommet de la tour V, en lançant des pierres et des carreaux d'arbalètes sur les flancs des assaillants qui s'acharnaient à l'attaque du retranchement C, leur faisaient beaucoup de mal ; leurs pavois ne pouvant les garantir de face et de flanc et, du petit front du château, de bons archers envoyaient, par-dessus la tête

des leurs, force sajettes aux assaillants qui se présentaient à la brèche C, car on était à portée de flèches.

Voyant qu'on ne pouvait mordre, le duc fit retirer ses gens et amener des mantelets qui furent établis perpendiculairement à la muraille et faisant face à la tour du coin, puis un petit bosson sur roues, solidement armé à sa tête d'une grosse pointe de fer. Les roues de ce bosson étaient pavaisées (fig. 46) pour préserver les gens chargés de le manœuvrer. Puis une vingtaine d'hommes, avec de lourdes pinces de fer, couverts, attendaient l'effet du bosson. Au

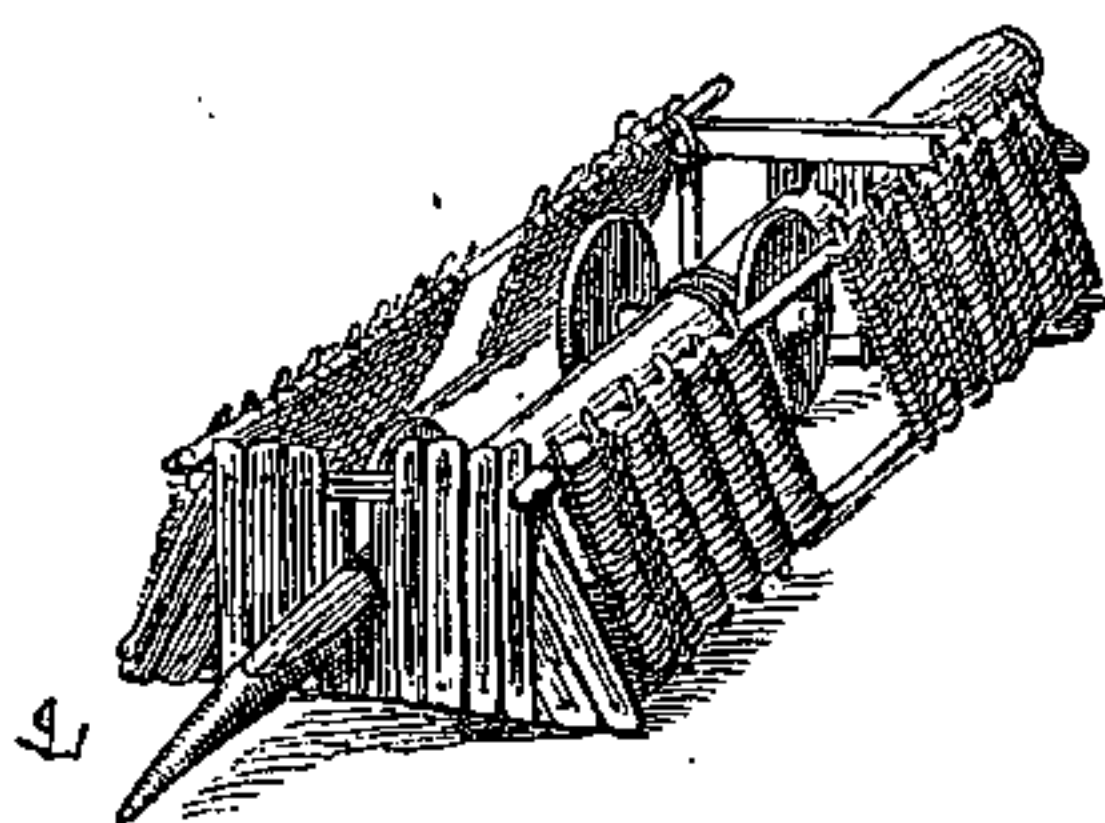


Fig. 46.

quatrième coup contre la palissade, une douzaine de pieux étaient fortement ébranlés et les traverses brisées. Alors les pionniers, armés de pinces, se mirent en devoir de faire tomber les pieux ébranlés ou tout au moins les écarter. La colonne d'assaut se rua sur ces ouvertures. On se battit là corps à corps et si bien serrés que les gens postés dans la tour du coin n'osaient plus tirer dans la crainte de blesser leurs camarades.

Du côté opposé, les Bourguignons étaient parvenus à faire un large trou dans le mur sud de la chapelle, et masqués par ses ruines, attaquèrent l'angle du retranche-

ment E¹. De la courtine de l'Est, les défenseurs, toutefois, leur envoyaient des pierres et des traits par derrière, et cette attaque était molle, le duc étant tout occupé à diriger l'autre.

Anseric défendait ce point d'après le désir du baron qui lui avait dit de reprendre l'offensive en s'appuyant sur le bâtiment F, pour peu que la chose fût possible.

Un des hommes postés sur les défenses de la porte descendit rapidement, et, passant par la poterne, vint lui dire que le retranchement C était forcé et son monde très-compromis sur ce point. Anseric alors, enlevant deux cent-cinquante hommes qu'il avait avec lui, sortit du retranchement par son extrémité Est, se jeta avec fureur contre les assaillants, les mit en désordre, et laissant une quarantaine de braves gens pour défendre le trou de la chapelle et la barricade B restée presque intacte, il traversa obliquement le terre-plein de la baille, franchit le retranchement A détruit en partie, et tomba sur le flanc gauche des assaillants, poussant le cri de guerre : Rochepont ! Rochepont !... Les Bourguignons surpris par cette attaque imprévue, ne sachant d'où venaient ces gens-là, abandonnèrent le retranchement, le bosson et même la brèche C.

Les troupes du baron, à cette vue, reprirent courage et tuant tous ceux qui étaient restés en dedans de la baille, occupèrent de nouveau la brèche c, pendant qu'Anseric occupait la barricade C. Le bosson fut brisé à coups de haches et les mantelets, laissés par l'ennemi, disposés pour réparer les palissades renversées.

Le duc était hors de lui, il avait brisé son épée sur le dos des fuyards. Mais il n'y avait plus rien à tenter pour ce jour-là, et tout ce qu'il avait conquis avec tant de peine était compromis. On voyait les défenseurs barricader les

1. Voir la figure 45.

brèches, et on entendait les cris des malheureux restés dans la baille, égorgés sans quartier.

Depuis le commencement du siège, les Bourguignons avaient perdu plus de deux mille hommes, et l'armée du duc ne comptait, au 7 juin, que quatre mille cinq cents ou cinq mille hommes au plus. Les assiégés étaient réduits au nombre de mille combattants environ; mais ils étaient pleins d'espoir, assurés du succès, tandis que les assiégeants perdaient confiance. Leurs progrès n'avaient été obtenus qu'à la suite de sacrifices énormes, et cette dernière affaire pouvait achever de les démoraliser.

Le duc avait cru enlever cette place en un mois tout au plus, il se trouvait, au bout de trente-deux jours, avoir perdu le tiers de son armée sans être beaucoup plus avancé que le surlendemain de son arrivée. La suite, la méthode avaient fait défaut dans les diverses phases du siège, il le reconnaissait un peu tard. Si, au lieu de poursuivre leurs avantages au centre du front de la baille, les assiégeants s'étaient contentés de la prise de la barbacane pour empêcher toute sortie de ce côté, et, si avec de bons terrassements, ils s'étaient avancés en se couvrant, contre l'extrémité occidentale de ce front sur la tour M¹, en portant tous leurs efforts sur ce point et en établissant un beffroi roulant, ils prenaient possession de la cour occidentale, détruisaient successivement les ouvrages à leur droite, pouvaient se garantir contre un retour offensif sur leur gauche et entamaient le château par son côté faible; c'est-à-dire entre les tours de la porte et celle Q. Ainsi pouvaient-ils prendre à revers toutes les défenses orientales en cheminant le long de la courtine occidentale par des brèches successives.

Le duc, il est vrai, ne connaissait pas la place et croyait

1. Voir la figure 45.

qu'en l'éventrant largement sur son centre, il la frappait au cœur.

Ces réflexions lui venaient après coup; il ne pouvait reculer, et il était urgent de prendre un parti. Réunissant donc le soir de cette journée les principaux chefs, il leur déclara qu'il fallait tenter un effort décisif; qu'il avait été facile de reconnaître, malgré l'échec de la journée, que si l'on pouvait s'emparer définitivement de la cour occidentale de la baille, on aurait bientôt entamé le château sur le flanc de la défense de la porte, et qu'une fois ce flanc pris, le château tombait en leur pouvoir. Les soldats, quelque peu honteux de la panique qui leur avait fait perdre les avantages conquis, se renvoyaient les uns aux autres la faute de cette défaillance, et les premiers qui avaient fui étaient disposés à montrer leur vaillance. Quand donc le matin du 8 juin, l'assaut de la brèche c perdue fut ordonné et que tout fut préparé pour se couvrir à l'intérieur de la baille, les Bourguignons ne demandèrent qu'à marcher en avant.

Dans le château on s'attendait bien à un retour offensif vigoureux, et le baron pensait que cet effort se produirait sur la brèche c. Aussi, avait-on passé une partie de la nuit à barricader fortement cette brèche. De bonne heure deux arbalètes à tour bourguignonnes et un trébuchet, couvrirent cette brèche de traits et de pierres, si bien que les défenseurs se tenaient à droite et à gauche derrière les restes des courtines; vers dix heures, la barricade était en pièces et ne présentait qu'un amas de débris. La palissade du retranchement en arrière était même entamée et sous les projectiles qui pleuvaient sur ce point, les défenseurs ne trouvaient pas le temps de la réparer. Alors s'ébranla la première colonne d'assaut qui franchit la brèche et arriva à la palissade. Anseric, posté derrière le bâtiment D des écuries, voulut, comme la veille, prendre cette colonne

en flanc, mais une deuxième troupe se précipita sur la brèche, et peu s'en fallut que le sire de la Roche-Pont ne fût pris. Il se retira à grand' peine avec les siens dans l'avancée de la porte et vint prêter secours aux défenseurs de la cour de l'Ouest. Le flot des Bourguignons croissait toujours, la palissade était enlevée et on se battait bravement pour défendre et prendre la deuxième palissade D'. Les gens du château ne pouvaient se développer sur ce point, et Anseric craignait qu'ils ne fussent coupés et ne pussent se retirer dans l'avancée H de la porte; il ordonna donc la retraite dans la soirée, pendant que des trois tours et de la courtine du château on envoyait des pierres, des carreaux et des flèches sur les assaillants serrés dans la cour.

La tour V, qui demeurait toujours au pouvoir des assiégés, prenait les Bourguignons à revers, et ceux-ci employèrent tout le reste du jour à se couvrir de face et de flanc, pendant que le duc faisait miner la tour M.

La porte de la tour V, donnant sur la baille, avait été brisée, mais l'escalier était si bien barricadé avec des moellons et des débris, qu'on eût tenu vainement de le dégager, et que l'eût-on fait, les assaillants étaient facilement écrasés par les défenseurs.

Un pont de bois reliait la courtine de la baille de ce côté à la tour d'angle du château. A l'aide d'une arbalète à tour les Bourguignons parvinrent à y attacher le feu, et alors force fut aux défenseurs d'abandonner à la hâte la tour V. On les vit rentrer dans le château au moment où la flamme commençait à entamer le pont. Peu s'en fallut même que l'incendie ne se communiquât aux combles de la tour Q; et, non sans efforts, les défenseurs arrêtaient les progrès de la flamme.

Si Anseric avait eu cinq cents hommes de plus, il pouvait, de la cour centrale, reprendre l'offensive au moment

où les Bourguignons essayaient de se loger dans la cour de l'Ouest. Mais il avait perdu encore une centaine d'hommes dans le dernier combat et n'avait plus que le nombre de soldats strictement suffisant pour la défense du château. Le soir, la baille centrale fut occupée par les Bourguignons qui s'y logèrent et s'y retranchèrent fortement cette fois.

Le lendemain matin, 9 juin, la tour M, minée, tombait, et la brèche c était élargie d'autant, le fossé comblé et la tour V occupée par les Bourguignons. Les défenseurs, avant de l'abandonner, avaient mis le feu à l'arbalète à tour en batterie sur la plate-forme.

Le couronnement de la tour Q du coin du château dominait la courtine de plus de vingt pieds et empêchait ainsi les Bourguignons de se répandre sur le chemin de ronde de cette courtine qui n'était pas munie de hourds couverts.

La journée du 10 juin fut employée par les Bourguignons à compléter leurs ouvrages dans la cour occidentale de la baille, à déblayer la brèche c et à travailler à un beffroi de charpente, destiné à battre et à dominer le rempart entre la porte et la tour du coin Q du château, car ce rempart, établi sur le roc, ne pouvait être miné. Le duc, connaissant alors la force de la place, et croyant les défenseurs plus nombreux qu'ils n'étaient, ne voulait plus agir qu'à coup sûr. Il faisait occuper, autant que cela était possible, les crêtes des remparts de la baille en sa possession, parvenait à mettre le feu aux combles et planchers des tours m et m' et faisait attaquer par la mine la tour v'. Les défenseurs n'avaient plus d'intérêt à garder ces ouvrages qui les affaiblissaient sans utilité. Ils les évacuèrent, jetèrent bas le pont reliant le rempart oriental de la baille à la tour du coin et se retirèrent définitivement dans le château. Pendant ce temps les Bourguignons tra-

vaillaient à leur beffroi en dehors de l'ancienne palissade C détruite et le garnissaient de peaux fraîches à l'extérieur pour le préserver de l'atteinte du feu grégeois. Ils comblaient non sans peine le fossé en face la tour p' en se couvrant au moyen de fascines et de mantelets.

Le 20 juin, le beffroi était terminé, et son chemin fait de forts madriers solidement établis jusque sur le remblai du fossé. Pendant les derniers jours, l'ennemi n'avait cessé de faire jouer les arbalètes à tour et deux trébuchets contre les crêtes de la défense du château entre la porte et la tour Q, et avait tenté de mettre le feu aux hourds et combles; mais ces remparts étaient plus élevés que ceux de la baille, et le baron avait fait revêtir tous les bois de peau, de couvertures que l'on mouillait sans cesse, et les traits enflammés des Bourguignons n'y faisaient rien. Quant aux combles, ils étaient surveillés avec soin. Cependant les hourdages étaient presque entièrement brisés par les projectiles. Leurs débris avaient été enlevés par les gens du château, car ils n'étaient plus bons qu'à gêner la défense. Tout le couronnement de la tour P était très-compromis, d'autant qu'il ne dépassait pas la crête des courtines. Voyant les dispositions de l'ennemi, le baron fit établir sur la plateforme de cette tour P, qui était dépourvue de comble, un bon mantelet de gros bois, avec une arbalète à tour. Puis, à tout événement, il fit élever un fort retranchement de l'angle t à la tour en face, en arrière de la tour Q.

Le soir de ce jour, 20 juin, le beffroi commença son mouvement, porté sur de puissants rouleaux. Dès qu'il fut à une trentaine de mètres du rempart, le baron fit jouer l'arbalète à tour et lui envoya des boîtes de feu grégeois fixées près du fer des traits. Les peaux fraîches résistaient bien, les fers ne se fixaient pas aux bois, le feu tombait

1. Voir la figure 45.

à terre, et à l'aide de fourches, les Bourguignons, couverts par l'œuvre basse de la tour, éloignaient les boîtes embrasées. Cela leur donnait terriblement d'occupation, la tour n'avancait que bien lentement, et plus elle avançait, plus le danger d'incendie devenait pressant. Le baron, qui n'avait plus qu'une petite provision de feu grégeois, craignait de l'employer inutilement. Déjà, cinq boîtes avaient été jetées sans produire d'effet. Il résolut donc d'attendre que le beffroi fut attenant aux remparts.

Le 21 juin, les nuits sont claires et le jour vient de bonne heure. A deux heures du matin la tour de bois était sur la contrescarpe du fossé. Le remblai qui comblait celui-ci avait une pente vers le rempart, couverte par des mardriers. A un signal, le beffroi, poussé par derrière à l'aide d'une vingtaine de grands leviers, roula brusquement sur son plancher incliné et vint frapper la tête de la tour P, qu'il dominait de dix pieds. Le choc fit trembler la maçonnerie et du sommet du beffroi une grêle de pierres et de traits tomba sur les défenseurs. Puis, un pont s'abattit avec fracas sur la tête de cette tour, brisa les mantelets et l'arbalète, et les assaillants poussant des cris formidables, sautèrent sur la plate-forme.

Anseric était au sommet de la tour Q, et le baron Guy occupait les couronnements de la porte. Tous les deux se jetant sur les courtines, attaquèrent à leur tour la colonne des assaillants. Sur ce chemin de ronde étroit, beaucoup de part et d'autre tombaient en dedans de la cour et se tuaient ou se brisaient les membres.

Le nombre n'était pas un avantage puisqu'il était impossible de se déployer, de sorte que le flot des assaillants, sortant sans cesse du beffroi, avait à combattre à droite et à gauche, sur un espace de six pieds de largeur. L'escalier de la tour P ayant été bouché, l'ennemi ne pouvait descendre et, accablé sur la plate-forme de la tour, il lui fal-

lait faire son chemin sur l'une et l'autre courtine. Anseric le premier, en tête de sa troupe, taillait devant lui une voie sanglante à l'aide d'une hache à long manche. A ses côtés, ses hommes armés de crochets et de fauchards piquaient ou accrochaient, et jetaient au bas du mur, tous ceux qui tentaient de s'approcher de leur seigneur. Ces malheureux tombaient d'une hauteur de vingt-cinq pieds sur les débris des hourds que les gens du château avaient jetés en dedans, pour déblayer le chemin de ronde.

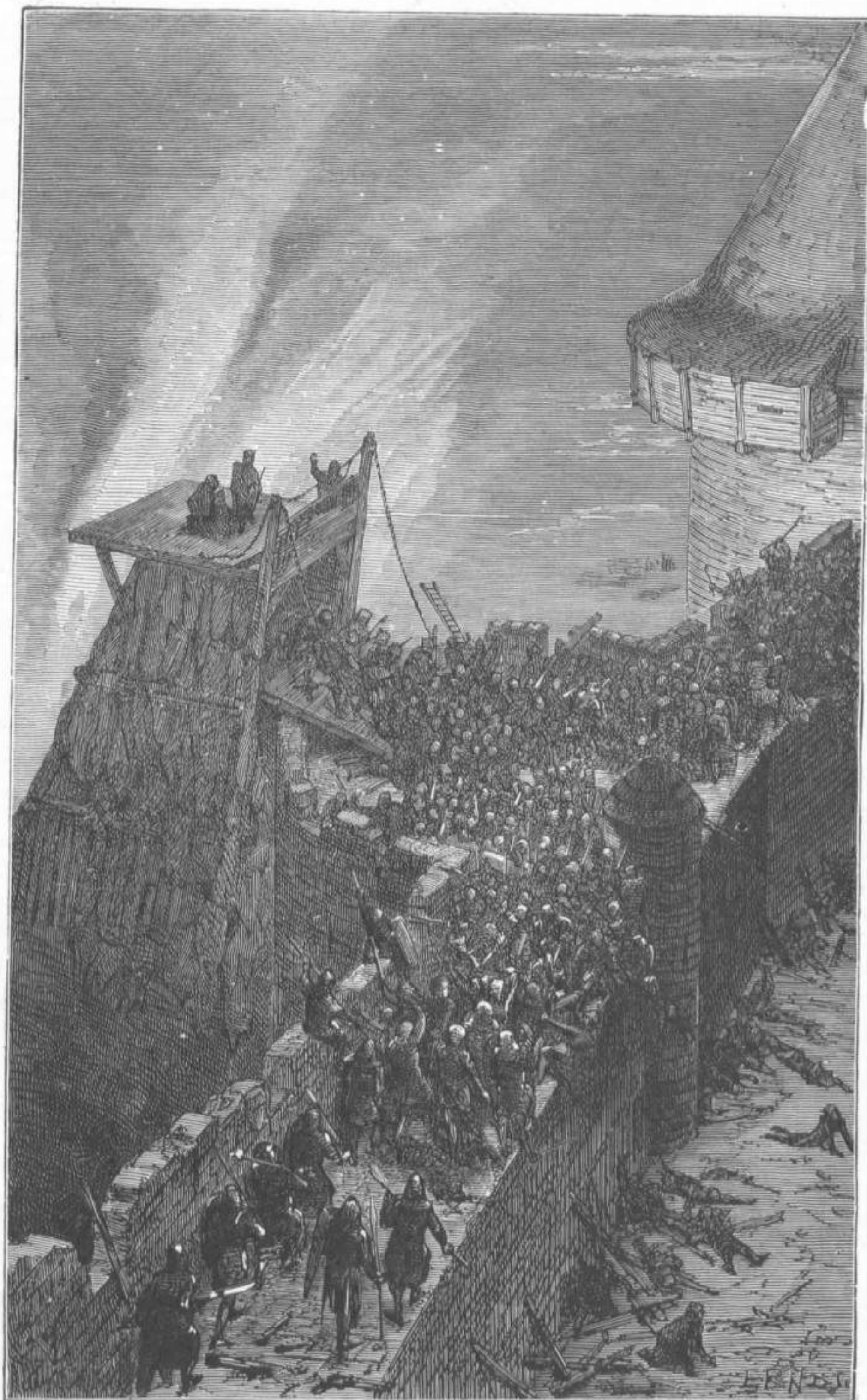
Les arbalétriers, postés au sommet du beffroi, envoyaient des carreaux sur les deux troupes, mais les hommes étaient bien armés et ces carreaux rebondissaient sur les heaumes ou s'arrêtaient sur les hauberts. Frère Jérôme, armé d'une énorme plommée, monté sur un merlon, assommait tous ceux qui se présentaient à sa portée.

Le duc, demeuré au bas du beffroi, croyant le chemin de ronde emporté, pressait les hommes d'armes afin qu'ils pussent soutenir en nombre écrasant les premiers arrivés sur le rempart. Il y avait, grâce aux efforts d'Anseric et du baron, un temps d'arrêt au sommet du beffroi, et le débouchement du pont ne pouvait se faire facilement.

Les assaillants qui arrivaient derrière la tête de l'assaut poussaient ceux qui étaient devant eux, et la presse ne faisait qu'augmenter la confusion.

A force d'hommes, les Bourguignons parvenaient cependant à s'établir sur la tour, et les deux troupes des défenseurs n'étaient pas assez nombreuses pour les refouler. Voyant qu'ils allaient être définitivement écrasés, le baron Guy appela frère Jérôme, qui sautant de merlons en merlons arriva jusqu'à lui.

Un mot dit à l'oreille du frère, celui-ci courut vers la tour voisine tenant à la porte. Un instant après, une forte arbalète mise en batterie sur l'étage supérieur de cet ouvrage, en arrière des hourds, jeta sur la paroi du beffroi,



LE BEFFROI

moins bien munie de peaux que n'était sa face, des carreaux garnis de boîtelettes de feu grégeois. Le frère visait avec sang-froid les parties nues des charpentes, principalement à sept ou huit pieds au-dessus de la base du beffroi. Il lui restait dix de ces boîtelettes, toutes furent envoyées par une main sûre et attachées à de forts carreaux dont le fer était parfaitement aiguisé. Quatre de ces carreaux ne mordirent pas, mais les six autres se fichèrent solidement sur les charpentes, et leurs boîtelettes enflammées répandirent comme une lave tenace et brûlante sur les bois.

Au premier moment, les Bourguignons, tout occupés de l'assaut, ne s'aperçurent pas du danger. Ceux arrivés au sommet du beffroi ne pouvaient en avoir connaissance.

Le duc fut un des premiers qui vit la fumée épaisse que dégagait le bois attaqué. Aussitôt il donna ordre d'aller éteindre le feu à l'aide de petites échelles à mains, et de se hâter ; mais dès qu'un homme montait à l'une de ces échelles, une douzaine d'archers et d'arbalétriers postés dans la tour de la porte le touchaient. Quatre ou cinq hommes avaient été tués ou blessés avant d'avoir atteint le niveau de la flamme. A l'intérieur, les gens d'armes qui, comme un flot ascendant, se dirigeaient vers le sommet du beffroi, se trouvèrent bientôt entourés de la fumée infecte que répandait le feu grégeois. Les uns se hâtaient d'autant plus de monter, d'autres hésitaient et voulaient descendre. « Maintenant ! à la rescousse ; Arde, le beffroi !.... » cria frère Jérôme venant rejoindre la troupe du baron presque acculée à la tour, et avec sa longue plommée il se mit au premier rang, brisant têtes et bras. — « Arde le beffroi ! » criait-il à chaque coup. « Rochepont ! Rochepont ! Arde, le beffroi ! » hurlait à son tour la petite troupe du baron, (fig. 47). Les gens d'Anseric acculés aussi à la tour du coin, répétaient ce cri.

Les Bourguignons ne reculaient pas toutefois ; d'ailleurs, eussent-ils voulu le faire, que cela leur eût été impossible. Ils essayèrent de placer des échelles pour descendre dans la cour ; mais elles se trouvèrent trop courtes. « Bourgogne ! Bourgogne ! criaient à leur tour les assaillants : « Place prise ! Place prise ! »

L'aube blanchissait alors et répandait sur cette scène de carnage sa douce lueur dont le pâle et froid éclat se mêlait aux reflets rougeâtres de l'incendie. La fumée, poussée par une brise du Nord-Est, se rabattait sur les combattants, les empêchait parfois de se voir, mais ils ne lâchaient prise. Au pied intérieur des courtines s'amoncelaient les cadavres et les blessés, qu'achevaient des valets postés dans la cour pour s'opposer à la descente.

Bien qu'Anseric et le baron eussent recommandé aux hommes demeurés dans les deux tours voisines (celle du coin et celle de la porte) de ne quitter leur poste sous aucun prétexte et de ne tirer les barres des portes que quand les deux troupes seraient absolument acculées à ces défenses ; ces braves gens, voyant une si belle occasion de culbuter les Bourguignons, et la faiblesse des deux troupes des défenseurs comparée au flot des assaillants, ouvrirent les portes et sortirent pour prêter main-forte à leurs compagnons.

Élienor avec ses femmes et quelques blessés, comprenant le péril (car le combat se présentait en face des bâtiments d'habitation de l'Ouest), avait suivi la courtine occidentale et était arrivée jusqu'à la tour Q du coin¹, derrière la troupe commandée par Anseric. La châtelaine fut la première à encourager les hommes du poste à sortir, disant qu'elle saurait bien barrer les portes. Quant aux blessés, ils se postèrent tant bien que mal aux hourds, pour continuer à tirer sur les dehors et sur la masse compacte des Bourgui-

1. Voyez la figure 45.

gnons engagés sur la plate-forme de la tour. Ces deux renforts arrivèrent à temps. Les nouveaux venus frais, animés, s'avançaient, qui sur les têtes des merlons, qui sur les débris des hourds et suppléaient leurs camarades épuisés par la lutte.

Le feu gagnait les œuvres du beffroi, et bientôt la retraite fut coupée aux Bourguignons. Ceux parvenus sur le rempart vendirent chèrement leur vie toutefois, et le combat ne cessa que quand les flammes du beffroi léchèrent la plate-forme et le chemin de ronde.

Près de cinq cents Bourguignons étaient tués, blessés, pris ou brûlés. Les flammèches poussées par le vent s'abattaient sur le comble et les hourds de la tour du coin, qui prit feu vers six heures du matin.

La journée était bonne pour les défenseurs; mais ils avaient perdu près de deux cents des leurs tant tués que blessés. Anseric avait été touché par plusieurs carreaux à travers son haubert et était couvert de sang. Le baron, pour combattre plus aisément, étouffé sous son heaume, l'avait ôté pendant le combat et avait à la tête une large plaie. On se hâta de jeter par les créneaux les corps des Bourguignons tués, sur les dernières charpentes embrasées du beffroi et d'enterrer dans la cour les morts qui y étaient tombés. Tous dans le château étaient épuisés de fatigue. Élienor et ses femmes pansaient les blessés, portaient à manger et à boire dans les postes. La châtelaine conservait au milieu de ces scènes sanglantes sa figure calme et son doux regard, et toute la journée et la nuit suivante elle ne cessa de porter secours à tous. « Belle nièce, lui dit le baron Guy pendant qu'elle pansait sa blessure, si l'armée du roi tarde à venir, elle ne trouvera plus un défenseur à délivrer, mais nous avons donné de la besogne au duc, et s'il continue, pourra-t-il bien aussi s'en retourner tout seul à sa cour. »

De part et d'autre la journée du 22 juin se passa sans combat; le duc faisait faire un chat pour tenter de saper le rempart à sa base, d'autant que ses crêtes détruites et l'incendie de la tour du coin enlevaient aux défenseurs les moyens de s'opposer efficacement à la sape. Les gens du château voyaient travailler à cet ouvrage dans la baille derrière des mantelets, et ils accumulaient en dedans du rempart tous les matériaux qu'ils pouvaient se procurer afin d'arrêter la tête de la sape au moment où elle déboucherait dans la cour.

Le 25 juin au matin, les guettes, postées sur la tour de la porte, furent assez surprises de ne pas voir un seul Bourguignon dans la baille. Elles allèrent aussitôt prévenir Anseric et le baron. « C'est, dit celui-ci, ou un piège ou l'armée du roi qui arrive; qu'on veille partout attentivement. » On monta sur le donjon. Les postes du Sud étaient abandonnés. Le chat, les mantelets restaient dans la baille ainsi que les trébuchets. Vers midi, le baron fit sortir une dizaine d'hommes avec le transfuge. Celui-ci devait les conduire sur les points occupés par les chefs bourguignons. Au bout de trois heures ils revinrent, disant qu'ils n'avaient rencontré que quelques traînards qui avaient fui à leur approche et des blessés; que le campement était vide de gens, mais qu'il restait des charriots, des engins abandonnés.

Le duc informé de la marche des troupes du roi de France qui n'étaient plus qu'à une journée du château, avait décampé dans la nuit abandonnant son matériel.

Grande fut la joie à la Roche-Pont. Les habitants de la ville vinrent bientôt confirmer la nouvelle. Les derniers Bourguignons étaient partis vers midi, non sans laisser bon nombre des leurs sur le carreau; car, malgré les recommandations du duc, les habitants de la ville basse de Saint-Julien avaient été passablement pillés et ils avaient fait la

conduite des derniers soudards à coups de pierre et d'épieux.

Peu après, le sire de la Roche-Pont faisait hommage de son fief entre les mains du roi Philippe-Auguste, et les moines rentraient dans leur abbaye pour la réparation de laquelle le roi donna cinq cents livres.

XI

PREMIÈRES DÉFENSES CONTRE L'ARTILLERIE A FEU

Le roi Jean s'était emparé du duché de Bourgogne, et le réunit à la couronne; il s'en dessaisit en faveur de son fils Philippe qui s'était signalé, comme on sait, à la funeste journée de Poitiers. Depuis lors, jusqu'à Charles le Téméraire, le duché était resté entre les mains des descendants du roi Jean, et bien que les ducs de Bourgogne fussent très-guerroyants et se fussent ligüés avec les Anglais, contre la couronne de France, à la suite de la brouille survenue en 1400 entre Philippe et le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI, le duché fut relativement en paix, pendant que le nord de la France, jusqu'à la Loire, était au pouvoir des étrangers.

Après la mort de Charles le Téméraire, devant Nancy, le roi Louis XI s'empessa d'envoyer dans la province de Bourgogne la Trémoille, baron de Craon, qui, agissant de concert avec le prince d'Orange, mit bientôt cette province entière sous la main du roi de France; c'était en 1477.

La ville de la Roche-Pont (alors l'abbaye seule conservait son nom de Saint-Julien, et la ville avait pris celui du

château), avait été de la part de Charles le Téméraire l'objet d'une attention particulière. Reconnaisant la bonne assiette du lieu et l'importance de sa position stratégique, ce prince avait fait approprier les anciennes défenses au nouveau mode d'attaque. Le vieux château de la Roche-Pont, plusieurs fois réparé, laissait encore voir quelques-unes de ses défenses de la fin du douzième siècle, notamment le donjon; mais l'abbaye et le plateau tout entier avaient de nouveau été renfermés dans une enceinte par le duc Philippe, vers 1380, et la ville s'était rebâtie dans cette enceinte en abandonnant complètement la rive droite du grand cours d'eau. Il n'existait plus, à la fin du quatorzième siècle, qu'un faubourg sur les rampes du plateau, le long de la rive gauche, et ce faubourg n'était défendu que par une muraille sans importance vers le nord. L'arrière-petit-fils d'Anseric, sire de la Roche-Pont, étant mort sans hoirs mâles, le fief de la Roche-Pont était revenu au duc Philippe, qui nommait ainsi que ses successeurs les gouverneurs de la ville et du château, domaine ducal.

L'enceinte de cette ville avait été rebâtie en grande partie sur les fondations romaines. Elle consistait en une bonne muraille de quatre toises de hauteur environ, au-dessus du sol extérieur, sans mâchicoulis, renforcée de tours cylindriques de six toises d'élévation, couronnées de mâchicoulis et couvertes par des combles coniques. Des mâchicoulis formaient aussi la défense supérieure des courtines et tours du château, dont le plan n'avait pas été modifié.

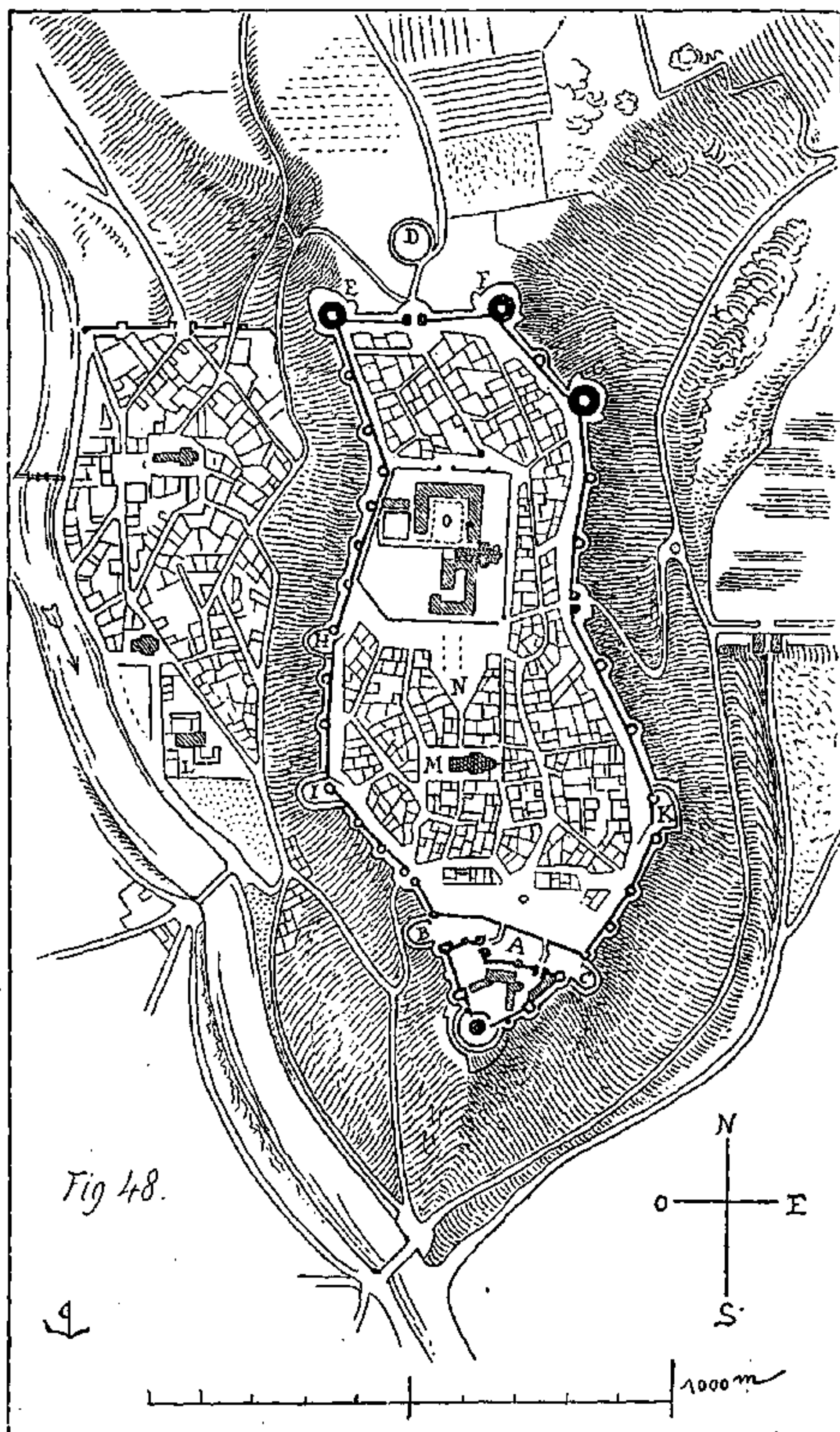
Cette place n'avait eu à subir aucune attaque depuis ces nouveaux ouvrages, et elle était intacte sous Charles le Téméraire. Celui-ci, pendant ses luttes dans le nord contre les Gantois et les gens du Hainaut, craignant les intrigues de Louis XI, avait cru nécessaire de mettre la ville

de la Roche-Pont en bon état de défense. Or, si bien close qu'elle fût, l'artillerie du roi de France prenait déjà dans les sièges un rôle assez important pour qu'il fallût se prémunir contre ses effets. Le duc fit donc faire plusieurs boulevards pour remplacer les murailles et recevoir de l'artillerie (fig. 48).

Ainsi que l'indique notre plan, la baille du château n'existait plus. Un large fossé A, peu profond, la remplaçait; son fond était de plain-pied avec les deux boulevards B et C. Un troisième boulevard entourait extérieurement la base du donjon, à la place de l'ancienne chemise. Ce boulevard commandait le pont de pierre rebâti au quatorzième siècle sur les piles romaines. En avant du front Nord, on avait élevé un boulevard de terre D, isolé, ayant peu de relief, mais commandant la route du plateau. Aux angles de ce front Nord deux grosses tours E, F, propres à recevoir du canon, flanquaient les angles et pouvaient battre le boulevard D. En retraite, du côté de l'Est, une tour semblable G, commandait le val du ruisseau. Deux boulevards H et I, formant saillie au-dessous des défenses du quatorzième siècle, commandaient le cours de la rivière et pouvaient croiser leurs feux avec le boulevard B et la tour E. Au saillant oriental en K, s'élevait aussi un boulevard.

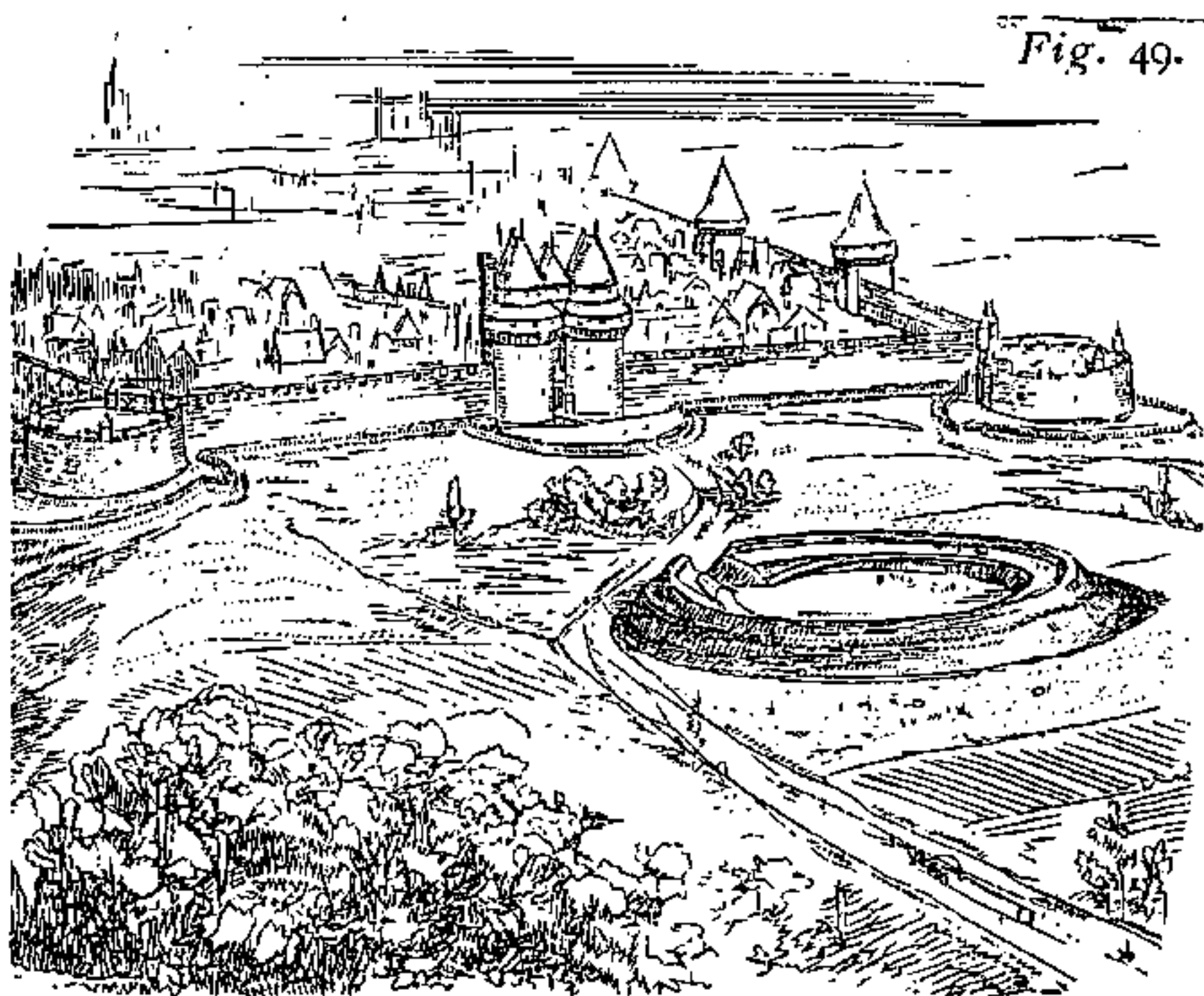
Le faubourg avait conservé ses deux paroisses et un couvent de Jacobins avait été bâti en L, sur des terrains achetés par le roi saint Louis, alors que le fief de la Roche-Pont relevait encore directement de la couronne de France.

L'abbaye de Saint-Julien O avait réduit son enceinte et cédé une partie des terrains dont elle jouissait. Dans son ancien verger, dont le périmètre avait été quelque peu modifié, s'élevaient des maisons. Ces habitations étaient encloses et dépendaient de l'abbaye qui les cédait à bail.



LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FORTIFIÉE PAR CHARLES LE TÊMÉRAIRE.

En M, une paroisse, sous le vocable de Notre-Dame, avait été construite vers la fin du treizième siècle, alors que le seigneur de la Roche-Pont, ayant besoin d'argent, concédait des terrains dépendant autrefois du château, pour y bâtir des maisons. En N, était la place du marché. Trois portes donnaient entrée dans la ville : une au Nord, désignée sous le nom de porte Saint-Julien, une vers l'Est,

*Fig. 49.*

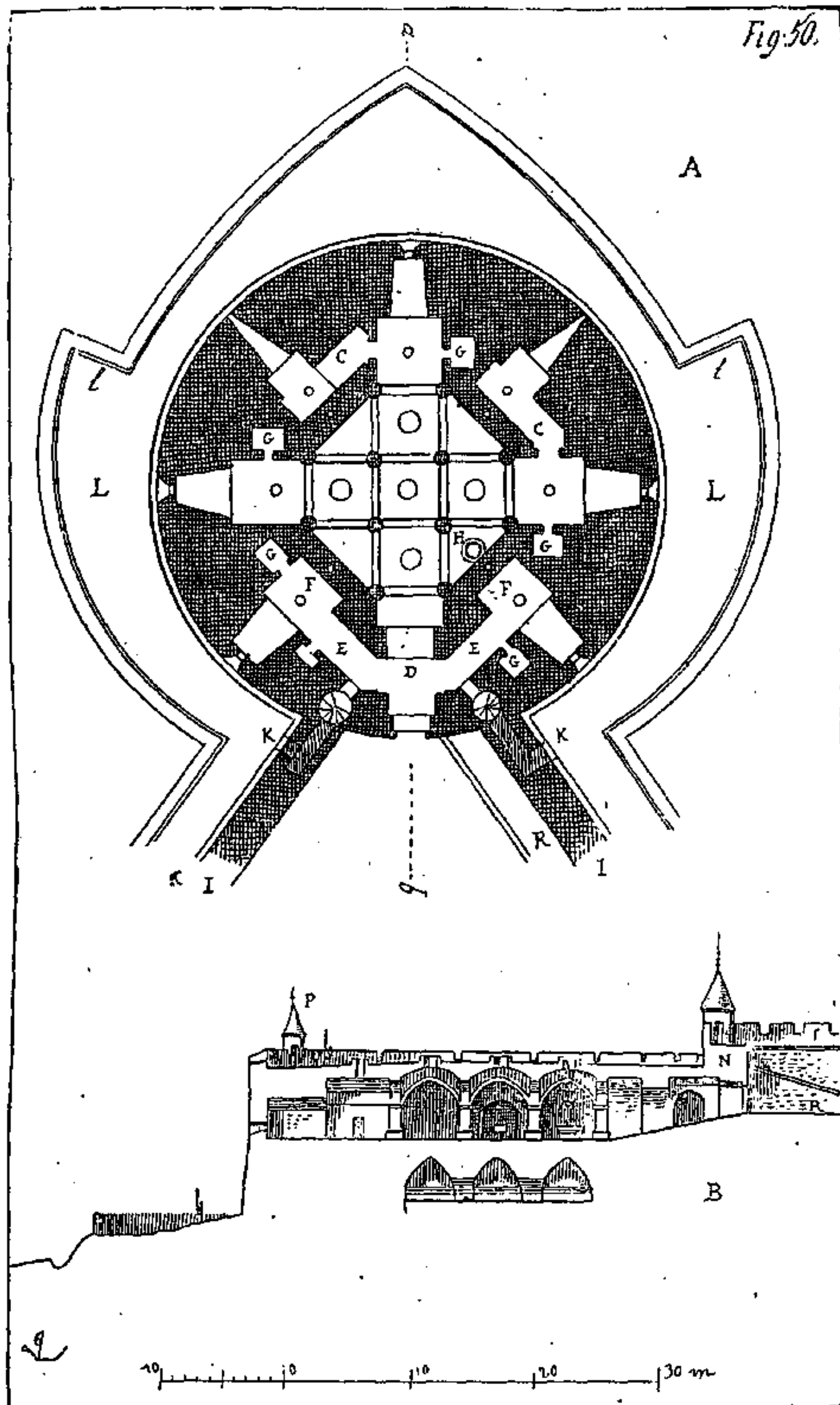
porte des Moulins, et la troisième vers le Sud-Ouest, dite du Château.

Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails relativement à ces nouvelles défenses élevées sous Charles le Téméraire. La figure 49 présente la vue à vol d'oiseau du boulevard du Nord D, avec le front en arrière, sa porte du quatorzième siècle et les deux grosses tours d'angles.

La figure 50 en A donne le plan d'une de ces tours, au niveau de la batterie basse et en B, sa coupe sur *a, b*.

Ces tours avaient vingt toises de diamètre extérieurement et se composaient d'une batterie basse dont le sol était placé à une toise en contre-bas du niveau supérieur du plateau. On descendait dans cette batterie basse par une pente, aboutissant à une salle octogone dont les voûtes portaient sur quatre gros piliers cylindriques. Sur cette salle s'ouvraient trois chambres avec embrasures pour trois gros canons. Par les couloirs C, on communiquait de deux de ces chambres à deux autres plus petites percées d'embrasures pour des couleuvrines. De la descente D, deux couloirs E donnaient accès à deux chambres F, également disposées avec embrasures pour recevoir deux gros canons.

Les voûtes en berceau de ces chambres étaient percées d'évents, pour laisser échapper la fumée. De petits magasins à poudre G s'ouvraient près de chacune des pièces, cinq larges lunettes percées dans les voûtes de la salle centrale donnaient de l'air et de la lumière à l'intérieur. En H, un puits aboutissait à une citerne construite sous la salle centrale ainsi que l'indique la coupe B. Cette citerne était alimentée par les eaux pluviales tombant sur la plate-forme, et qui s'écoulaient par quatre tuyaux passant dans les murs intérieurs. Deux escaliers à vis mettaient en communication la batterie basse avec la plate-forme, avec les courtines du quatorzième siècle I, I, et permettaient de descendre au moyen de deux poternes K, dans la fausse braie L, défendue par un épaulement, une palissade et un petit fossé. Des flâcs *l*, enflaient le saillant de cette fausse braie. La courtine, dont le chemin de ronde dépassait d'une toise le niveau de la plate-forme, fermait la gorge de la tour, ainsi que l'indique la coupe B en N. Deux échauguettes P étaient construites dans l'épaisseur du pa-

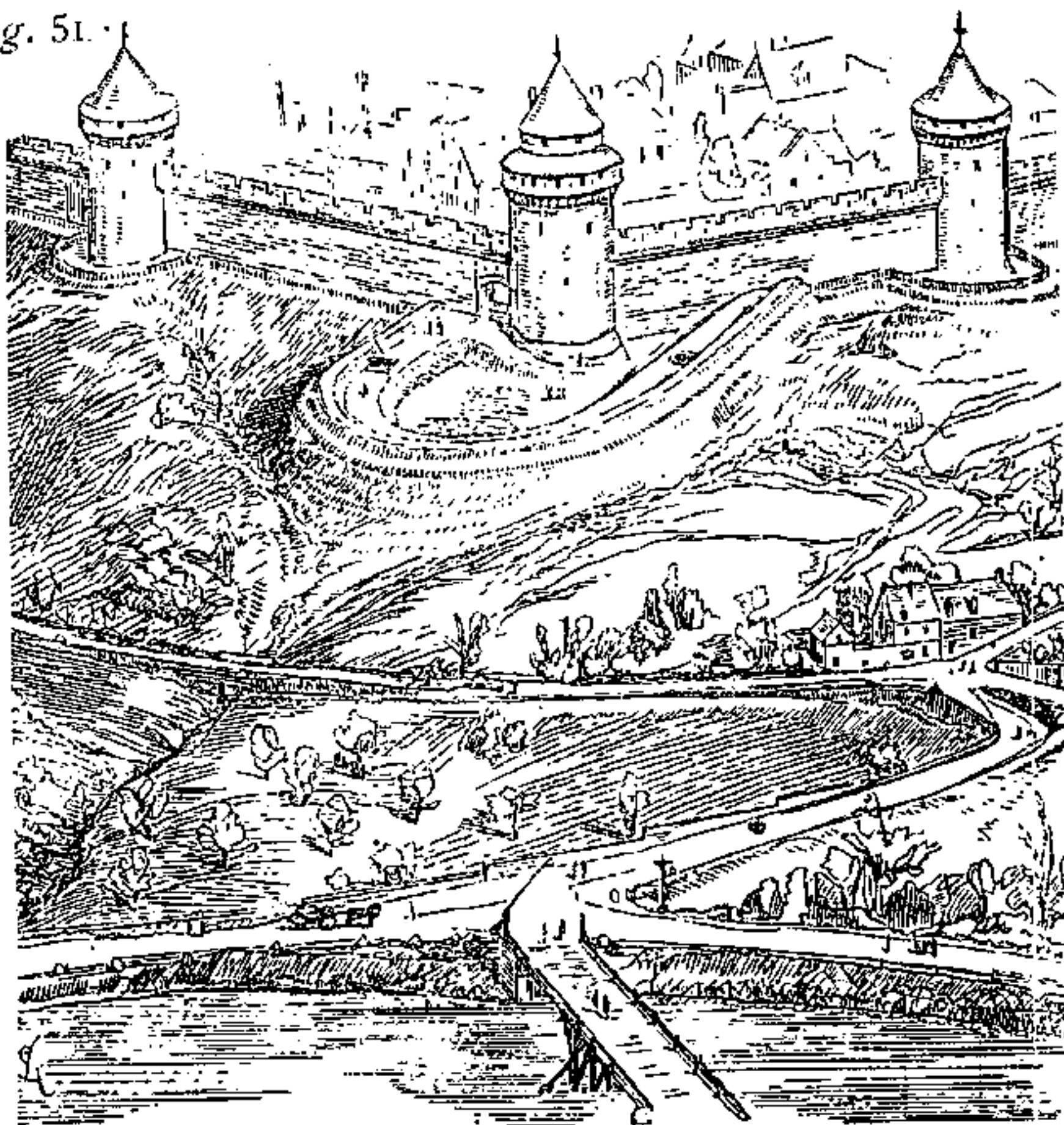


TOUR DE MAÇONNERIE POUR L'ARTILLERIE

rapet, percé de dix-neuf embrasures pour de petites pièces. Ce parapet n'était pas assez élevé pour que les arbalétriers ne pussent tirer par-dessus sa plongée. Une large rampe R facilitait le montage des pièces et des hommes sur cette plate-forme.

La figure 51 présente la vue cavalière du boulevard I¹

Fig. 51.



avec les remparts du quatorzième siècle. Ces boulevards n'étaient que des ouvrages en terre et leur sol était de deux toises en contre-bas du niveau du plateau. Les boulevards B et C, établis à l'angle Ouest du château, avaient leur

1. Voir le plan général, fig. 48.

terre-pleins au niveau du fond du fossé, ainsi qu'il a été dit plus haut. Ces dispositions d'ensemble et de détail connues, nous allons rendre compte des événements dont la ville de la Roche-Pont fut le théâtre en 1477 et 1478.

Pour obtenir l'assistance du prince d'Orange après la mort du duc Charles, Louis XI avait fait à ce seigneur les plus belles promesses, comme de remettre entre ses mains toutes les places de la Bourgogne qui dépendaient de la succession du prince d'Orange son grand-père, et dont l'avait frustré le duc Charles.

Mais quand le seigneur de Craon eut pris possession de ces places, il ne voulut plus les remettre au prince quelque réclamation qu'il fît, et malgré les ordres apparents du roi Louis XI.

Sur ces entrefaites, s'accomplit le mariage entre la fille de Charles le Téméraire, seule héritière de ses domaines, et Maximilien, duc d'Autriche. Celui-ci prétendait bien reprendre possession du duché de Bourgogne et s'aboucha avec le prince d'Orange, outré de ce que les promesses qu'on lui avait faites n'étaient pas suivies d'effets; la province fut bientôt en grande partie soulevée contre les Français que le seigneur de Craon, âpre au gain et peu fidèle dans l'accomplissement de ses engagements, faisait détester.

Le seigneur de Craon n'avait laissé dans la ville de la Roche-Pont qu'une assez faible garnison. Sur les instigations des agents de Maximilien qui couvrait le pays d'espions, les habitants, un soir, se barricadèrent dans les rues et attaquèrent les postes français. Ceux-ci surpris, peu nombreux, mal commandés, se réfugièrent dans le château après avoir perdu quelques soldats. Le château était mal approvisionné en vivres et en munitions. Entourée par les gens de la ville, la garnison ne pouvait

tenir longtemps, et une nuit elle sortit par le Sud, en passant sur le ventre des postes bourguignons, pour aller rejoindre l'armée du seigneur de Craon, vers Dijon. Les habitants arborèrent aussitôt la croix de Bourgogne sur le donjon, dépêchèrent vers Maximilien pour lui apprendre la réussite du soulèvement et lui demander des secours contre un retour des armées du roi; car ils n'étaient guère en état de se défendre. Maximilien leur envoya un corps de douze cents Allemands, Suisses et Brabançons avec du canon, des munitions et des ingénieurs. La première chose que firent ces troupes en arrivant, ce fut de piller quelque peu les environs et le faubourg de l'Ouest, après quoi elles s'occupèrent de la défense de la place.

Le sire de Montcler avait été investi du commandement des corps étrangers et des troupes qu'il pourrait former tant dans la ville que dans les environs. C'était un homme actif, entreprenant, quelque peu routier, gentilhomme d'ailleurs, ayant belle figure, dans la force de l'âge, sachant se faire obéir et ne se fiant qu'à lui pour faire exécuter un ordre. Il eut bientôt fait de prendre ses mesures.

La population mâle de la ville s'élevait à deux mille hommes environ, dont moitié était en état de servir efficacement et connaissait le métier des armes. Quelques jours après l'arrivée des corps étrangers, des seigneurs bourguignons, qui tenaient pour la jeune duchesse et qui étaient fort animés contre le seigneur de Craon, lequel, sans raison valable sinon pour faire argent, avait pillé leurs domaines et enlevé ce qu'il y avait de meilleur chez eux, se réunirent à la Roche-Pont. Ces gentilshommes amenaient avec eux deux cents lances et quelques convois de pourvéances. La garnison active pouvait ainsi s'élever à trois mille combattants dont quatre à cinq cents cavaliers,

chaque lance étant suivie au moins d'un écuyer sans compter les coutilliers et valets.

La place n'était pas en bon état de défense ; les fausses braies étaient fort délabrées, les boulevards de terre éboulés, les fossés encombrés. Aucune pièce n'était en batterie. Il n'y avait ni gabions, ni fascines, ni pieux pour faire des palissades. Le sire de Montcler établit l'ordre suivant : Tous, capitaines, soldats, pionniers, hommes et femmes de la ville devaient se rendre tous les matins avant le jour aux postes qui leur étaient d'avance assignés, sous peine de la vie. Et, afin de mieux appuyer cet ordre, des potences étaient dressées dans les différents quartiers, ainsi désignés : quartier des tours (au Nord); quartier de Saint-Julien (comprenant l'abbaye et la partie de la cité à l'Est, en face du monastère); quartier de Saint-Louis (situé entre l'abbaye et le château à l'Ouest); quartier du moulin (en regard, vers l'Est). Les gens dépendant de l'abbaye avaient prétendu se soustraire au service; mais le sire de Moncler n'avait tenu compte de leurs prétentions, non plus que des protestations de l'abbé dont les jardins et bâtiments servaient d'arsenal central. Deux ou trois bourgeois indociles avaient été pendus, et depuis lors chacun faisait son devoir. A midi, tous allaient dîner et revenaient à deux heures pour travailler jusqu'à la tombée du jour. Les femmes et les enfants de onze à seize ans portaient de la terre dans des paniers et barquettes; les soldats, pionniers et bourgeois, sous la direction des ingénieurs, rétablissaient les parapets des boulevards, creusaient les fossés, redressaient les fausses braies. Une scierie était montée au moulin et débitait des bois pour faire des palissades. Au bout de quelques jours, la population qui trouvait tout d'abord ce travail très-rude et qui regrettait d'avoir chassé la garnison française, s'était habituée à cette vie de fatigues et la supportait gaiement. De tous côtés, pendant le travail,

on entendait des chansons et des rires. On eût pu croire tous ces gens-là en fête.

Le gouverneur n'avait pas négligé la question des vivres. On était à la fin de l'été. Toutes les récoltes des environs avaient dû être rentrées dans la ville. Une paire de meules qui restait encore après l'établissement de la scierie, travaillait jour et nuit. Tous les vivres approvisionnés dans les maisons devaient être déposés dans l'abbaye ou le château, sous peine de la vie, et chaque habitant recevait sa ration tout comme le soldat. Dans l'abbaye même, un large approvisionnement de grains et de légumes augmentait notablement la quantité des pourvéances.

Le sire de Montcler avait, bien entendu, mis la main sur ces denrées.

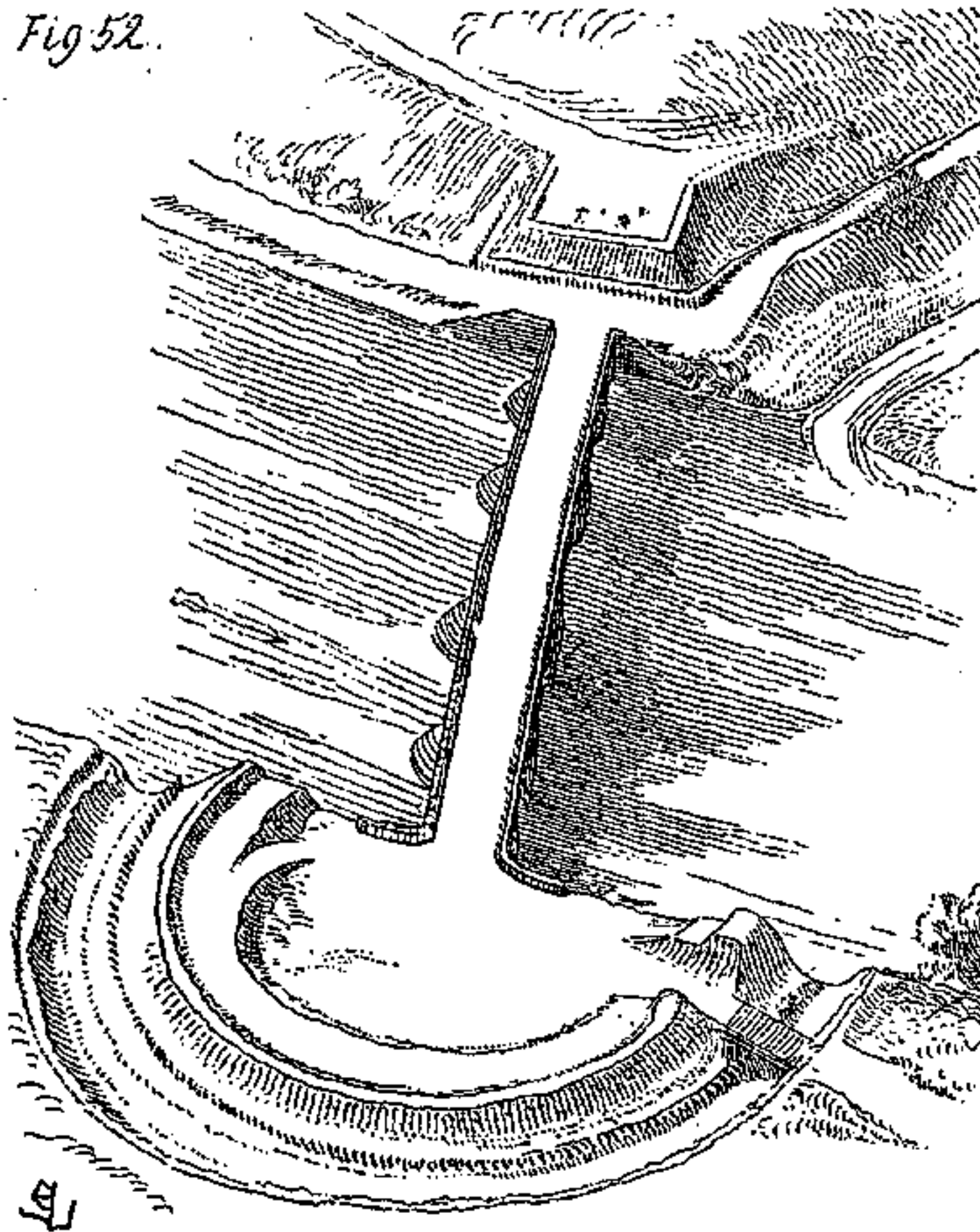
Les vieillards et les petits enfants étaient occupés à faire des gabions et à couper les mottes de gazon pour les talus des boulevards. En arrière du front Nord, le gouverneur fit creuser une bonne tranchée, en démolissant quelques maisons, avec retranchement et bonnes gabionnades sur les flancs pour placer de l'artillerie. Le mur Nord de l'abbaye fut terrassé et réuni à la courtine de l'Est par un retranchement avec fossé.

Le sire de Montcler était de belle humeur, familier, toujours présent partout, parlant à tous, et, grâce à ses façons de plaisanter volontiers avec l'habitant, ces bonnes gens voyaient, sans trop s'attrister, démolir leurs maisons et enlever la terre de leurs jardins pour faire des fossés et des épaulements.

Quand tout fut bien disposé pour la défense, le gouverneur fit cependant sortir toutes les bouches inutiles. Femmes, enfants, vieillards durent chercher asile dans les environs. Après quoi, le faubourg de l'Ouest fut brûlé, afin de ne pouvoir servir de logement aux troupes de Louis XI.

Une tête de pont avait été établie sur la rive droite en

dehors du pont de pierre (fig. 52), avec gros cavalier sur la rive gauche; les deux autres ponts furent détruits. Sur le plateau, vers le Nord, s'élevait en avant du boulevard D¹ un retranchement de terre avec abatis d'arbres et gros

Fig 52.

gabions abritant deux couleuvrines. Les boulevards et les tours du Nord furent armés de bombardes.

Chaque soir le gouverneur avait le soin de faire reconnaître les environs.

1. Voir la figure 48.

XII

CINQUIÈME SIÈGE

Le 4 septembre 1478, l'armée du roi Louis XI fut signalée à une demi-journée de marche de la ville, par une compagnie de cavaliers. Cette armée, composée de deux cents lances et de troupes à pied, formant un total de six mille hommes environ, était commandée par messire Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, homme sage, modéré, non point pillard, comme l'était son prédécesseur, et aussi vaillant homme de guerre que bon politique.

Messire Charles d'Amboise attendait en outre un renfort de douze cents Suisses, car il avait su si bien pratiquer auprès de messieurs des Ligues, en leur offrant de beaux avantages, que ceux-ci s'étaient résolus à lui fournir des troupes.

Indépendamment des quatre florins et demi par mois qu'il donnait à chaque homme, messire Charles d'Amboise payait pour ce service vingt mille francs aux villes de Berne, Lucerne, Zurich, Soleure, et vingt mille aux particuliers qui se chargeaient des enrôlements. Moyen-

nant quoi les troupes suisses, au service du roi, devaient s'élever avant la fin de l'année à six mille hommes de pied.

L'armée du roi traînait avec elle une bonne et puissante artillerie, composée de douze grosses bombardes, de vingt-quatre spiroles, veuglaires et ribeaudequins, sans compter les traits à poudre et les munitions pour ces engins. Aussi marchait-elle lentement et en fort bon ordre, bien gardée sur ses flancs.

Quelques-uns des seigneurs bourguignons, avec une quarantaine de lances, ayant voulu tâter les Français avant leur arrivée devant la ville, mal leur en prit; car ils y laissèrent la moitié de leur monde. Aussi le gouverneur fit-il publier que nul n'osât sortir sans son ordre. Les premières troupes de messire Charles d'Amboise se montrèrent à la tombée de la nuit sur le plateau du nord, hors de portée du boulevard D¹ et commencèrent leur installation, en établissant entre elles et la ville des mantelets apportés sur des charrettes et fixés à l'aide de pieux enfoncés en terre. A la nuit close, le sire de Montcler essaya de les attaquer; mais s'apercevant que cette avant-garde était fortement soutenue par un gros corps posté en arrière, il se retira après une légère escarmouche.

Le lendemain, 5 septembre, messire Charles d'Amboise envoya des éclaireurs dans la ville basse, et du côté de l'Est vers les moulins dont il s'empara sans coup férir, car ils n'étaient pas gardés. Aussitôt, du boulevard K¹ on tira quelques coups de bombardes sur ces moulins que les assiégeants durent abandonner pour l'instant, car au deuxième boulet un des toits s'effondra. Le sire de Montcler organisa ses troupes de la manière suivante : Dans chacun des quatre quartiers désignés plus haut, deux cents hommes

1. Voir la figure 48.

armés; de la ville, furent chargés de la garde et de la défense des remparts, ci	800
Restait cinq cents hommes de troupes bourguignonnes à pied, parmi lesquels il y avait : bombardiers et couleuvriniers	150
Gens de trait, archers et arbalétriers adroits . . .	250
Pionniers	100
Les Allemands, qui s'entendaient assez mal avec la population, furent postés en réserve dans l'abbaye, au nombre de	800
Et dans le château, au nombre de	400
Les gens d'armes tinrent garnison partie dans l'abbaye	200
Partie dans le château	200
Partie dans le voisinage des portes	50
Total effectif	<u>2950</u>

Il était évident que cette garnison était trop peu nombreuse pour tenter des sorties, elle avait déjà fort à faire de garder ses défenses en présence d'une armée assiégeante, s'élevant à près de six mille hommes; armée qui pouvait être renforcée. Le gouverneur ne se faisait pas d'illusions à cet égard et sentait qu'il devait ménager son monde.

Il résolut donc, pour le moment du moins, de se borner à une défense énergique, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser des messagers à Maximilien, avant l'investissement complet, pour lui demander d'intervenir et d'envoyer un corps de secours s'il voulait que la place ne tombât pas entre les mains du roi de France, ce qui arriverait infailliblement si elle était livrée à ses seules ressources. Que, d'ailleurs, il résisterait jusqu'au bout et qu'il répondait des bonnes dispositions de la garnison.

De son côté, messire Charles d'Amboise semblait ne vouloir rien précipiter, il fit pendre plusieurs soldats qui s'étaient livrés au pillage dans les environs et recommanda de traiter les habitants suburbains avec douceur. Dès le soir du 8 septembre, l'investissement était complet. Un corps composé de trois mille deux cents hommes restait campé sur le plateau du Nord, donnant la main à cinq cents hommes établis dans les ruines de la ville basse, et à trois cents hommes postés en arrière des moulins sur les basses rampes des coteaux de l'Est¹. La plus grande partie de la cavalerie occupait la rive droite du grand cours d'eau et la vallée au Sud. Un corps de cinq cents hommes environ bloquait la tête du pont et avait pour mission de s'en emparer lorsque l'occasion serait favorable. La nuit, des pièces d'artillerie furent mises en batterie sur les rampes basses des collines de l'Est, pour battre toute la rampe orientale de la cité. Quelques-unes furent données au corps de troupes qui bloquait la tête du pont.

L'artillerie de l'assiégeant était ainsi disposée :

	Bombardes.	Veuillaires, Spiroles.
Attaque du boulevard du nord.	4	2
Batterie sur les rampes des coteaux de l'Est	2	4
Devant la tête du pont.	"	4
Sur les rampes occidentales du plateau battant la ville basse.	"	2
Parc de réserve.	6	12
Totaux.	12	24

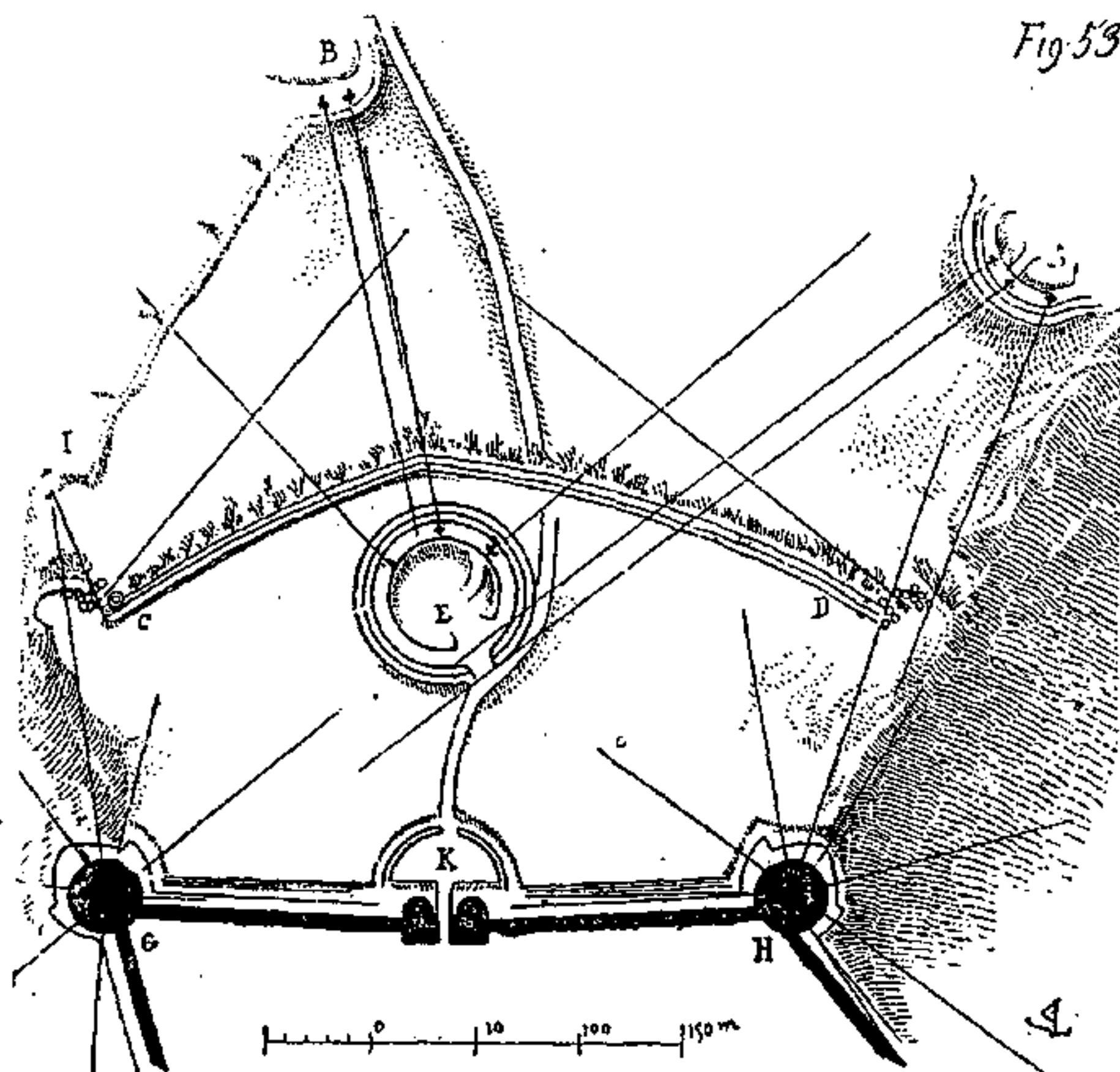
1. Voir la carte topogr., fig. 1.

Quant à l'assiégé, son artillerie se composait de :

	Bombardes.	Couleuvrines.
Sur les plates-formes des trois grosses tours du Nord.	3	3
Dans les batteries casematées de ces tours.	»	6
Sur l'épaulement en avant du boule- vard du Nord.	»	2
Dans le boulevard du Nord.	1	2
Dans les boulevards B, C, H, I, K.	5	5
Sur le cavalier commandant le pont.	1	2
Réserve dans l'abbaye et le château.	4	8
Totaux.	14	28

L'assiégeant commença dès le 10 septembre un cavalier en fer à cheval à 300 pas du boulevard E, vers le Nord-Est, afin d'enfiler sa gorge (fig. 53) en A. Ce cavalier fut armé de deux bombardes et d'une spirole. Au Nord, sur le côté de la route, un second cavalier B fut armé aussi de deux bombardes. Puis un épaulement oblique avec traverses fut commencé pour aller de ce cavalier dans la direction du Sud-Ouest, jusqu'au bord du plateau, près du retranchement C, D, de l'assiégé. Le gros boulevard E de la défense était armé d'une bombarde et de deux couleuvrines; deux autres couleuvrines flanquaient le retranchement C, D. Le 17 septembre au matin, les quatre bombardes de l'assiégeant envoyèrent dans le boulevard des boulets de pierre de 200 livres; lesquels endommagèrent fort la gorge et démontrèrent vers le milieu du jour la bombarde et une des couleuvrines. L'assiégé avait répondu de son mieux aussi bien du boulevard que des deux grosses tours G, H. Mais, seuls, les boulets de la bombarde mon-

tée sur la plate-forme de la tour H atteignaient le cavalier A. Ceux de la tour G ne faisaient que rouler jusqu'au bas du talus du cavalier B. Le gouverneur aurait pu faire mettre en batterie d'autres bombardes sur le boule-



vard E, mais il craignait de perdre ces pièces et préférait les réserver pour la défense rapprochée. Le 18, l'assiégeant avait terminé son épaulement jusqu'au point I, et là, il amena un veuglaire pour démonter la couleuvrine de flanc C. De part et d'autre sur ce point, on perdit quel-

ques hommes, car l'assiégé envoyait contre les travailleurs de gros boulets de pierre et balles de plomb lancés par la bombarde de la tour G et par des traits à poudre.

Le 18 septembre, dès la pointe du jour, les bombardes des cavaliers A et B redoublèrent leur feu contre le boulevard, puis, messire Charles d'Amboise ayant fait masser une troupe de quatre cents hommes à la pointe I, couverts par des gabions et fascines posés pendant la nuit, à un signal donné, cette troupe s'élança sur le flanc C qui fut vigoureusement défendu pendant une heure. Après quoi, le sire de Montcler, voyant que l'assiégeant envoyait continuellement des renforts sur ce point, fit retirer son monde dans la barbacane K et dans le boulevard E. Ce qui permit aux artilleurs postés dans la tour G, de tirer force coups de leur bombarde et de leurs traits à poudre contre l'assaillant.

Du boulevard E, les assiégés, malgré les projectiles qu'ils recevaient à revers, en s'abritant du mieux qu'ils purent, envoyèrent des volées de pierres avec leurs deux couleuvrines sur le point occupé par l'ennemi. Celui-ci se dérobait en descendant quelque peu au-dessous de la crête du plateau; mais il n'en était pas moins exposé là aux feux de la tour G. Il amenait des gabions, des fascines, et essayait de se loger sur ce flanc, non sans perdre du monde, lorsque vers trois heures après midi, une autre attaque se dessina contre le flanc D. Débordant l'extrémité du retranchement, et filant au pas de course le long des rampes, l'ennemi essaya de prendre à revers les défenseurs. Cette attaque réussit mal. Les bombardiers et couleuvriniers de la tour H envoyèrent à propos contre cette colonne d'assaillants des volées qui firent de longues trouées dans les bataillons. Puis, les gens retirés dans la barbacane, venant à la rescousse, précipitèrent sur les pentes ceux des

ennemis qui avaient déjà débordé le retranchement; le combat cessa vers le soir, l'assiégeant n'occupait que la pointe C sans pouvoir s'avancer. Il cherchait à s'abriter là, tant contre les projectiles que contre un retour offensif. Les gens de la ville n'avaient perdu que quelques hommes et une couleuvrine. L'ennemi comptait cent cinquante morts et bon nombre de blessés.

Pendant la nuit, le sire de Montcler fit sortir des fascines, des tonneaux, des débris de charpente avec lesquels il établit une première barricade réunissant la barbacane au boulevard le long de la route et une deuxième rattachant l'extrémité orientale du retranchement D, à la fausse braie de la tour H, le long de l'arête du plateau. Il fit approcher une des couleuvrines de réserve et la mit en batterie au centre de la première barricade, puis avec des gabions il renforça les abris et parados du boulevard. La bombarde fut tant bien que mal remise en batterie et dirigée contre le point C du retranchement.

De l'abbaye, une deuxième bombarde fut amenée sur la plate-forme de la tour G.

De son côté messire Charles d'Amboise n'était pas resté inactif. Au point I, un terrassement fut élevé avec gabionnades et deux bombardes y furent amenées. La pointe conquise fut renforcée de gros gabions bien couverts par des fascines et bien munie de traits à poudre. Ces travaux étaient à peine terminés quand le jour parut (19 septembre). Ce furent les assiégés qui commencèrent à tirer du boulevard E avec leur bombarde contre la pointe C.

Aussitôt une des bombardes de la plate-forme I riposta, pendant que l'autre envoyait des boulets sur la tour G dont les pièces ne tardèrent pas à répondre. Puis se mirent de la partie, les bombardes des cavaliers A et B contre le boulevard, comme la veille. Les feux convergents de ces cinq pièces tirant à la fois sur ce boulevard eurent bientôt

bouleversé les gabionnades, tué la plupart des artilleurs et démonté une seconde fois la bombarde. Cette défense n'était plus guère tenable. Toutefois le gouverneur ne voulait pas encore abandonner l'ouvrage avancé; faisant abriter son monde du mieux possible le long des talus intérieurs, il envoya quérir cinq cents Allemands tenus en réserve dans l'abbaye et quand il les eut sous la main, à un signal convenu, toutes les pièces de la tour G, les couleuvrines de la barricade et une autre couleuvrine restée en batterie sur le boulevard, tirèrent à la fois sur la pointe C, et aussitôt se mettant à la tête des Allemands et d'une centaine de volontaires parmi lesquels se trouvaient la plupart des gens d'armes Bourguignons, il franchit la barricade et se précipita au pas de course contre le logement de l'ennemi, qui, surpris par cette attaque hardie, se défendit assez mollement et fut en partie jeté sur les rampes du plateau. Messire Charles d'Amboise qui était sur la plate-forme I, voyant ce désarroi, jeta deux gros bataillons tenus en réserve derrière l'épaulement contre le retranchement entre le point C et le boulevard.

Ses hommes franchirent l'obstacle assez promptement, malgré les abatis et les défenseurs postés sur ce point et attaquèrent la troupe des assiégés en flanc et à revers. Au milieu de cette mêlée, les artilleurs, de part et d'autre, ne pouvaient tirer; c'était un combat à l'arme blanche. Le sire de Montcler se trouvait fort compromis quand, de la barbacane et du boulevard, les hommes qui assistaient au combat, bien qu'ils eussent reçu l'ordre de ne pas quitter leurs postes, vinrent fondre à leur tour sur la troupe des assiégeants. Partageant immédiatement son monde en deux batailles, avec l'une, le gouverneur sut maintenir les assaillants jetés sur les rampes, et avec l'autre, il se retourna contre les Français pris à leur tour entre deux attaques.

La mêlée fut sanglante. Les assiégeants acculés contre

le retranchement, ne pouvaient se déployer ni manœuvrer. Messire Charles d'Amboise envoya du renfort, mais les bombardiers de la tour G, quitte à tuer quelques-uns des leurs, envoyèrent sur ces nouvelles troupes des boulets de pierre et balles de plomb par-dessus le retranchement. Quelques coups bien pointés mirent le désordre dans ce bataillon qui ne voyait pas ce qui se passait à l'intérieur et qui recevait, en outre, des projectiles lancés par des défenseurs remontés sur le saillant du retranchement.

Ces derniers venus ne firent au total que faciliter à leurs camarades une retraite devenue fort périlleuse.

L'avancée était donc reprise par l'assiégé; pouvait-elle être gardée?

Messire Charles d'Amboise voyait bien qu'il n'était pas prudent de brusquer une attaque et qu'il fallait se décider, en face d'une garnison résolue, à procéder méthodiquement. Aux dernières lueurs du jour, les assiégeants avaient tous repassé le retranchement conquis la veille et laissaient sur le champ du combat plus de cent morts, des blessés et des prisonniers.

Ils avaient dû abandonner la couleuvrine dont ils s'étaient emparés. Les blessés furent transportés dans l'abbaye et remis aux moines qui les soignèrent aussi bien que l'étaient ceux des assiégés. Quant aux prisonniers, on les enferma dans le château où ils furent bien traités. Parmi eux étaient quelques Suisses.

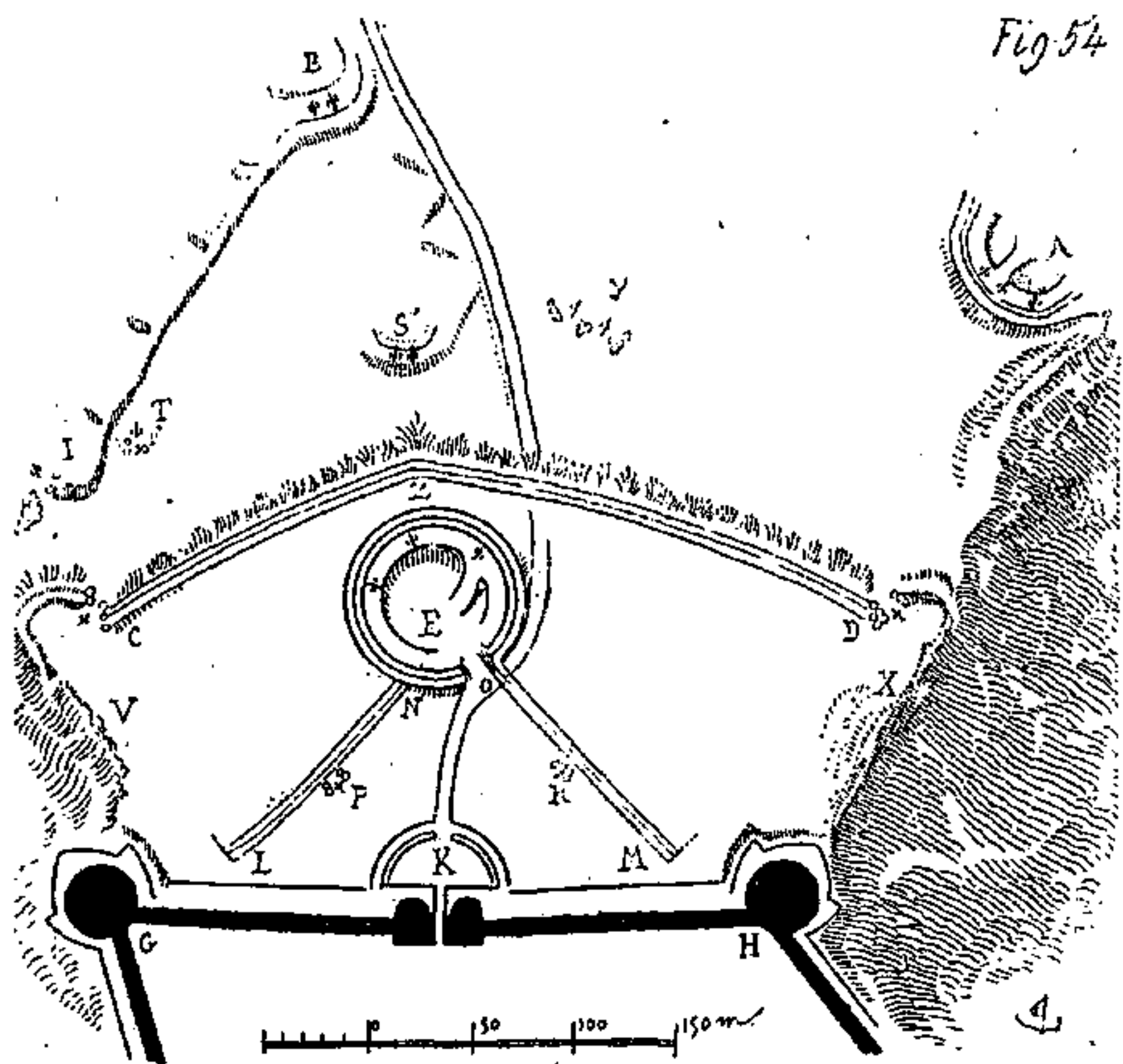
Il en coûtait au sire de Montcler d'abandonner l'avancée après ce succès; mais il était évident que l'assiégeant ferait de nouveaux efforts pour s'en emparer, puisque la place n'était abordable que de ce côté et que, pour garder cet ouvrage, il fallait sacrifier beaucoup de monde. Or, la garnison avait, pendant ce dernier combat, fait des pertes équivalentes au moins à celles de l'ennemi, et ces pertes ne pouvaient être réparées, tandis que les troupes du roi de

France recevraient des renforts, s'il était nécessaire. Les prisonniers suisses interrogés n'avaient pas caché que ces troupes devaient compter sur un nouveau corps de cinq cents de leurs compatriotes, avant peu.

La nuit venue, le gouverneur réunit donc les capitaines des quartiers, les seigneurs bourguignons et leur parla ainsi : « Messieurs, nos gens ont montré, pendant cette journée, du cœur et l'entente de la guerre, ce qui nous assure le succès avec l'aide de Dieu. En nombre inférieur à l'ennemi, nous avons défendu et repris l'avancée, nous pourrions donc la garder. Toutefois, nous ne le pouvons faire qu'en portant sur ce point tous nos moyens de résistance et en donnant une rude besogne à la garnison. Nous épuiserons rapidement nos forces, tandis que l'ennemi, beaucoup plus nombreux que nous, peut agir chaque jour avec des troupes fraîches. Il paraîtrait sage, peut-être alors, d'abandonner cette avancée, exposée aux batteries de l'ennemi, et de nous retirer derrière les remparts ; mais, outre qu'il n'est guère dans le sentiment des gens d'honneur de se retirer après un succès et de ne pas chercher à profiter de leurs avantages, si nous abandonnons le boulevard, cette défense sera retournée contre nous par l'assiégeant et lui sera un appui pour attaquer notre front. J'ai donc résolu de réunir ce boulevard aux extrémités des courtines par deux retranchements qui seront flanqués par les tours. Dès cette nuit, il faut travailler à ces ouvrages et si nous ne les avons terminés demain matin, défendre le retranchement actuel pour nous laisser le temps d'achever le nouveau. Veuillez donc réunir les gens de la ville dans chaque quartier et, avant une heure, les disposer sur le terrain pour travailler auxdits retranchements. »

Lès ordres du gouverneur étaient précis, et, vers neuf heures, quatre cents travailleurs et des femmes même sortaient par la porte du Nord pour faire les terrassements

tracés sur le terrain par l'ingénieur (fig. 54). Ce retranchement consistait en un petit fossé avec épaulement couronné de pieux, de débris provenant des démolitions de la ville, de fascines et de tonneaux remplis de terre.



Du côté de l'Ouest, il s'appuyait au boulevard en N et venait joindre le fossé de la courtine en L, laissant un passage de quatre toises entre son extrémité et ce fossé. Du côté de l'Est, il touchait en O à l'entrée du boulevard et suivait la ligne O M avec passage de même en M. En R

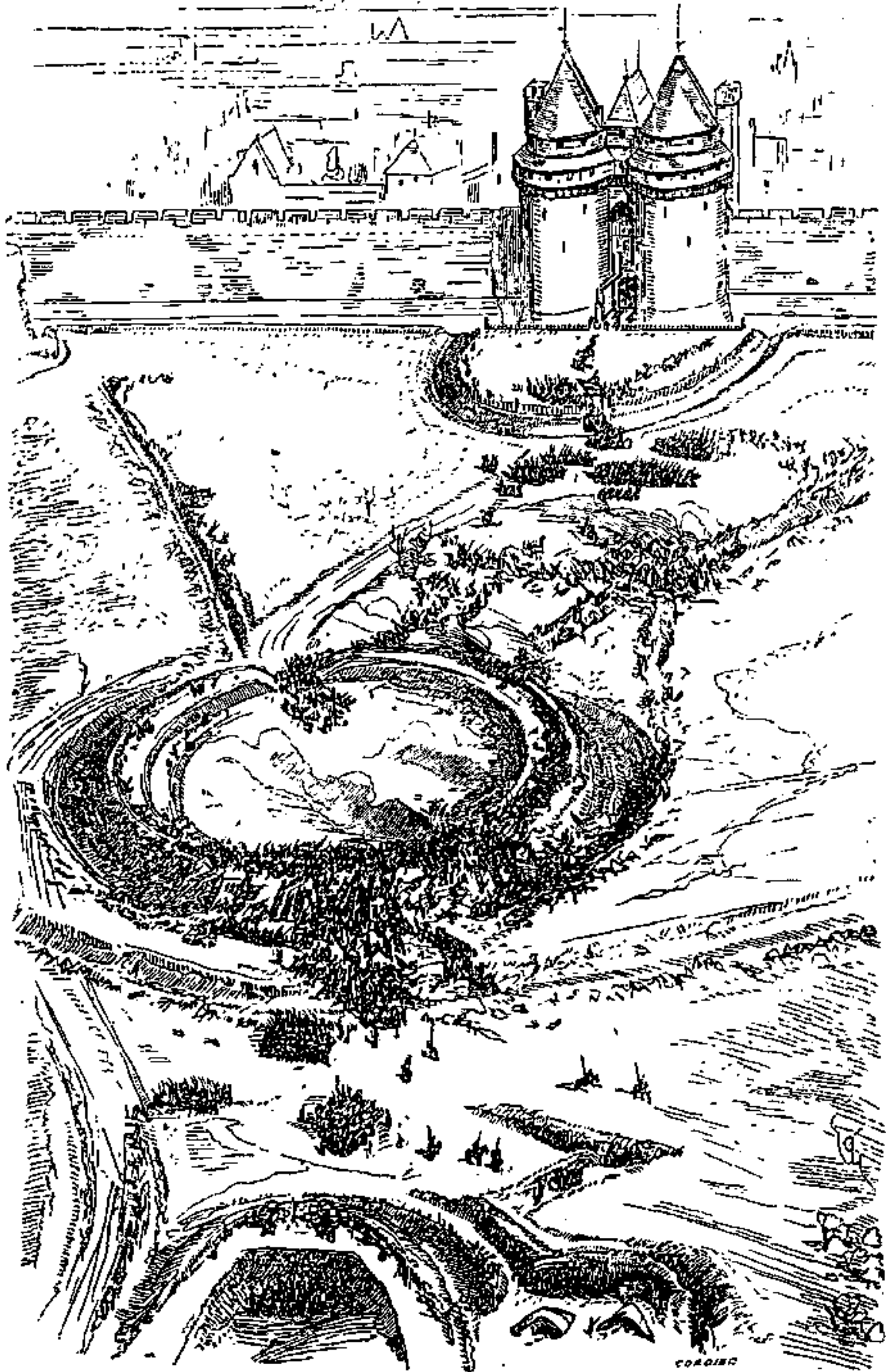
et P, deux couleuvrines étaient mises en batterie, protégées par de bonnes gabionnades. Du côté de l'ennemi, un épaulement avec plate-forme et gabions avait été établi en S et les deux bombardes du cavalier B étaient mises en batterie sur cette plate-forme. En T, messire Charles d'Amboise avait fait placer une couleuvrine protégée par une gabionnade.

Les bombardes du cavalier B étaient remplacées par trois veuglaires pour écraser la batterie S, si, par un mouvement offensif, l'assiégé essayait de s'en emparer.

Le 20 septembre, au matin, les travaux des assiégés étaient presque achevés, ou du moins présentaient assez de relief pour opposer un obstacle à l'assaillant. Pendant cette même nuit, le boulevard E avait été bien garni de fascines et de gabions. La bombarde, remise en batterie, battait la pointe C, et les deux couleuvrines les dehors. Le retranchement C D était fortement occupé par les défenseurs, dès la pointe du jour, avec traits à poudre et bonnes arbalètes à tour. Sur les flancs V et X les barricades étaient renforcées. Dans le boulevard E, le sire de Montcler envoya deux cents hommes avec ordre de se bien couvrir, de ne se montrer et de ne faire usage de leurs armes que si le retranchement était forcé. L'attaque commença vers six heures. Les deux bombardes S envoyèrent des boulets de pierre sur le saillant du retranchement et sur le boulevard; en même temps tirèrent les deux pièces I et T contre l'épaule C, et l'intervalle S T fut occupé par des arbalétriers et porteurs de traits à poudre, couverts par des mantelets. Du cavalier A, les bombardes continuèrent d'envoyer des boulets à la volée sur le boulevard E comme les deux jours précédents. De la plate-forme de ce cavalier A, messire Charles d'Amboise avait vu le retranchement que les assiégés avaient élevé dans la nuit, aussi résolut-il de porter tout l'effort de l'attaque sur le saillant et sur le boule-

vard. A cet effet, vers huit heures, il fit amener deux couleuvrines en Y qui, protégées par des gabions, prirent part au feu. L'assiégé ne ripostait que par ses traits à poudre et les deux couleuvrines des épaules C et D, et avec ses arbalétriers. Il ménageait son feu pour le moment de l'assaut. A midi, le saillant du retranchement était bouleversé, et l'escarpe du boulevard très-entamée. Les défenseurs ne pouvaient plus se tenir en Z; leur couleuvrine C était démontée et l'épaule de l'Ouest intenable. Ils se dispersaient ou se réfugiaient le long du retranchement de Z en D moins exposé. Le sire de Montcler donna l'ordre de rentrer dans le deuxième retranchement. On emmena la couleuvrine D qui fut mise en batterie à l'extrémité L; quant à la pièce C, il fallut la laisser après l'avoir enclouée. Dès que Charles d'Amboise vit l'assiégé abandonner son retranchement, il fit cesser le feu, et, ayant disposé une colonne d'assaut, munie d'échelles, de perches et de couteaux de brèche, il lui donna l'ordre de franchir le saillant bouleversé, et, sans laisser respirer l'ennemi, de donner l'assaut au boulevard. C'était le moment qu'attendait le gouverneur. Dès qu'il vit cette colonne se mettre en mouvement et passer le retranchement, il fit tirer à la fois sur elle des pièces des deux tours G, H, des deux couleuvrines en batterie sur le boulevard et de tous les traits à poudre. La colonne prise ainsi en écharpe et de front, hésita, recula; alors, des crêtes du boulevard, tombèrent sur elle une grêle de traits d'arbalète. Elle se rallia cependant derrière la batterie S qui envoya une salve sur ce boulevard, et, obliquant un peu sur sa droite, de manière à se couvrir au moins des feux de la tour H, elle franchit de nouveau le retranchement et jeta ses échelles sur l'escarpe du boulevard. Les défenseurs soutinrent résolûment l'assaut. Puis la tour G tirait sur les assaillants, ainsi que les couleuvrines amenées en L et P.

Ceux-ci faisaient des pertes cruelles. Deux fois quelques-



ASSAUT DU BOULEVARD

uns des leurs atteignirent le parapet, mais ne purent s'y maintenir. Ils ne reculaient pas cependant, et la plupart d'entre eux, animés par le combat, n'écoutant pas ou n'entendant pas la voix de leurs capitaines, s'avancèrent le long du nouveau retranchement N, L, espérant le forcer, car il était faible. En effet, au bout de quelques instants, cette défense fut franchie et les assaillants essayèrent alors de prendre le boulevard par la gorge. Les défenseurs postés de O en M, se voyant pris à revers, se réfugièrent, les uns dans le boulevard, les autres dans la barbacane K. On se battait corps à corps dans ce triangle. De la courtine, les gens de la ville n'osaient tirer au milieu de cette mêlée. Alors le sire de Montcler, qui se trouvait dans la barbacane, se mit à la tête des siens, les encouragea en leur disant que l'ennemi était pris dans un piège et qu'il y resterait; il sortit en bon ordre et poussa devant lui les assaillants éparpillés jusqu'à la gorge du boulevard encombrée de défenseurs, en criant : Bourgogne! Bourgogne! (fig. 55). Les ouvrages de ce boulevard étaient commandés par un capitaine de sang-froid qui sut empêcher ses gens de se laisser troubler par ce combat livré derrière eux et, soutenant toujours l'assaut qui d'ailleurs mollissait, il poussa sur l'ennemi en sortant de la gorge, et ralliant tous les hommes effarés accumulés sur ce point. Les Français durent alors battre en retraite, comme ils purent, non sans laisser beaucoup des leurs sur le carreau. Il n'était pas moins évident que le boulevard E ne pouvait résister plus longtemps aux attaques. Entouré de feux, le retranchement extérieur pris, un nouvel assaut le ferait tomber au pouvoir de l'ennemi. Ses parapets étaient bouleversés, ses trois pièces hors de service. Toute la nuit les assiégeants se tinrent des deux côtés des retranchements N, L, O, M, et ne cessèrent de tirer pour empêcher l'assiégé de renforcer cette défense. Le sire de Montcler se décida, bien qu'à

regret et pour ne pas compromettre inutilement la vie de ses hommes, à donner les ordres nécessaires pour faire rentrer dans la ville les pièces qui pouvaient encore servir. Il dut abandonner la bombarde dont les assiégeants, d'ailleurs, ne pouvaient plus faire usage. Des cinq coulevrines, deux furent placées sur les plate-formes des deux grosses tours, et les trois autres sur des terrasses élevées derrière la courtine, ainsi que trois pièces prises dans la réserve.

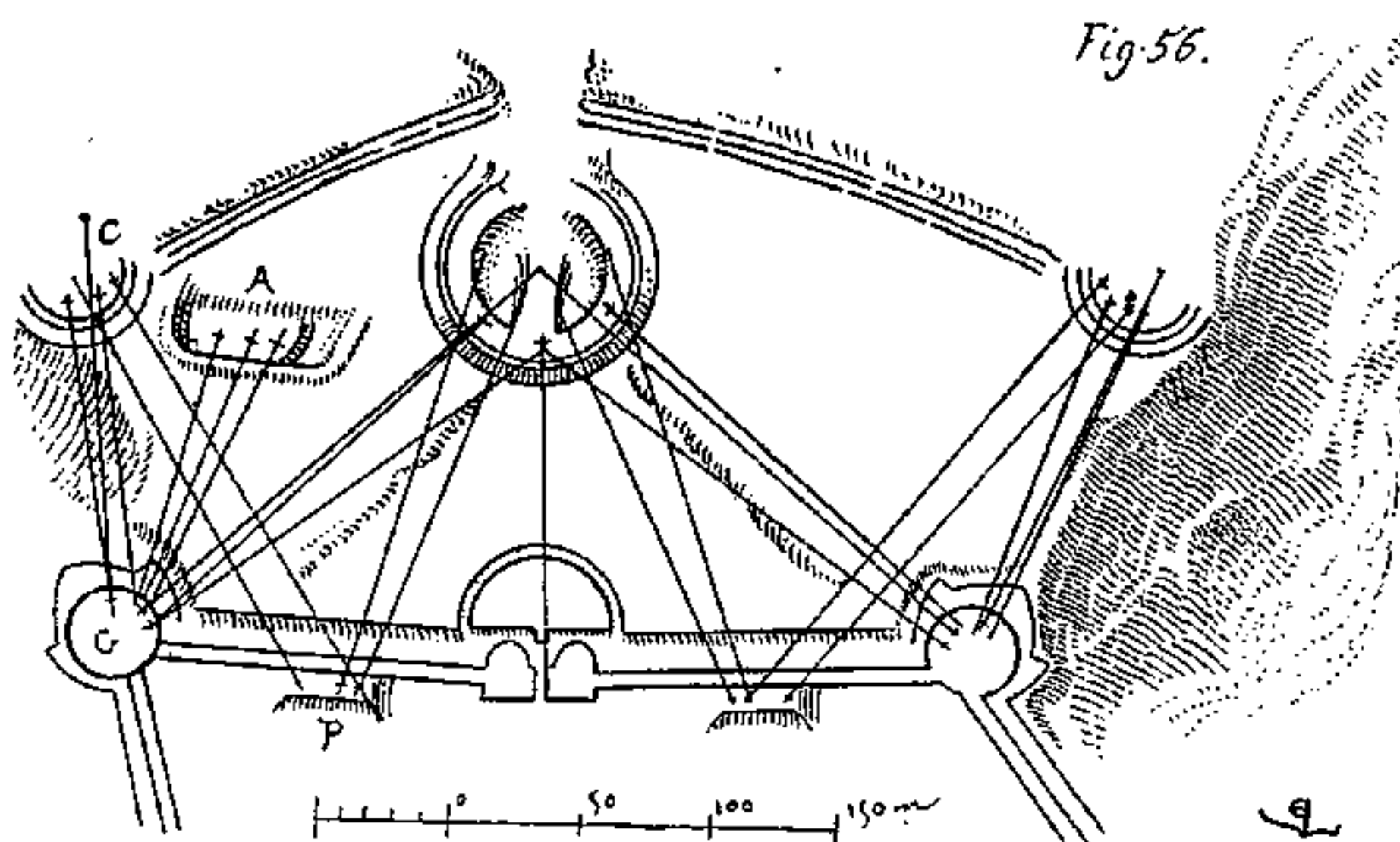
Le 21 septembre, au matin, les assiégeants trouvèrent l'avancée abandonnée; mais, pour s'y loger, ils essuyèrent le feu des deux grosses bombardes des tours et de dix coulevrines qui ne cessaient de tirer sur le boulevard et le retranchement.

Vers le soir, ils étaient parvenus cependant à ouvrir une large brèche dans le boulevard, à l'opposite de la gorge, et à fermer celle-ci. Toute la nuit, ils travaillèrent à rétablir ses plongées et parapets en face de la ville, à élever des plate-formes et à mettre sur ce boulevard trois bombardes en batterie.

Aux deux épaules du retranchement C D ils firent deux cavaliers gabionnés, et placèrent sur chacun d'eux une bombarde et deux veuglaires.

Le 22 septembre, ces travaux étant terminés à midi, malgré le feu des assiégés, une des bombardes du boulevard envoya ses boulets de pierre sur la porte, les deux autres contre les deux tours. En même temps, les veuglaires des cavaliers tiraient sur ces tours avec des balles de fer et les bombardes avec leurs boulets de pierre. Ces projectiles ne laissaient que de faibles traces sur les mâçonneries, mais bouleversaient souvent les gabionnades, les parapets, et démontaient les pièces (fig. 56) ¹.

1. Dans cette figure, les parties en rouge indiquent les ouvrages occupés par l'assiégeant et la direction de ses feux.



ATTAQUE DE L'ANCIEN FRONT

Ce combat d'artillerie dura jusqu'au soir; de part et d'autre, des pièces avaient été démontées ou étaient hors de service, toute la nuit fut employée chez l'assiégé comme chez l'assiégeant à remettre les canons sur leurs affûts réparés ou à faire arriver de nouvelles pièces.

Messire Charles d'Amboise était mécontent, les choses traînaient en longueur. Il avait déjà reçu des lettres du roi, pressantes, car Louis XI craignait qu'une résistance prolongée ne décidât les autres parties de la Bourgogne, restées fidèles à la cour de France, à se déclarer pour la jeune duchesse. Il savait que des émissaires de Maximilien parcouraient la province et essayaient de persuader aux autorités des grandes villes que l'armée du roi était faible, découragée, puisque depuis vingt jours, malgré une artillerie formidable, elle n'avait pu entamer la petite cité de la Roche-Pont.

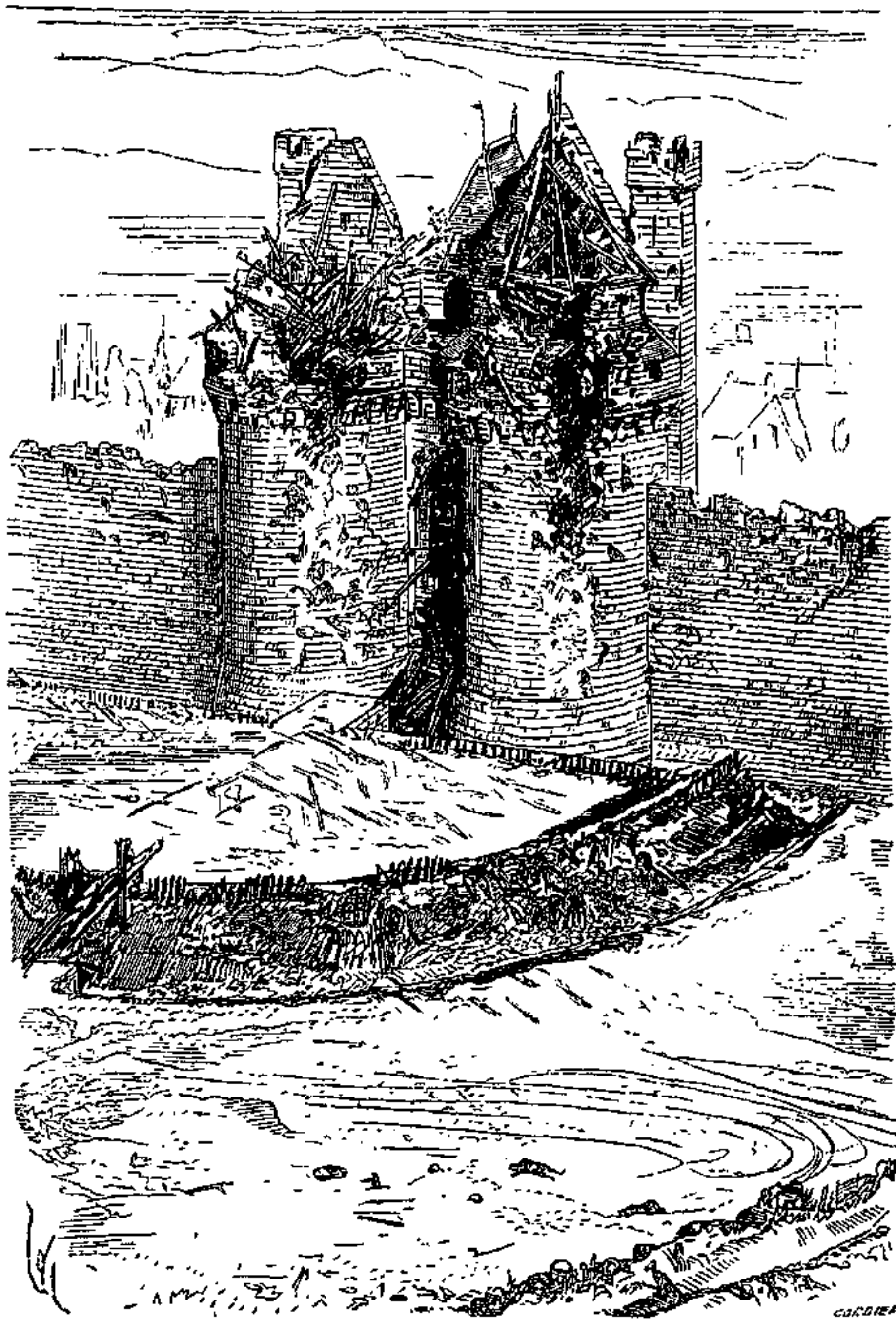
Bien que les feux de l'assiégeant fussent convergents, le nombre des pièces qu'il avait mises en batterie était inférieur à celui des canons de l'assiégé. Les boulets de pierre des bombardes ne causaient pas grand dommage aux défenses. Messire Charles d'Ambrôise fit donc, pendant la nuit du 22 au 23, élever un cavalier en A¹, solidement gabionné et terrassé, et l'arma de trois grosses coulevrines. Ce matin du 23 septembre, la tour du coin G reçut les boulets de fer de cinq pièces et les boulets de pierre d'une bombarde. Après deux heures de feu, toutes les défenses de la plate-forme et les trois pièces étaient bouleversées, les embrasures de la batterie basse égueulées, les défenseurs tués ou blessés. Alors l'ordre fut donné de ne plus tirer sur cette tour qu'avec deux des pièces du cavalier C, et les trois coulevrines du cavalier A, ainsi que les trois bombardes du boulevard, concentrèrent leur feu sur la

1. Voir fig. 56.

porte et sa barbacane. Vers la fin du jour, cette belle porte présentait l'aspect que donne la figure 57. Le soir, les pièces de l'assiégeant qui n'avaient pas été démontées, c'est-à-dire deux couleuvrines de la batterie A, un veuglaire du cavalier et une des bombardes du boulevard firent converger leur tir sur la terrasse P des assiégés¹. A la nuit, la muraille était écrêtée, les gabionnades renversées, et des trois couleuvrines, une seule pouvait encore tirer. Toutefois, il n'y avait pas de brèche et on ne pouvait tenter l'assaut.

Le sire de Montcler crut alors qu'il fallait à tout prix retarder au moins les progrès de l'assiégeant. Il supputait qu'en deux jours l'ennemi pourrait pratiquer une brèche, soit par le canon, soit par la mine, et qu'alors la cité était prise; car on ne pourrait longtemps se défendre derrière les retranchements intérieurs. Pendant la canonnade des jours précédents, le sire de Montcler avait perdu peu de monde, et ses réserves n'avaient pas eu l'occasion de donner. Il les fit donc mettre sous les armes vers neuf heures, commanda une troupe de cent cavaliers bien montés et donna les ordres suivants : les cent cavaliers accompagnés de cent coutilliers à pied sortiraient par la porte de l'Est, attaqueraient le poste établi aux moulins, se jetteraient sur le petit campement installé dans les prés, au-dessous, se replieraient par la route longeant le plateau à l'Est, s'en iraient escarmoucher aux extrémités du camp des Français, ou passeraient sur le ventre des postes qu'ils rencontreraient sur leur route, puis, reviendraient bride abattue à la porte de l'Est. Une seconde troupe de cent piétons devait se tenir à la croix, au-dessus des moulins pour protéger leur retraite. Pendant ces attaques, qui attireraient l'attention de l'ennemi sur sa gauche, une troupe de cinq cents hommes à pied sortirait par une poterne masquée

1. Voir fig. 56.



LA VIEILLE PORTE NORD BATTUE PAR L'ARTILLERIE A FEU

donnant au-dessous du front de l'abbaye à l'Ouest, et, filant le long des remparts, attaquerait vigoureusement le cavalier C', la batterie A, enclouerait les pièces et ferait tout le dégât possible. Elle devait se retirer par la même voie, sous la protection des remparts de l'Ouest.

Messire Charles d'Amboise était un homme de guerre trop expérimenté pour ne pas profiter de ses avantages. Il savait que le succès final, surtout dans les sièges, est acquis à celui qui ne laisse pas de repos à l'ennemi et qui ne s'endort pas sur un premier avantage. Le front du Nord de la place était réduit à l'impuissance; mais, en une nuit, un bon gouverneur de ville peut accumuler bien des obstacles, trouver cent chicanes et singulièrement gêner l'attaque définitive. Charles d'Amboise avait donc résolu, vers six heures du soir, de faire porter des fascines par un millier d'hommes, dans le fossé, à quelques toises de la grosse tour du coin G, et de tenter une échelade, pendant que les pièces, battant cette tour, tireraient au jugé et empêcheraient les défenseurs de couronner de nouveau la plateforme. Il avait reconnu l'embrasure du flanc de cette tour qui enfilait le fossé, et il avait commandé une vingtaine d'hommes, munis de matelas et de pièces de bois pour la masquer. Quant à la fausse braie, elle était en pièces et ne pouvait présenter un obstacle sérieux.

Le sire de Montcler n'était pas sans redouter une attaque de nuit; mais il comptait prendre les devants et agir avant que cette attaque se dessinât : « Quoi qu'il advienne, avait-il dit à ses troupes commandées pour les sorties, agissez suivant vos instructions, ne vous laissez pas détourner par une tentative d'assaut, au contraire, exécutez rigoureusement les ordres donnés. Nous sommes encore assez nombreux pour soutenir une attaque. »

1. Voir fig. 56.

A dix heures un quart, les deux corps sortaient par la porte de l'Est et par la poterne de l'abbaye. Alors, le gouverneur monta sur les débris des défenses de la tour du coin G et examina attentivement l'attitude de l'ennemi. Les feux qu'il avait allumés étaient éloignés; cependant, en prêtant l'oreille, il entendit comme un sourd murmure le long des ouvrages de l'assiégeant. Le ciel était couvert et il tombait quelques gouttes de pluie. Le sire de Montclerc descendit dans la batterie basse, toutes les embrasures faisant face au dehors étaient ruinées et les pièces encombrées de débris. L'embrasure du flanc était intacte et la petite pièce qui la garnissait en bon état. Il la fit charger devant lui de clous et de ferrailles, et donna l'ordre aux servants de ne tirer que quand ils verraient l'ennemi à quelques pas; derrière cette pièce, il en fit placer une deuxième également chargée, afin d'envoyer coup sur coup deux volées. Puis il remonta sur le chemin de ronde de la courtine, plaça lui-même ses hommes armés de longs faucharts, de bonnes dagues et de haches. Il visita la porte ruinée. Elle présentait un tel amas de décombres que l'ennemi ne pouvait la franchir la nuit, toutefois, il posta dans tous les coins des hommes, avec ordre de ne faire usage de leurs armes que lorsqu'ils se trouveraient face à face avec l'ennemi, d'observer le plus grand silence et de ne pas crier pendant le combat. Cela fait, il plaça une réserve de deux cents hommes derrière le retranchement intérieur, et cinquante hommes munis de bottes de paille goudronnées sur la crête de ce retranchement, avec ordre de les allumer dès qu'ils entendraient le cri « Bourgogne ! »

Vers dix heures trois quarts, le sire de Montclerc remonta sur la plate-forme de la tour du Coin et reconnut la présence de l'ennemi à quelques toises du fossé. Malgré l'obscurité, il voyait une masse noire se développer en silence, puis il entendit les fascines rouler dans le fossé,

les bois craquer sous les pas des hommes. En quelques minutes, une cinquantaine d'échelles furent dressées contre la courtine, et chacune d'elles se couvrait d'ennemis. Ces échelles étaient armées de crochets à la tête et d'étais le long de leurs montants, de telle sorte que les défenseurs ne pouvaient les renverser. Deux tombèrent cependant, entraînant avec elles les assaillants.

A ce moment les petites pièces de flanc de la tour tirèrent et les cris des blessés retentirent dans le fossé, trois autres échelles brisées tombèrent encore. Le flot des assaillants débordait sur le chemin de ronde, et au cri de : Bourgogne ! les feux ayant été allumés, le combat à l'arme blanche présentait, sur cet étroit espace, le plus étrange spectacle.

L'artillerie de l'assiégé tirait alors sur le flanc de la courtine et sur les dehors des couronnements de la tour du Coin ; mais de cette batterie, des cris s'élevèrent, les cinq cents Bourguignons composant la sortie de l'Ouest attaquaient, et les troupes qui se disposaient à renforcer l'assaut tournèrent le dos à la ville pour se jeter sur cette attaque.

Le sire de Montcler entendait au loin du côté du Nord-Est des clameurs, puis il vit une grande lueur à travers la brume. Il descendit alors pour porter ses réserves sur la courtine. Cependant, les Français parvenaient à couronner le rempart et gagnaient la tour du Coin. Les quelques hommes qui couronnaient la plate-forme bouleversée luttèrent bravement jusqu'au moment où la réserve, envoyée par le gouverneur, montant la rampe de l'artillerie, vint fondre sur les Français et les refouler sur le chemin de ronde de la courtine. Les assaillants, se formant alors en colonne sur ce chemin de ronde, poussèrent une vigoureuse attaque contre la tour. Du retranchement intérieur, on leur envoyait de flanc force traits d'arbalètes,

flèches et traits à poudre, et bien qu'ils fussent pavaisés, les Français perdaient beaucoup des leurs. La tête de la colonne, à cause du peu de largeur du chemin de ronde, ne pouvait présenter que trois hommes de front et se heurtait contre une masse compacte de défenseurs; elle n'avancait pas, les soldats en arrière recevant des traits de flanc, poussaient ceux qui étaient devant eux pour forcer la plate-forme et combattre. Plusieurs, dans cette presse, tombaient en dedans de la ville, mutilés. Un des couleuvriniers de la tour, pendant la lutte, était parvenu, aidé d'une douzaine d'hommes, à débarrasser une couleuvrine du milieu des décombres et à la porter sans affût, toute chargée, au milieu du groupe des Bourguignons qui défendaient le passage. Poussant la gueule de la pièce entre leurs jambes, il mit le feu à la lumière; le boulet et les pierres, dont l'âme de la couleuvrine avait été remplie, firent une effroyable trouée dans la colonne compacte des Français; les uns sautèrent dans la ville, d'autres coururent vers les tours de la porte, plusieurs emjambèrent le parapet pour reprendre les échelles. Les Bourguignons s'élançèrent de nouveau sur le chemin de ronde tuant tout ce qui résistait.

Mais alors débouchait par la porte de la batterie de la tour une grosse troupe de Français. Ceux-là, à coups de pics, de leviers, étaient parvenus, après avoir comblé le fossé avec des fascines, à agrandir les ouvertures de deux des embrasures, déjà ruinées par le canon, puis, jetant par ces ouvertures des boules de paille et de goudron enflammées, mêlées avec de la poudre de manière à éloigner les défenseurs, ils s'étaient coulés à l'intérieur au risque d'être suffoqués eux-mêmes par la fumée, et se précipitant vers la porte, tuant les quelques hommes demeurés dans la batterie, ils avaient brisé les vantaux et fait passer leurs camarades par le même chemin. Ils dé-

bouchaient donc dans la ville et montaient la rampe au pas de course¹. Aux cris de victoire des Bourguignons, répondirent les cris de : « France ! d'Amboise ! » A ces clameurs, les Français, demeurés sur le chemin de ronde, reprirent courage et attaquèrent de nouveau. Le sire de Montcler jeta ses dernières réserves sur ces nouveaux venus, mais ils débouchaient toujours de plain-pied et se comportaient vaillamment. Leur nombre croissait à chaque seconde et ils purent refouler les réserves sur le retranchement. Les Bourguignons, acculés sur la plate-forme de la tour, après avoir perdu la moitié des leurs, se rendirent. Messire Charles d'Amboise voulut qu'ils fussent honorablement traités. La tour du saillant Nord-Ouest était au pouvoir de l'ennemi, ainsi que toute la courtine de cette tour à la porte du Nord.

Le jour se faisait au moment où cessa le combat ; de part et d'autre quelques heures de repos étaient nécessaires. La tour du Coin était perdue pour l'assiégé ; le gouverneur fit barricader fortement la tour à la suite, donnaît sur la courtine, et fit placer dans l'étage supérieur de cette tour des traits à poudre en quantité. Ainsi avait-il fait au sommet ruiné de la tour occidentale de la porte. Il voulait empêcher l'ennemi de gagner du terrain sur les courtines et de déborder, sur sa droite surtout, le retranchement qui s'appuyait à l'ancien mur de clôture de l'abbaye et allait rejoindre la tour du Coin Nord-Est².

Peu avant la fin de la lutte, les deux corps chargés d'opérer des sorties rentraient, les piétons par la poterne de l'Abbaye et les gens d'armes, non par la porte de l'Est, mais par celle voisine du château à l'Ouest. La troupe des gens de pied ramenait une centaine de prisonniers ; pour

1. Voir la figure 50.

2. Voir la figure 43.

les cavaliers, ils avaient perdu un tiers des leurs. Voici ce qui était arrivé à ces deux troupes : celle des gens de pied opérant sur la gauche, était arrivée sans être aperçue, filant dans les broussailles de la rampe occidentale du plateau, jusqu'à la gorge de la batterie ennemie C¹, s'était précipitée sur le poste, avait encloué les pièces, puis, profitant du désordre, avait pris la colonne d'attaque en flanc, était entrée dans la batterie A dont elle avait de même encloué les pièces, et, se voyant trop aventurée, avait battu en retraite en descendant les rampes droit vers l'Ouest. N'étant pas sérieusement poursuivis, ces gens étaient entrés dans la ville basse, avaient surpris deux postes qu'ils avaient enlevés, mis le feu à des baraques construites par les assiégeants et étaient rentrés en ville. Charles d'Amboise, d'abord surpris par l'audace de cette attaque, mais reconnaissant bien vite qu'elle ne pouvait l'entamer sérieusement, avait donné les ordres les plus sévères pour empêcher son monde de se détourner de l'assaut, et s'était contenté d'envoyer contre la troupe des assiégés deux ou trois cents hommes, afin de la maintenir et de la rejeter sur les rampes, sans s'amuser à la poursuite. Les gens d'armes avaient suivi les instructions données par le gouverneur, s'étaient jetés sur le petit campement établi au-dessous des moulins, puis laissant là les coutilliers pour achever la besogne (ceux-ci étaient rentrés vers deux heures du matin par la porte de l'Est), ils avaient suivi la route tracée au bas du plateau, étaient arrivés sans encombre jusqu'à la limite du campement français, se précipitant, bride abattue sur les postes, droit devant eux.

Cette attaque avait mis la confusion dans cette partie du camp occupée par les bagages, les chariots et valets. Le feu avait pris pendant le désordre à des meules de four-

1. Voyez la figure 56.

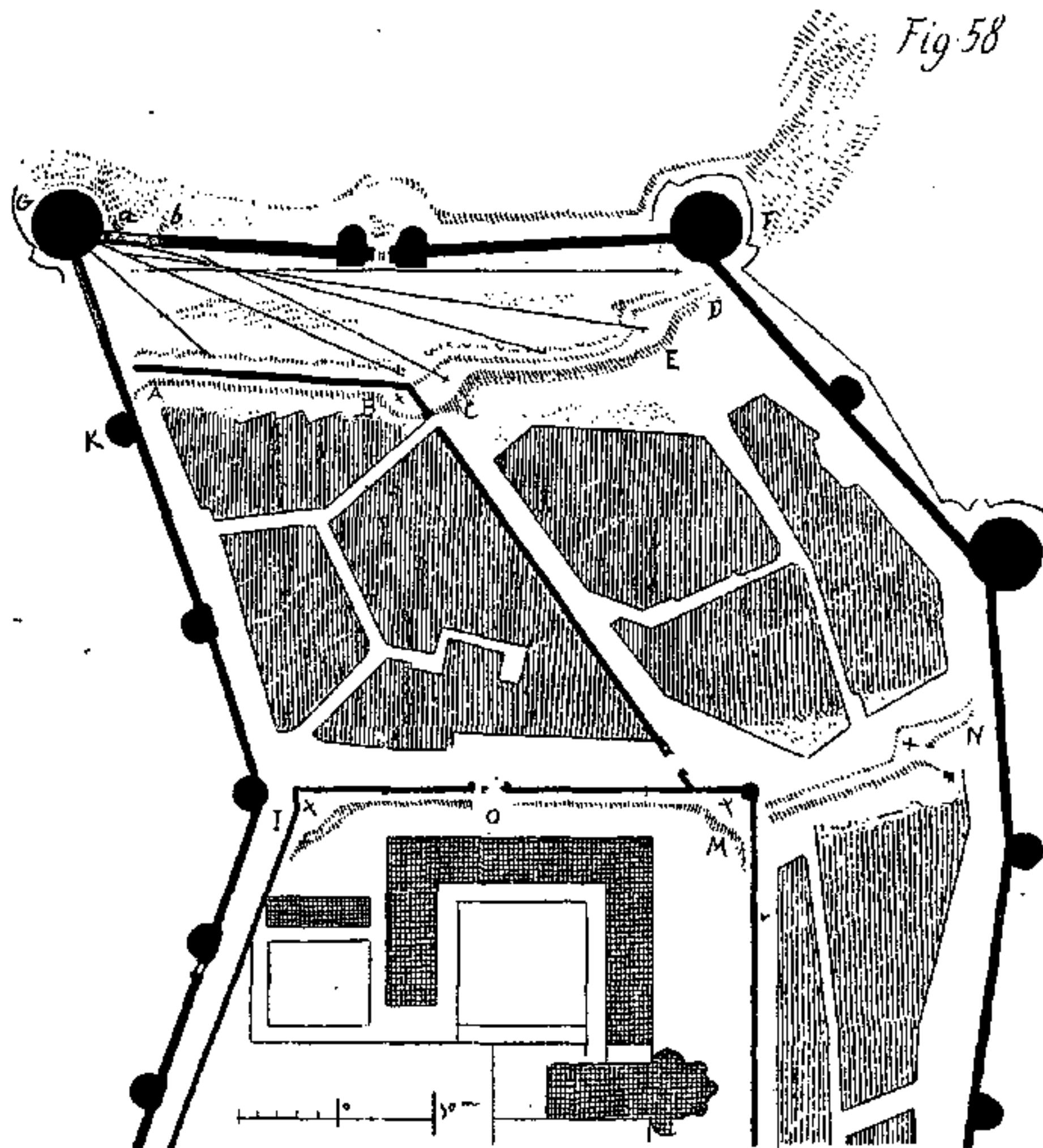
rages. Mais bientôt les assaillants s'étaient vus sur les bras trois à quatre cents cavaliers, ils avaient piqué alors droit vers le Nord et s'étaient enfoncés dans les bois, serrés sur leur droite; ils avaient appuyé à gauche, étaient arrivés sur les bords du cours d'eau dont ils avaient suivi la rive gauche sans être inquiétés, mais ayant perdu un tiers de leurs camarades égarés, prisonniers ou tués. Ils croyaient avoir affaire à des Français dans la ville basse, et se préparaient à la franchir au galop, quand ils s'étaient rencontrés avec les gens de pied bourguignons.

Charles d'Amboise, à la première nouvelle de cette attaque vers la queue du camp, s'était fort inquiété, croyant à l'arrivée d'un corps de secours; mais bientôt renseigné, il avait envoyé des gens d'armes pour culbuter ce parti d'enfants perdus, et s'était d'autant plus acharné à l'assaut.

Messire Charles d'Amboise avait pour habitude (qualité assez rare chez les hommes de guerre de ce temps) de s'entourer de jeunes capitaines instruits et vigilants qui, à chaque instant, le renseignaient sur tout ce qui se passait dans le camp pendant la marche et le combat. Lorsque les renseignements fournis se trouvaient être exacts, donnés de sang-froid et sans exagération, Charles d'Amboise louait ces jeunes officiers devant tous ses capitaines et les récompensait largement. Si, au contraire, les renseignements donnés étaient faux, ou entachés d'exagération, ou incomplets, il infligeait un blâme sévère et public à ces jeunes gens, et leur imposait quelque emploi subalterne et humiliant, comme de garder les bagages ou de surveiller les valets.

Quand le matin, messire Charles d'Amboise apprit les dommages causés à la limite du camp par quelques gens d'armes bourguignons, la perte de ses hommes campés au moulin et dans la ville basse, l'enclouage de six de ses pièces, il ressentit un vif déplaisir, mais ne put se tenir de

dire à ses capitaines : « Nous avons affaire à de braves gens et qui se défendent bien. Je vous prie, Messieurs, de tenir la main à ce que leurs blessés et prisonniers soient traités avec tous les égards que l'on doit à des soldats qui font leur devoir. » Puis, vers la deuxième heure du jour, il envoya un héraut devant le retranchement de l'assiégé, qui demanda à parler au gouverneur. Le sire de Montcler étant monté sur le terrassement, ce héraut parla ainsi : « Sire gouverneur ! monseigneur Charles d'Amboise, commandant l'armée de notre sire le roi de France, m'envoie vers vous, à cette fin de vous demander de rendre la ville et le château de la Roche-Pont que vous détenez contrairement aux traités, et défendez contre leur légitime seigneur. Désormais ladite ville est au pouvoir de l'armée de notre sire le roi de France, et une plus longue résistance ne fera que causer la perte inutile d'un grand nombre de braves gens. En considération de votre bonne et noble défense, monseigneur Charles d'Amboise vous laissera sortir, vous et vos gens, vies et bagues sauvées. Que Dieu vous ait en garde, et vous inspire une sage résolution ! » — « Sire messenger, répondit le gouverneur, messire Charles d'Amboise est un capitaine trop expert en matière de combats, pour se croire maître de la ville et du château de la Roche-Pont, parce qu'il s'est emparé d'une tour et d'une courtine. Il sait ce qui lui en coûte pour s'être avancé jusqu'ici. Or, il y a encore loin de ce retranchement au château, et le château est bon et défendable. Je ne reconnais d'autres seigneurs légitimes de la Bourgogne et de cette cité en particulier, que la duchesse de Bourgogne, fille du noble et puissant duc Charles, et son illustre époux Maximilien. Je suis ici pour défendre envers et contre tous, leur bien, et le défendrai tant qu'il me restera une épée dans la main. Toutefois, dites à messire Charles d'Amboise que s'il veut échanger les prisonniers, tête pour tête, je suis prêt à le



PRISE D'UNE TOUR D'ARTILLERIE

faire. S'il préfère laisser les choses en l'état, je lui donne ma parole que ses gens sont bien traités. »

« Allons, » dit Charles d'Amboise, quand le héraut lui eut transmis cette réponse, « ce sera une cité gâtée pour longtemps ! »

Pendant la journée du 24 septembre, la pluie ne cessa de tomber à torrents. Assiégeants et assiégés étaient à cent pas de distance les uns des autres. On s'occupait à enterrer les morts, qui étaient surtout nombreux du côté des Français, et de part et d'autre on se préparait à une nouvelle action, quoique le mauvais temps gênât fort les travailleurs. La figure 58 montre quelle était la position des assiégés et des assiégeants ¹.

Après les pertes subies depuis le commencement du siège, la garnison ne comptait plus guère que deux mille hommes valides, car le typhus exerçait déjà des ravages dans la ville ; les trois quarts des blessés accumulés dans l'abbaye en étaient atteints. Les bons moines mettaient leur zèle à les soigner, mais eux-mêmes payaient un large tribut à la contagion, et sur cent cinquante religieux, il n'en restait plus guère qu'une soixantaine. Cependant, il semblait que les progrès de l'assiégeant ne fissent qu'exciter l'ardeur des habitants, et les femmes s'employaient aux travaux avec ardeur. Elles étaient les premières à faire honte à ceux des défenseurs qui manifestaient du découragement.

Pendant la nuit du 24 au 25, le sire de Montcler fit renforcer le retranchement. Il s'appuyait de A en B ² à l'ancien mur de clôture du verger de l'abbé, alors occupé par des habitations. En B, une terrasse reçut une couleuvrine. De C en D, le retranchement, élevé avec de la terre et les

1. Les tracés noirs donnent les parties de la défense occupées encore par les assiégés, les tracés rouges les parties gagnées par les assiégeants.

2. Figure 58.

débris des maisons démolies sur ce point, fut armé de trois couleuvrines en C, en E et en D.

De leur côté, les Français avaient déblayé la plate-forme de la tour G conquise, avaient bien gabionné le parapet, et mis en batterie trois pièces dirigées contre le retranchement, et une spirole dirigée contre la tour K restée au pouvoir des Bourguignons.

Les femmes, les enfants, les vieillards furent occupés à renforcer aussi le second retranchement I, M, derrière le mur de l'abbaye, et la jonction M, N. Ce second retranchement fut armé de trois pièces. Des issues étaient réservées aux extrémités et par la porte O de l'abbaye.

Le temps se maintint à la pluie pendant la journée du 25 septembre qui se passa sans combat sérieux. On se tâta. La garnison était trop peu nombreuse pour laisser un poste à la tête du pont. Cet ouvrage fut abandonné dans la nuit du 25 au 26, et l'ennemi y entra sans coup férir.

Mais recevant des boulets de la bombarde du boulevard I¹, il ne s'avança pas sur la route montante, et s'abrita derrière le cavalier de la rive gauche. Il parut toutefois au sire de Montcler que les Français préparaient une attaque ou une fausse attaque de ce côté.

Pendant la nuit, six toises de la courtine Nord, voisine de la tour G, tombèrent dans le fossé de *a* en *b*; depuis deux jours les mineurs travaillaient en vue de ce résultat. Dès le matin du 26 septembre, l'assiégeant ouvrit le feu contre le retranchement. La position dominante de la tour G lui donnait un grand avantage, et quoique les gens de la ville répondissent de leur mieux, vers midi, les couleuvrines C et D étaient démontées, les gabions bouleversés; alors l'assaut fut ordonné. Par la brèche *a b* s'avança une grosse colonne de piétons, les couteaux de brèche en main et en

1. Voir la figure 48.

belle ordonnance. Mais de la plate-forme de la tour F, demeurée au pouvoir des Bourguignons, deux couleuvrines tirèrent simultanément sur cette colonne. Messire Charles d'Amboise avait cru que les pièces de cette tour étaient mises hors de service ; aussi l'étaient-elles. Mais pendant la nuit, le sire de Montcler, par les trous de voûtes, avait fait monter trois des petites pièces de la batterie basse, et les avait masquées sous les décombres des parapets. Cette décharge produisit le désordre dans la colonne des assaillants. Heureusement pour eux, les pièces du boulevard extérieur, au pouvoir des Français, se mirent à tirer à leur tour sur la plate-forme de cette tour F, et eurent bientôt fait taire les spiroles bourguignonnes.

L'assaut fut dur, bien donné, bien soutenu, pendant que du dehors les Français ne cessaient de tirer sur la porte et la tour F. Si bien que les gens de la ville, restés dans les ouvrages supérieurs de cette porte, durent les abandonner et se sauver par la courtine et la tour F.

Messire Charles d'Amboise, debout sur la brèche *a b*, ne cessait d'envoyer des renforts aux assaillants, et quand il voyait ses gens trop fatigués, il les remplaçait par des troupes fraîches. Les Bourguignons n'avaient pas assez de monde pour procéder de cette façon, aussi vers quatre heures ils étaient exténués, quelques-uns commençaient à filer le long des remparts. Un coup de vigueur enleva enfin le centre du retranchement et les Français poussèrent en avant dans la rue longeant l'ancien mur de l'abbaye. Le sire de Montcler faisait battre en retraite en bon ordre toutefois, en trois colonnes, deux le long des remparts et la troisième par la voie intermédiaire. Quand il vit ses gens abrités derrière le second retranchement, il fit tirer le pierrier placé en M et la couleuvrine montée en I, si bien que les assaillants reculèrent en désordre. Alors, entraînant quelques braves gens avec lui, sa dernière réserve, il se

jeta sur les Français arrivant le long de l'abbaye et du rempart de l'Ouest. Du haut de ce rempart, les assaillants recevaient en même temps une grêle de traits. La nuit venait; les braves gens attachés aux pas du gouverneur poussaient devant eux, prétendant reprendre le premier retranchement. Beaucoup de Bourguignons, retirés derrière le deuxième retranchement, voyant l'ennemi reculer, sortaient à leur tour, remplis d'une nouvelle ardeur.

Messire Charles d'Amboise maintenait toutefois son monde sur le premier retranchement, y faisait amener de petites pièces qui tiraient sur les groupes de Bourguignons que le crépuscule permettait encore de distinguer.

Le combat dura ainsi pendant deux heures encore, au milieu de la confusion, et le sire de Montcler dut faire sonner la retraite à plusieurs reprises pour rallier son monde.

Dans cette affaire, il avait perdu près de cinq cents hommes, pris, tués ou blessés. Vers dix heures du soir, des deux parts le silence se fit; le sire de Montcler, retiré derrière le deuxième retranchement, fit rentrer tous les hommes restés sur les remparts au delà de ce retranchement, et se disposa à défendre vigoureusement cette dernière ligne, après laquelle il n'avait plus que le château comme refuge. Mais, en faisant la revue de son monde, il vit qu'il manquait un corps de cinq cents Allemands qu'il avait maintenus dans l'abbaye pour protéger la retraite des défenseurs du premier retranchement.

Ces Allemands, voyant les choses tourner mal et profitant de la confusion générale pendant le dernier combat, étaient sortis par la poterne de l'abbaye.

Il ne restait plus au gouverneur qu'un millier d'hommes. Il essaya de persuader à ses gens que les Allemands étaient par son ordre enfermés dans le château; mais peu furent la dupe de ce dire, car il était évident pour tous que les Allemands, depuis la prise de la tour du Coin, n'étaient

guère soucieux de se battre pour une cause qui les intéressait médiocrement et qu'ils regardaient comme perdue.

Le sort de ces fuyards fut, d'ailleurs, assez triste. Pour vivre, ils se mirent à piller dans les environs, furent surpris par un corps de gendarmerie française qui battait l'estrade autour du camp, et passés au fil de l'épée ou pendus comme larrons. Le peu qui parvint à s'échapper périt sous les coups des paysans armés contre les coureurs.

Abandonner son second retranchement sans attendre une attaque, semblait dur au sire de Montcler; aussi, n'ayant plus guère à ménager les vivres de la ville, il fit donner double ration à ses gens et les encouragea par de bonnes paroles, conservant son entrain et sa bonne mine au milieu d'eux. Il leur dit qu'un secours devait bientôt arriver, et qu'en résistant quelques jours encore, Charles d'Amboise serait obligé de lever le siège.

Après avoir examiné le retranchement, posté des hommes dans les maisons en retraite et dans le bâtiment nord de l'abbaye; le sire de Montcler se disposait à prendre quelque repos, quand on vint lui dire que le long des rampes, au-dessus du pont, les sentinelles postées sur les boulevards croyaient apercevoir un mouvement de l'ennemi. Il se dirigea aussitôt de ce côté et, en effet, vit une masse noire qui semblait envahir la pente comme une marée montante, en face du boulevard B¹.

Faire sortir la garnison du château et la disposer sur ce boulevard — elle se composait de deux cents hommes seulement — fut l'affaire de quelques minutes. L'escarpe de ce boulevard, dont le terre-plein se trouvait au niveau du fossé du château, offrait peu de relief au-dessus des rampes (deux toises environ). Avant que l'assaillant n'eût disposé ses échelles, le gouverneur fit tirer sur cette masse

1. Voir la figure 42.

mouvante que l'obscurité de la nuit ne dissimulait pas entièrement. Les boulets de la couleuvrine et de la bombarde firent leurs sillons. On entendit des cris, puis les assaillants, se divisant en deux colonnes, vinrent appliquer leurs échelles sur les deux flancs du boulevard.

Presque au même instant le deuxième retranchement était attaqué vigoureusement, et pour faciliter cette attaque de nuit, les assaillants mettaient le feu aux maisons comprises entre le premier et le second retranchement. Ainsi, ayant la flamme à dos, ils voyaient parfaitement les défenseurs, tandis que ceux-ci étaient aveuglés par ce brasier d'où semblaient sortir les Français comme des ombres noires. Le sire de Montcler courait à cheval d'une attaque à l'autre, animant son monde, s'exposant aux projectiles, et les deux assauts étaient bien soutenus. Du bâtiment de l'abbaye, les arbalétriers et des porteurs de traits à poudre faisaient subir des pertes très-sérieuses aux assaillants, qui désespérant de forcer le retranchement sur ce point, se portaient vers la jonction M N¹.

Il était évident, pour le brave gouverneur, que la place était perdue et qu'il n'avait plus qu'à rallier les restes de la garnison dans le château s'il pouvait y arriver. Mais il voulait faire payer à l'ennemi cette retraite. Il envoya donc une réserve qu'il tenait dans l'abbaye pour renforcer les défenseurs du boulevard B². Cette réserve n'était que de cent hommes tout au plus ; mais c'étaient de braves gens ; il leur enjoignit de défendre à tout prix le boulevard, et s'ils étaient débordés de rentrer au plus tôt dans le château, d'en lever le pont et de ne l'abaisser que quand ils le verraient revenir avec les restes de la garnison, à travers les ennemis, sur le corps desquels il passerait.

1. Voir la figure 58.

2. Voir fig. 48.

Puis il se mit résolûment à la tête des débris qui défendaient encore le retranchement, et se servant des maisons, des murs de l'abbaye, il recula pas à pas, obligeant l'ennemi à faire le siège de chaque maison, de chaque clos, profitant des ruelles, des passages pour reprendre l'offensive et faire subir des pertes aux Français. Ceux-ci, exaspérés, mettaient le feu aux maisons qu'ils ne pouvaient forcer. L'abbaye résista encore plus de deux heures après que l'assiégeant eût pris le retranchement. Les défenseurs voyant la retraite coupée, se battirent jusqu'au dernier, car la poterne était occupée en dehors par une grosse troupe. L'église et les principaux bâtiments étaient en flammes.

Le sire de Montcler maintint l'attaque dans les rues et maisons de la ville jusqu'au jour, puis déboucha avec quatre ou cinq cents hommes qui lui restaient sur la place devant le château. Il la trouva presque entièrement occupée par l'ennemi que quelques braves maintenaient.

Il rallia cette troupe très-réduite et entra dans le château dont le pont fut levé aussitôt. La ville était prise, mais « fort gâtée, » ainsi que l'avait prédit messire Charles d'Amboise. Celui-ci donna les ordres les plus sévères pour couper l'incendie et arrêter le pillage, et pour sauvegarder la vie des habitants non armés. Mais il y avait beaucoup de victimes. Les blessés et les malades enfermés dans l'abbaye avaient péri dans les flammes ; des femmes, des vieillards, des enfants étaient gisants sur le pavé et dans les maisons. Toute cette journée du 27 septembre et celle du 28 furent employées par les Français à rétablir l'ordre dans les troupes mêlées pendant le combat de la nuit, à enlever les blessés et à enterrer les morts. Messire Charles d'Amboise, pendant les deux journées précédentes, avait perdu un millier d'hommes ; il lui tardait d'en finir. Il fit donc, pendant la nuit du 28 au 29, amener douze bouches à feu

en face du château, les fit munir de gabionnades et envoya de nouveau un héraut pour sommer la garnison de se rendre.

La réponse fut que la garnison ne se rendrait qu'autant qu'elle se verrait dans l'impossibilité de continuer la lutte.

Le 29 au matin, les douze pièces commencèrent donc à ouvrir le feu contre l'ouvrage de la porte. Les assiégés ne pouvaient répondre à cette attaque qu'avec de petites pièces mises en batterie sur le sommet des tours. Mais le soir tous ces couronnements étaient écrêtés, les combles percés, les mâchicoulis détruits.

Pendant les journées du 30 septembre et du 1^{er} octobre, quatre grosses bombardes furent, en outre, établies contre la tour externe de la porte. Le soir cette tour s'écroulait dans le fossé.

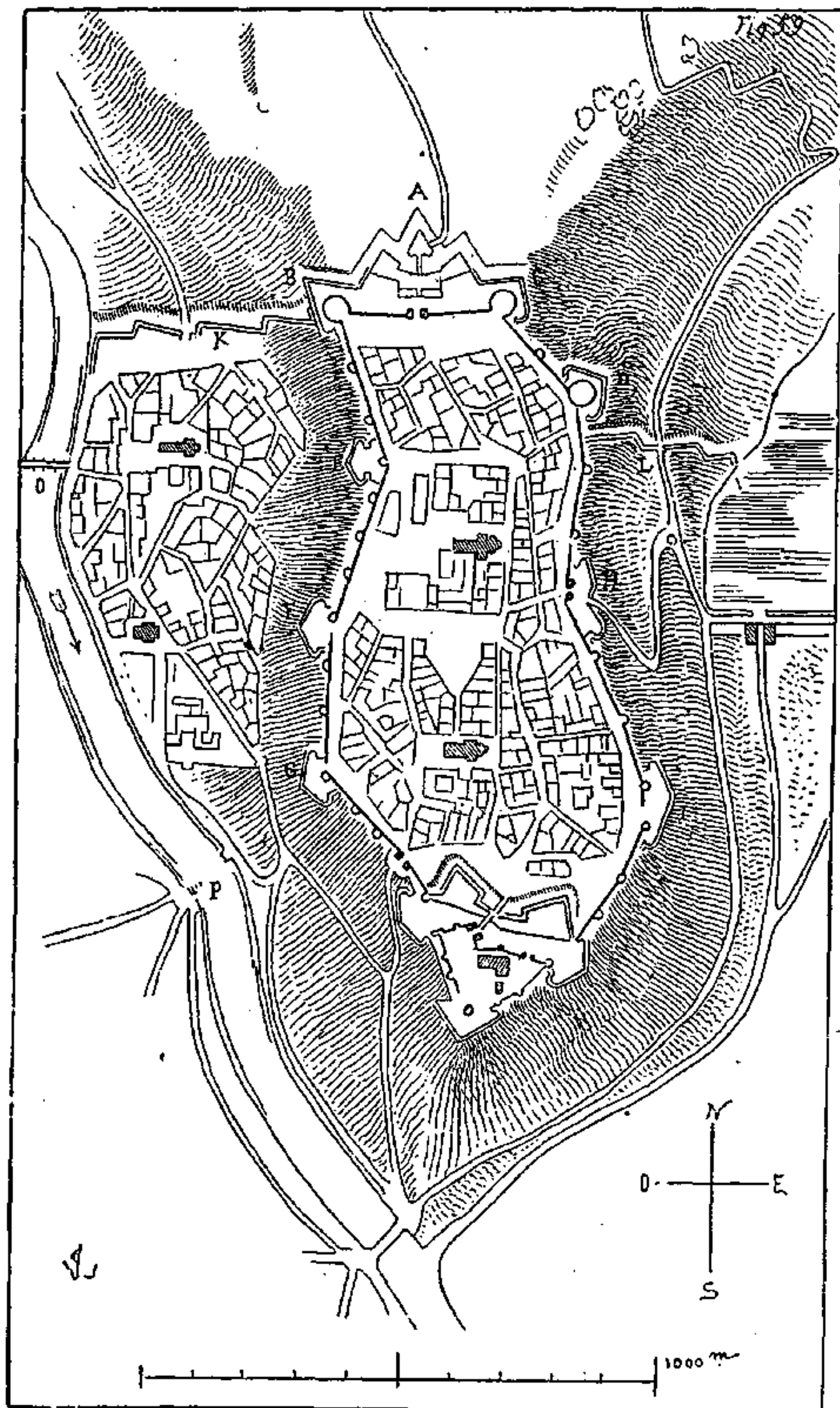
Messire Charles d'Amboise, avant de donner l'assaut, envoya encore offrir au gouverneur de capituler.

Celui-ci alors se montra sur les ruines, et déclara que si on le laissait sortir lui et ses hommes, vies et bagues sauvées et enseignes déployées pour se rendre où bon leur semblerait, il rendrait le château.

Charles d'Amboise vint alors sur la brèche de son côté et donna sa parole qu'il l'entendait ainsi. Les deux capitaines alors se rapprochèrent et se tendirent la main.

La ville et le château de la Roche-Pont étaient rentrés au pouvoir du roi Louis XI. Il ne restait plus au sire de Montcler que cinq cents hommes en état de combattre; encore y en avait-il un bon tiers de blessés.

Messire Charles d'Amboise leur donna un sauf-conduit, leur fit délivrer des vivres et traita à sa table le sire de Montcler et ses capitaines. Le surlendemain, ceux-ci prenaient le chemin des Flandres avec ce qui leur restait de troupes étrangères.



LES BASTIONS D'ERRARD ET DE BAR-LE-DUC

XIII

LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FORTIFIÉE PAR ERRARD
DE BAR-LE-DUC, INGÉNIEUR DU TRÈS-CHRÉTIEN ROI
DE FRANCE ET DE NAVARRE

En 1606, Henri IV était parvenu à maîtriser les factions religieuses et féodales qui avaient mis la France en péril depuis plus de trente ans. Il nourrissait de grands desseins que sa politique habile, son âme patriotique, ses talents militaires, les précieuses alliances qu'il savait nouer, devaient faire réussir. Mais Henri IV ne livrait rien au hasard et ne s'embarquait dans une entreprise, depuis que la couronne lui était échue, qu'après avoir tout préparé pour la mener à bonne fin.

Lorsqu'il pressentit que le moment était proche d'intervenir dans les affaires d'Allemagne, dont une partie avait les yeux fixés sur la France et n'attendait qu'un signal parti du Louvre pour se soustraire aux rivalités incessantes des princes et aux luttes religieuses, il prit ses mesures non-seulement en prévision d'une intervention à l'étranger, mais pour renforcer ses frontières, établir des dépôts et des centres d'approvisionnement. Assuré de l'amitié des

Suisses, tranquille du côté de l'Italie, grâce aux alliances qu'il s'était ménagées dans la Péninsule, et voulant agir à la fois vers l'Est et du côté des Pyrénées, il s'occupa des défenses du Roussillon et de la ligne qui réunit la Bourgogne à la Champagne.

Henri IV avait fait la guerre de partisan; mais alors, il n'avait à risquer que sa tête. Comme souverain, il ne croyait pas qu'il dût courir les aventures, et avant de se lancer dans les grandes entreprises qu'il méditait et qui pouvaient changer la face de l'Europe, il voulut mettre de son côté toutes les chances. Depuis plus de six ans, de concert avec son ministre Sully, il n'avait perdu ni un jour ni une heure pour préparer à la France, déchirée et envahie à la fin du seizième siècle, un avenir plein de grandeur et qui pouvait lui ouvrir les plus belles destinées, si la main d'un assassin n'avait, du jour au lendemain, détruit ces espérances fondées sur une sage politique et la prévision la plus attentive.

Ce prince savait par expérience qu'un échec est toujours possible à la guerre, même quand on a ou qu'on croit avoir toutes les chances pour soi et que le talent d'un général consiste à trouver des ressources nouvelles après un revers. On est d'autant plus assuré du succès dans le métier des armes, qu'on a tout prévu pour éviter qu'un premier revers ne se change en désastre. Henri IV disposait donc, derrière l'armée qu'il comptait diriger en personne vers l'Est, une bonne ligne de retraite et de ravitaillement. Il fit mettre en état de défense les villes et points stratégiques importants de Châlon-sur-Saône, en passant par Beaune, Dijon, Langres sur le cours de la Haute-Marne, de Langres à Chaumont, Saint-Dizier, Châlons, Reims, Laon, Péronne et Amiens. Verdun et Metz avaient reçu sa visite et éveillé sa sollicitude. A Metz, il avait commandé des ouvrages assez importants. La ville de la Roche-Pont

était comprise dans la portion de cette ligne de défense entre Dijon et Langres. L'ingénieur Errard de Bar-le-Duc avait dû s'occuper de ces ouvrages, en commençant par Châlon-sur-Saône. Il avait mérité d'ailleurs la confiance que lui marquait le roi, car c'était un homme de ressources et qui avait fait ses preuves.

Errard de Bar-le-Duc se servait des murailles anciennes, les considérant comme enceintes propres à la défense rapprochée, mais il établissait en dehors des ouvrages qui commandaient la campagne et forçaient l'assiégeant à ne commencer ses opérations qu'à une distance de cinq à six cents toises. C'était encore le système des boulevards, seulement ceux-ci, au lieu de n'offrir qu'un obstacle isolé, se défendaient les uns les autres en croisant leurs feux et étaient déjà de véritables bastions.

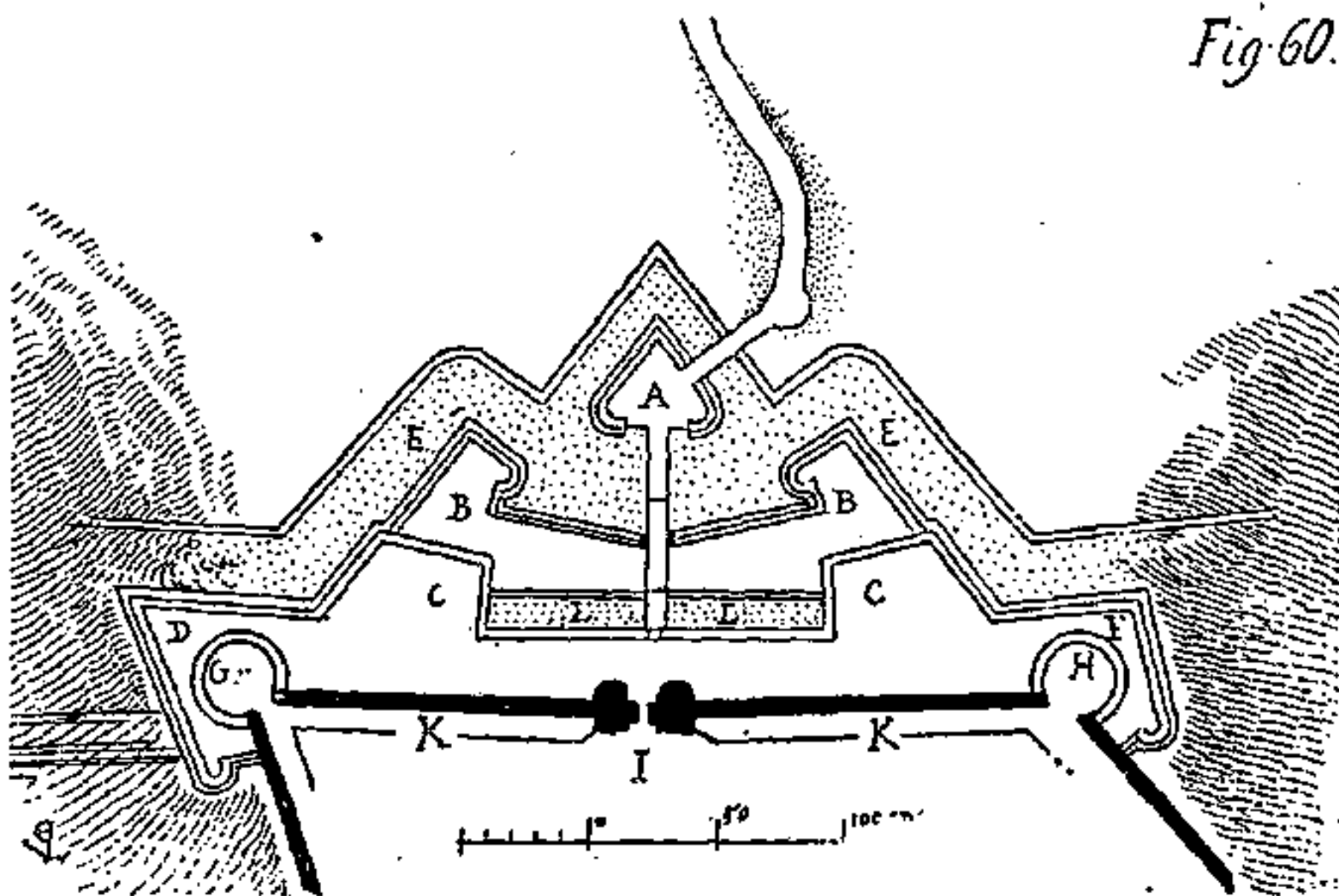
Les trois grosses tours rondes du nord de la cité de la Roche-Pont étaient alors fort délabrées. Errard les fit terrasser, puis les enveloppa d'ouvrages en terre avec escarpe revêtue. Vers le plateau, faisant face au nord, il fit construire une grande tenaille avec double fossé et ravelin. La figure 59 donne le plan de la cité après les travaux ordonnés par Errard. Indépendamment des ouvrages dont nous venons de parler et qui sont indiqués en A, B, C et D, l'ingénieur du roi fit élever les bastions E, F, G, H et I qui croisaient leurs feux et dont les orillons masquaient de petites pièces destinées à flanquer l'ancien rempart.

La plupart des vieilles tours furent dérasées et terrassées pour recevoir du canon. Le vieux château, dont il ne restait plus guère que le donjon et quelques logis, fut entouré d'une enceinte bastionnée, avec tenaille du côté de la ville.

La ville basse, vers l'Ouest, quoique réduite à des dimensions restreintes, subsistait à peu près telle que nous l'avons vue précédemment. Quant à la ville haute, après

l'incendie causé par le dernier siège, elle s'était rebâtie assez pauvrement. Sous François I^{er}, l'abbaye avait été sécularisée et son ancienne église était desservie par un Chapitre. Le vieux pont de pierre subsistait toujours près de l'embouchure du ruisseau et, en O, était un second pont de bois reliant les deux rives. Quant au pont P, il était ruiné et n'avait pas été reconstruit.

Du bastion B à la rivière et du bastion D à l'étang,



Errard fit élever deux fronts K et L à crémaillères, pour commander les rampes du plateau à droite et à gauche et empêcher l'assaillant de se loger sur les flancs Est et Ouest de la cité.

Pour le temps, ces ouvrages paraissaient bons, et l'axiome de fortifications : « Ce qui se défend doit être défendu, » était passablement observé déjà. La figure 60 donne l'ouvrage nord qui était destiné à balayer le plateau et à

rendre difficile l'approche de la ville très-accessible de ce côté. Cet ouvrage se composait d'un ravelin A, dont le relief, au-dessus du niveau du plateau, ne dépassait pas une toise; puis d'une première tenaille B avec orillons, dont le relief était de trois toises au-dessus du plateau et d'une seconde tenaille C, dont le relief était d'une demi-toise

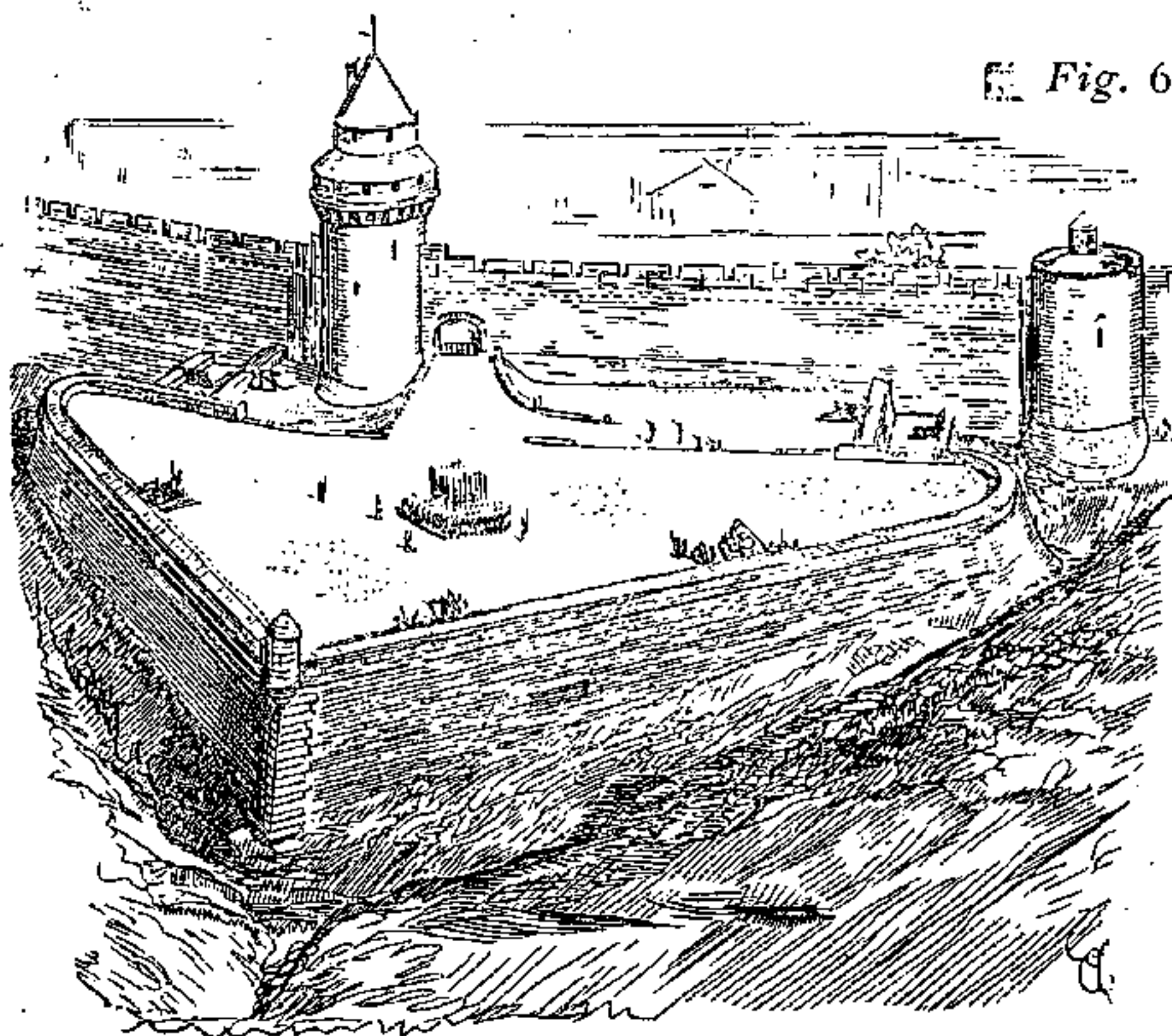


Fig. 61.

au-dessus du niveau de la tenaille B; de deux bastions, D et F, qui enveloppaient les deux grosses tours, G et H, terrassées. Les plate-formes de celles-ci s'élevaient d'une demi-toise au-dessus des plate-formes des deux bastions. La porte I, du quatorzième siècle, avait été conservée et réparée et les courtines K terrassées pour recevoir du canon.

La voie passait sur la face droite du ravelin et, de celui-ci, se dirigeait perpendiculairement sur le milieu des tenailles. Un large fossé E protégeait les ouvrages extérieurs et un second fossé L, la courtine de la seconde tenaille.

La figure 61 représente le tracé perspectif du bastion F¹. Ces défenses toutefois ne furent utilisées que trente ans environ après leur construction.

1. Du plan général, fig. 54.

XIV

SIXIÈME SIÈGE

Vers le commencement de juillet 1636, la France, gouvernée par le cardinal de Richelieu, voyait ses frontières envahies vers le nord par le trop célèbre Jean de Weert et par une armée d'Hispano-Belges, à laquelle l'Empire avait joint une nombreuse cavalerie légère composée de Polonais, de Hongrois et de Croates. Ces troupes alliées s'avancèrent jusqu'en Picardie, et Paris crut un instant qu'il allait être assiégé, mais l'ennemi s'attarda au siège de Corbie, et ayant pris cette ville dans laquelle il laissa une garnison, il se retira dans la crainte d'être pris à revers par les Hollandais.

L'armée française vint bientôt assiéger à son tour et reprendre Corbie. Une attaque avait été combinée en même temps par les troupes impériales contre la Bourgogne, pendant que l'armée de Condé assiégeait Dôle qui tenait pour les Espagnols. L'armée des Impériaux toutefois, n'ayant reçu que tardivement les renforts nécessaires, ne dirigea pas sa pointe en même temps que celle des Hispano-Belges et ne franchit la frontière que le 22 octobre, ce qui donna le

temps de faire passer en Bourgogne les troupes françaises employées au siège de Corbie, de réunir les milices de la province et de recevoir les renforts amenés au prince de Condé par le duc de Weimar et le cardinal de La Valette. Ne pouvant faire lever le siège de Dôle, les Impériaux se jetèrent sur la Saône qu'ils passèrent et envoyèrent un corps pour s'emparer de la petite cité de la Roche-Pont, dont la prise leur permettait de se diriger, soit sur Dijon, soit sur Langres, et d'isoler le prince de Condé. La ville de la Roche-Pont était médiocrement munie d'artillerie et ne renfermait qu'une garnison d'un millier d'hommes, lorsque les Impériaux se présentèrent devant ses murs, le 2 novembre. Ces troupes étaient au nombre de six mille hommes et amenaient une artillerie de trente bouches à feu, dont douze de gros calibre. Elles étaient commandées par Galas et comptaient bien emporter la place en peu de jours, car les capitaines savaient par leurs espions que la garnison était faible, mal approvisionnée et n'était pas préparée à une attaque.

Cependant, le comte de Rantzau avait été envoyé par les généraux français pour ravitailler les places de Saint-Jean-de-Losne et de la Roche-Pont et mettre un capitaine expérimenté dans cette dernière ville. Le comte arriva devant la Roche-Pont deux jours avant les Allemands; il y laissa un millier d'hommes et Rincourt comme gouverneur, des munitions d'artillerie et un convoi de vivres; puis n'ayant plus avec lui que deux à trois mille hommes, il ne crut pas pouvoir attaquer le corps d'armée des Impériaux et se dirigea sur Saint-Jean-de-Losne où il entra, le 2 novembre, à la barbe des Allemands qui investissaient déjà la ville. Dès son arrivée devant la Roche-Pont, Galas fit sommer la place, en promettant à la garnison les conditions les plus avantageuses, et aux habitants de respecter les personnes et les propriétés. L'officier du général des Impériaux fut

renvoyé comme il était venu, et on se prépara de part et d'autre à l'attaque et à la défense.

Rincourt était une de ces natures d'apparence nonchalante et froide, aimant le repos, ne paraissant jamais pressé, de taille moyenne avec quelque peu d'embonpoint. Sa figure pâle, ses cheveux blonds et ses yeux d'un bleu sans éclat, ne semblaient pas cacher un cœur trempé, mais une âme sans ressort, un esprit blasé ou tout au moins indifférent. Rincourt avait fait ses preuves en maintes circonstances cependant, et le comte de Rantzau, qui s'y connaissait, l'estimait fort. En le laissant dans la place, il lui avait donné ces simples instructions : « Tenez ici jusqu'au dernier homme : d'ailleurs, faites pour le mieux. » Au messager de Galas, Rincourt avait répondu : « J'ai pour instruction de défendre la place et je la défendrai. »

Rincourt, tout en prenant les dispositions nécessaires à la défense et en se faisant rendre compte des approvisionnements, sentait bien que s'il se laissait enfermer tout d'abord dans la ville, l'ennemi, en moins d'une semaine, aurait fait brèche, et que la prise de la Roche-Pont était au plus l'affaire de quinze à vingt jours. Les approvisionnements en vivres permettaient à peine une aussi longue résistance ; à cette époque de l'année, il était difficile de se pourvoir, en admettant même qu'on ne fût pas exactement investi. Le gouverneur résolut donc de prendre l'initiative et de faire que les travaux d'approche subissent des empêchements tels que l'ennemi, pour peu que la saison devînt mauvaise, eût fort à faire de se maintenir dans ses logements.

Il fit venir le mayor et les notables de la ville, et leur demanda ce qu'ils comptaient faire et si les habitants demeureraient les bras croisés dans leurs maisons pendant que les gens du roi se battraient pour défendre la ville. Ceux-ci lui donnèrent l'assurance que les habitants, au

contraire, étaient disposés à se défendre et que les femmes se tiendraient même, s'il était besoin, sur les remparts ; que chacun savait comment les ennemis s'étaient conduits en Picardie, que la pire chose était de se fier à leurs promesses, et que s'il fallait mourir, mieux valait que ce fût en combattant. « S'il en est ainsi, répondit le gouverneur, et si vos actes répondent à vos paroles, vous pouvez être assurés que les Allemands n'entreront pas ici ; mais.... il faut agir. Avez-vous dans la ville des artilleurs parmi les habitants ? — Nous en avons quelques-uns ; tous nos jeunes gens sont hardis et robustes et beaucoup savent se servir du mousquet et de la pique. — Eh bien, ramassez ce monde cette nuit, et demain matin, que tous les volontaires, armés ou non armés, soient avec vous sur la place devant le château. Quoi que vous entendiez ce soir, ne vous laissez pas distraire de ce soin, ne vous alarmez pas. »

La nuit venue (et elle vient de bonne heure le 2 novembre), Rincourt fit atteler deux petites pièces de canon, fit monter deux cents hommes à cheval, — car il avait quelque cavalerie — avec quatre cents piétons, veilla à ce que les artilleurs fussent à leurs pièces dans les ouvrages de la tenaille en laissant à leurs capitaines des instructions précises, commanda quatre cents hommes pour trois heures du matin, et, vers dix heures, sortit avec ses six cents hommes et ses deux pièces par la porte de l'avancée.

La nuit était brumeuse et parfaitement obscure. Le gouverneur avait eu le soin de faire envelopper les roues de ses deux canons de morceaux de drap et de toile, et de faire porter les leviers, cuillers à poudre et refouloirs par les servants, afin d'éviter le bruit. En sortant du ravelin, il fit diriger les deux canons obliquement à droite et à gauche, de manière à les maintenir à une portée de mousquet de la colonne du centre ; la cavalerie les escortait. Pour lui, avec ses trois à quatre cents gens de pied, il marcha droit

aux avant-postes ennemis. Il les rencontra environ à cinq cents toises de l'avancée, qui faisaient la soupe devant leurs feux. Tombant brusquement sur les sentinelles et les postes voisins, il se jeta au beau milieu des ennemis dispersés dans des vergers et tuant tout ce qui résistait, il poussa devant lui.

Conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, les artilleurs mirent alors leurs pièces en batterie et firent feu à droite et à gauche vers les deux extrémités du campement. Les Impériaux se crurent alors attaqués sur toute l'étendue de leur front et mirent quelque temps à combiner leur défense.

Dès que Rincourt vit les ennemis se grouper en nombre devant lui, il déroba brusquement la droite et la gauche de sa petite troupe vers les deux pièces et la cavalerie. Les Allemands alors s'avancèrent en masse compacte et quelque peu confuse, cherchant l'assaillant, et ne sachant pas trop s'ils devaient le poursuivre vers l'Est ou l'Ouest du plateau. Alors après une nouvelle décharge des pièces, les deux petits corps français, cavalerie et infanterie se jetèrent sur les flancs de cette colonne, tuèrent et prirent une centaine d'hommes et rabattirent vivement vers l'avancée, protégés par quelques volées envoyées des bastions de la tenaille, au jugé.

Cette échauffourée était terminée à minuit, sans pertes. Rincourt envoya ses hommes se reposer, et à trois heures du matin, sortit de nouveau avec les quatre cents piétons commandés pour cette heure; cette fois sans canon et sans cavalerie. Il longea l'arête occidentale du plateau, et lorsqu'il se vit à portée de mousquet des avant-postes, ayant étendu les mousquetaires sur une longue ligne, il leur fit faire une décharge générale; puis, se dérobant obliquement, il exécuta la même manœuvre quelques instants après, du côté de l'Est, après quoi il se retira.

L'ennemi ne comprenait rien à ces attaques. Il avait passé toute la nuit en alerte, et le matin il se décida à établir ses premières lignes à huit cents toises de la tenaille, en plaçant des postes avancés derrière des retranchements faits à la hâte. Il ouvrit dès lors la tranchée à quatre cents toises.

Tout le jour, les grosses pièces montées sur les terre-pleins de la tenaille envoyèrent des boulets sur ces postes avancés, tuèrent quelques hommes et bouleversèrent les retranchements. Pendant la nuit du 3 au 4 novembre, Rincourt, qui avait reconnu qu'un corps assez nombreux d'ennemis se portait le long de la rivière en amont, peut-être dans l'intention de la passer de nuit et d'attaquer à revers le front K¹ avec du canon, fit sortir deux cents hommes de pied, bien commandés, par le ravelin de l'avancée et sortit avec trois cents hommes par la porte de ce front K. Il attaqua les postes le long de la rivière, en même temps que la première troupe escarmouchait avec les avant-postes établis le long des rampes occidentales du plateau. Lorsque cette première troupe se vit trop pressée, elle descendit au pas de course la rampe occidentale pour rallier celle de Rincourt qui, de son côté, battait en retraite, après avoir mis le désordre parmi les ennemis.

Ceux-ci toutefois, étant sur leurs gardes, poursuivaient vivement et en nombre croissant les cinq cents hommes de la ville. Mais la chose avait été prévue par le gouverneur, et un second corps de quatre cents hommes qui, pendant l'action sortait à son tour du ravelin, descendit les rampes occidentales au pas de course et se précipita sur le flanc des Impériaux.

Alors les cinq cents hommes commandés par Rincourt se retournèrent. Là encore deux à trois cents Allemands

1. Voir la figure 59.

furent tués, blessés ou se jetèrent à l'eau. Les pertes des Français étaient insignifiantes.

Si ces alertes continuelles fatiguaient et déconcertaient quelque peu l'assiégeant qui ne croyait pas avoir devant lui une garnison assez nombreuse pour oser prendre l'offensive, elles rendaient confiance à l'assiégé et lui donnaient une haute idée des talents militaires du gouverneur.

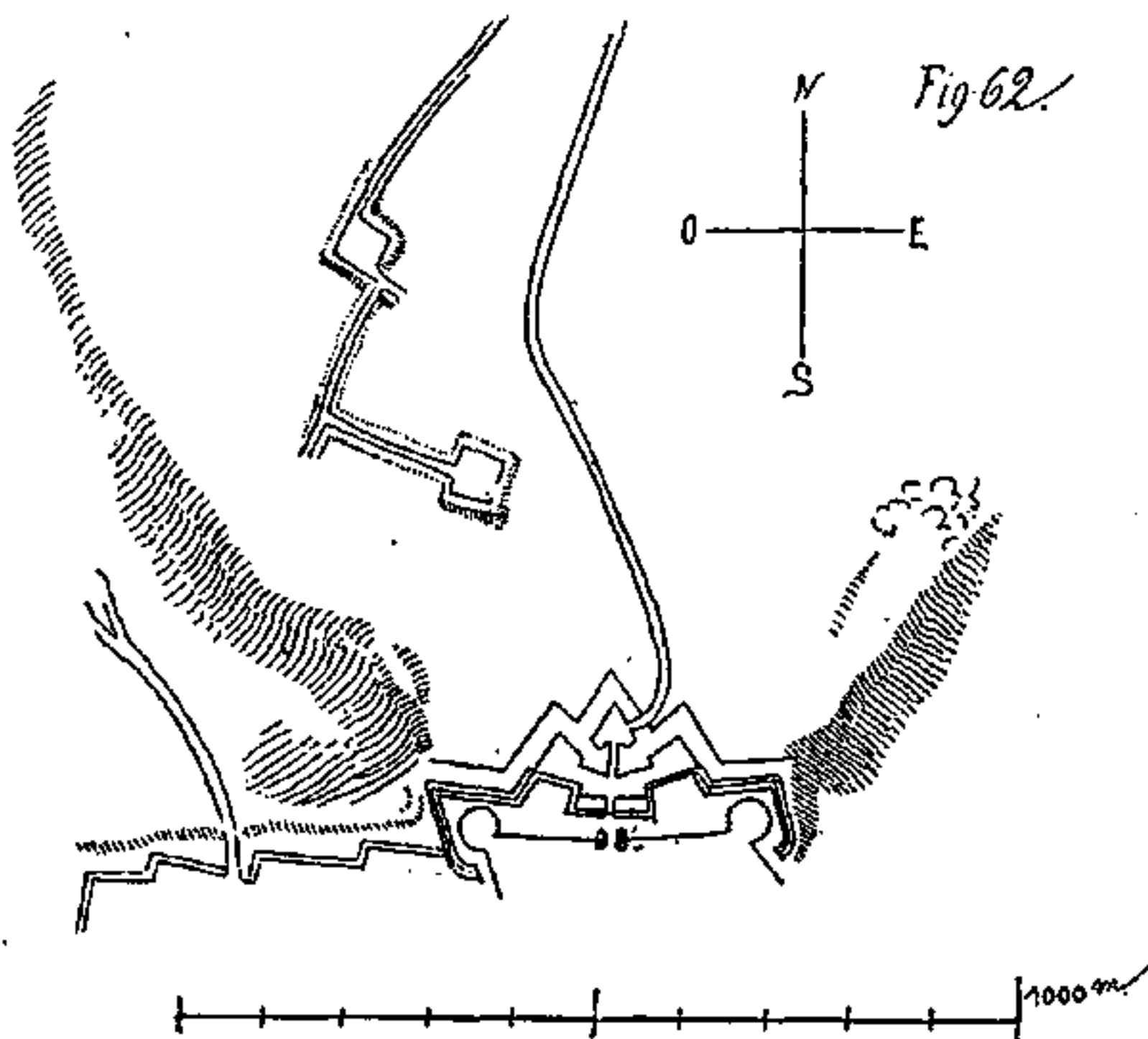
Celui-ci conservait toujours sa physionomie froide, ses allures nonchalantes, bien qu'il fût sans cesse debout et donnât ses ordres avec précision. Voyant les choses tourner ainsi, les dizainiers de la ville assurèrent le gouverneur de leur entier dévouement et de la bonne volonté des miliciens qui à eux seuls suffiraient à garder les remparts; il pouvait donc en toute sûreté, ajoutaient-ils, agir au dehors et *amuser* l'ennemi. C'était tout ce que demandait Rincourt.

Les Impériaux toutefois ne laissaient pas d'avancer la tranchée. Le soir du 5 novembre, elle était à deux cent-cinquante toises du saillant et en arrière était établie une assez bonne place d'armes entourée d'un épaulément avec canons aux angles et abatis d'arbres au bas de la plongée. Toutes les nuits, le gouverneur trouvait le moyen d'inquiéter l'ennemi, souvent à deux ou trois heures d'intervalle, de manière à le tenir sans cesse en éveil.

Galas avait cependant fait passer deux pièces de canon sur la rive droite du cours d'eau hors de la vue de l'assiégé, et le 7 novembre il les installait sur cette rive, de manière à battre à revers le front à crémaillère K¹. Le pont de bois avait été brûlé par l'assiégé et le pont de pierre barricadé et armé d'un cavalier sur la rive gauche qui battait la rive droite. Derrière des maisons du fau-

1. Voir la figure 59.

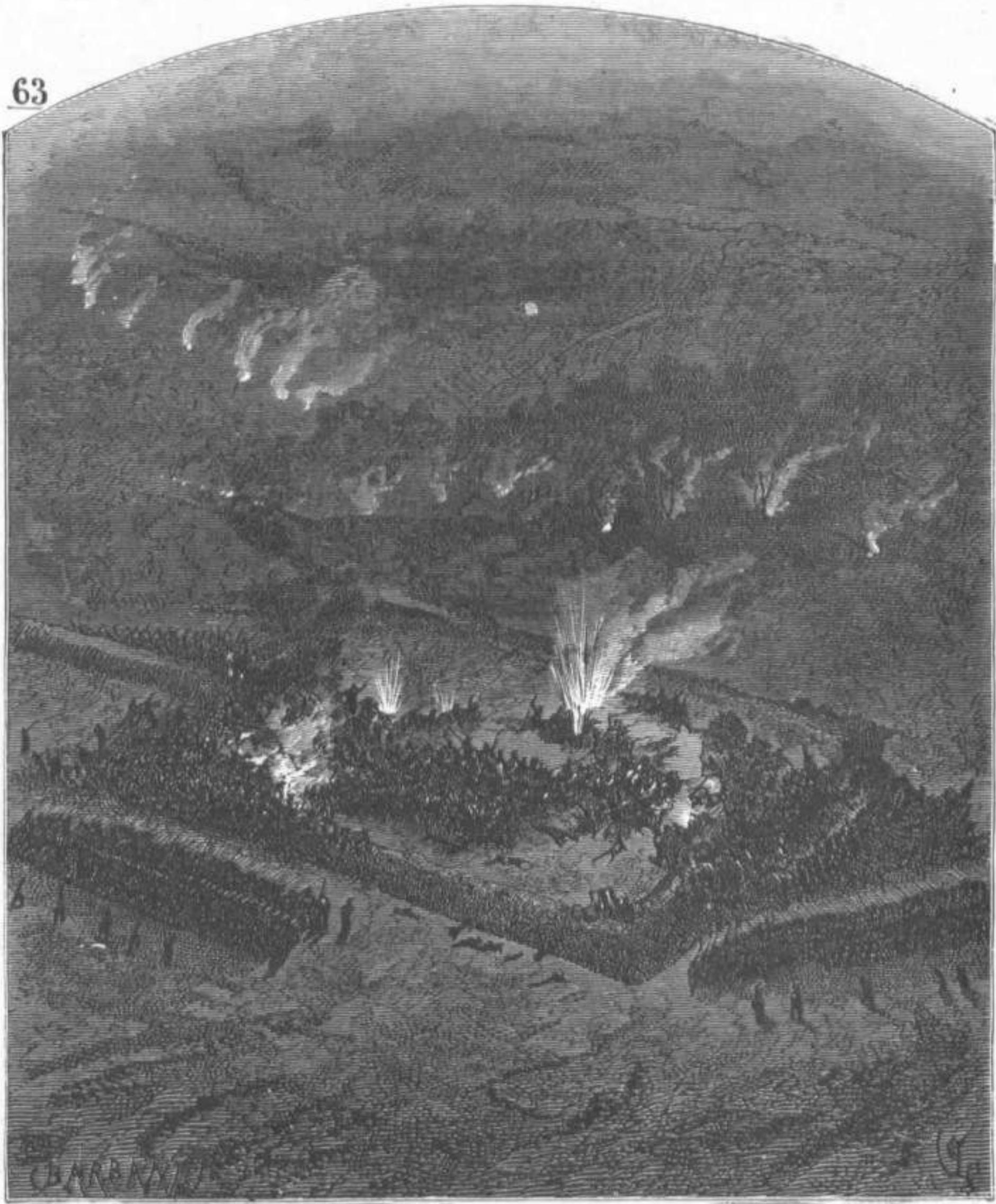
bourg de l'Ouest, Rincourt fit établir une batterie armée de trois canons qui avaient été tirés de l'arsenal de la ville pendant la nuit. Le matin du 8 novembre, les maisons qui masquaient les trois pièces ayant été jetées bas, ces bouches à feu ouvrirent leur feu contre la batterie de l'assiégeant qui fut bientôt réduite au silence.



Ce même jour, la tranchée était à cent-cinquante toises de l'avancée et une seconde place d'armes était commencée sur ce point (fig. 62). Le gouverneur résolut de bouleverser les travaux de l'ennemi. A deux heures du matin, il fit d'abord sortir une troupe de cinq cents hommes qui attaquerait la place d'armes par l'Ouest, pendant qu'une seconde troupe de deux cents hommes l'attaquerait par l'Est

SORTIE DE NUIT

63



L'ATTAQUE

D'UNE DES PLACES D'ARMES DE L'ASSIÉGEANT

et lui, sortant avec quatre cents hommes, continuerait l'offensive, si elle avait chance de réussir ou protégerait la retraite. Ses hommes étaient armés de piques, de couteaux de brèche, de grenades et de pistolets.

L'assiégeant avait sur ce point douze à quinze cents hommes pour protéger les travailleurs.

La première troupe des gens de la ville se porta résolument sur l'ouvrage commencé, le prenant sur son flanc droit, jetant des grenades dans les tranchées, bouleversant les gabions et les fascines. Elle eut bientôt sur les bras tous les Allemands postés sur ce point; mais sachant qu'elle allait être immédiatement secourue, elle tint ferme au milieu de la place d'armes, se servant de tout obstacle pour se retrancher. Ce combat n'était éclairé que par quelques feux de bivacs assez éloignés et par les explosions des grenades. Tous les gens de la ville, pour se reconnaître, avaient mis des chemises par-dessus leur buffle ou leur pourpoint. Arriva bientôt du côté de l'Est la seconde troupe qui mit ainsi une partie des assiégeants entre deux attaques. Ceux-ci se retirèrent, et se ralliant à cent pas environ en arrière de la place d'armes, ils attaquèrent à leur tour les gens de la ville par les deux flancs; le combat recommença avec acharnement, les Français ne voulant pas abandonner la place. Ils eussent cependant fini par être écrasés sous le nombre, si Rincourt ne fût survenu au milieu de la mêlée avec sa réserve de quatre cents hommes (fig. 63). Il se jeta sur un des flancs de la troupe nombreuse des Allemands, sans pousser un cri. Ceux-ci perdirent alors la tête et commencèrent à se mettre au retour assez vivement. Bientôt, malgré les officiers, la débandade fut complète et les fuyards s'en allèrent jeter l'alarme dans les postes voisins et jusqu'au camp, prétendant qu'ils étaient surpris par un nombreux corps de secours.

Galas ne savait trop si ce n'était là qu'une sortie combinée ou si quelque corps de secours n'était pas passé entre ses lignes et la place. Réunissant tout le monde qu'il avait sous la main, faisant monter à cheval deux ou trois cents cavaliers, il se dirigea vers les ouvrages abandonnés. Rincourt ne l'avait pas attendu, après avoir gâté la tranchée sur une longueur de cent pas, dispersé les gabions, mis le feu à des tas de fascines, encloué deux canons que l'ennemi avait abandonnés, crevé des tonneaux de munitions, enlevé les outils des pionniers, il avait battu en retraite avec son monde.

Cette sortie lui avait fait perdre une cinquantaine d'hommes; il ramenait ses blessés.

Quand survint Galas, il n'y avait plus dans les ouvrages, que les morts des deux partis et quelques blessés. Dans sa colère, il brisa sa canne sur le dos des premiers soldats qu'il trouva sous sa main, les traitant de lâches, de traîtres et menaçant de faire décimer toute la troupe chargée de la garde de la tranchée. Le désordre ne pouvait être réparé en quelques heures de nuit. On ne se reconnaissait plus au milieu de ces gabions dispersés, de ces tranchées comblées sur quelques points, et quand le jour parut, de la tenaille, les assiégés envoyèrent trois ou quatre volées de boulets, au milieu de cette troupe confuse qui recula dès lors jusqu'à la première place d'armes.

Pour surcroît de mécompte, vers dix heures du matin, un message envoyé de Saint-Jean-de-Losne apprit au général des Impériaux que cette bicoque résistait, que les sorties continuelles de la garnison fatiguaient les troupes, que le siège serait plus long qu'on ne le croyait d'abord et qu'enfin sa présence serait nécessaire pour diriger l'attaque et tenir tête au comte de Rantzau enfermé dans la ville.

La possession de Saint-Jean-de-Losne que Galas croyait

déjà entre les mains de ses troupes, importait plus encore aux Impériaux que celle de la Roche-Pont. Car Saint-Jean-de-Losne assurait aux Allemands le passage de la Saône ; mais cette ville résistant, ils pouvaient être coupés par le prince de Condé qui, levant le siège de Dôle ou prenant cette place, se jetterait sur les derrières de l'armée impériale. Galas était donc fort soucieux. Lever le siège de la Roche-Pont et se diriger avec toutes ses forces sur le prince de Condé, était peut-être le parti le plus sage, mais c'était modifier un plan de campagne sur lequel les Impériaux fondaient les plus brillantes espérances ; c'était abandonner cette conquête de la Bourgogne que l'on croyait assurée en Allemagne quelques jours auparavant ; c'était un échec manifeste dès l'entrée en campagne.

Galas prit donc un terme moyen, ce qui à la guerre est presque toujours le pire ; il résolut de laisser devant la Roche-Pont assez de troupes pour l'investir étroitement, sachant que la place n'avait pas pour bien longtemps de vivres, et d'en finir avec Saint-Jean-de-Losne. Cette place tombée, il pouvait ressaisir son premier plan.

Dès le soir du 9 novembre, après avoir désigné le commandant des troupes campées devant la Roche-Pont et laissé ses instructions, il quitta le camp pour aller rejoindre l'armée devant Saint-Jean-de-Losne.

Ces instructions portaient en substance : l'établissement d'une ligne d'investissement autour de la place et la continuation de l'attaque du saillant Nord, en se couvrant bien, en mettant le temps nécessaire aux ouvrages. De plus il fit tracer devant lui une batterie de mortiers de bombes. — Il avait fait venir quatre de ces engins pour bombarder la ville¹. Le lieutenant de Galas était d'origine

1. On employait déjà dans les sièges les bombes inventées par les Hollandais au commencement du dix-septième siècle.

italienne et se nommait Forcia, c'était un homme impétueux, bon pour un coup de main, grand causeur, assez habile ingénieur, mais qui manquait de ténacité, de suite, et changeait d'idée à chaque instant. Par ses flatteries et l'admiration qu'il manifestait à tout propos pour les talents militaires de Galas, il était parvenu à persuader à celui-ci que personne mieux que Forcia n'était en état de suppléer le général, d'entrer dans ses projets, de mettre à exécution ses plans militaires. Forcia avait donc paru pénétré de la profondeur des vues de Galas et avait compendieusement promis de suivre mot à mot toutes ses instructions. Cependant il n'est pas de flatteur si habile qu'il soit, qui ne laisse dans l'esprit de celui qui l'écoute — pour peu qu'il soit homme de sens — un sentiment de méfiance. Aussi Galas, en quittant le camp de la Roche-Pont, avait recommandé à un jeune lieutenant qui lui servait de secrétaire et qu'il laissait près de Forcia, de tout voir et de lui rendre compte des moindres détails, à lui, Galas, par des messages fréquents.

Pendant la nuit du 9 au 10, Rincourt fit reposer son monde, car la moitié de la garnison avait donné la nuit précédente. Le matin du 10, un des espions qu'il entretenait soigneusement dans la campagne et jusque dans le camp de l'ennemi, vint lui apprendre que Galas était parti la veille au soir avec une assez faible escorte, et que les troupes impériales étaient placées sous les ordres d'un de ses lieutenants. Cette nouvelle donna fort à réfléchir au gouverneur ; il savait que Saint-Jean-de-Losne tenait encore, et il entrevit la vérité. Tout dévoué au comte de Rantzau, il sentit que mieux que jamais son devoir était d'occuper si bien l'ennemi, qu'il ne pût avoir la pensée de réduire le nombre des troupes réunies autour de la Roche-Pont, pour renforcer celles occupées au siège de Saint-Jean-de-Losne.

La garnison était pleine de confiance et d'ardeur, et les miliciens de la ville demandaient aussi à participer aux sorties.

Ces miliciens formaient un corps de douze cents hommes environ, que Rincourt avait divisé par compagnies de cent hommes, commandées chacune par les dizainiers et un capitaine. Il avait divisé ces compagnies en deux batailles de six cents hommes chacune. La première était composée des hommes les plus robustes et connaissant quelque peu le métier des armes; la deuxième comprenait les pères de famille, les hommes d'âge mûr ou peu expérimentés. A ceux-là incombait spécialement la garde des remparts, les rondes de jour et de nuit, et la police intérieure. Avec les troupes régulières, le gouverneur pouvait donc, même après les pertes subies et en laissant dans la ville les artilleurs nécessaires au service des pièces, disposer de deux mille deux cents hommes environ.

Les femmes de la Roche-Pont s'étaient offertes pour aider à la défense. Rincourt les avait embrigadées par dix, et elles étaient chargées de porter les munitions, de préparer les vivres, de réparer les harnois de guerre, de faire des fascines et des sacs.

Depuis l'arrivée de l'ennemi, le gouverneur avait pu faire entrer dans la ville quelques bestiaux, du grain et des fourrages, ce qui donnait encore seize jours de vivres.

Il espérait bien, avant l'expiration de ce délai, être débarrassé des Allemands. La population était, d'ailleurs, rationnée comme la garnison et, sous peine d'être passés par les armes, les habitants avaient dû remettre aux magasins de la ville toutes les provisions en vivres qu'ils possédaient chez eux. Les deux églises de la ville haute, avaient été converties en hôpitaux pour les blessés.

Si le moral de la garnison se soutenait et s'élevait

même, il n'en était pas de même du côté des Impériaux. Forcia s'empessa de faire savoir aux troupes allemandes qu'il était pourvu du commandement général; il réunit les capitaines et se crut obligé de leur faire un discours quelque peu long et emphatique, accompagné de gestes théâtraux.

Cela fit un médiocre effet sur l'esprit de ces officiers, la plupart vieux routiers, et qui ne tenaient pas Forcia en très-grande estime. Ils retournèrent donc dans leurs quartiers l'oreille basse, et n'augurant rien de bon des suites de ce siège. Suivant les instructions que lui avait laissées Galas, Forcia donna des ordres pour investir entièrement la place.

Déduction faite des pertes subies depuis le commencement du siège et des désertions, Forcia ne disposait guère, lorsque le commandement lui fut remis, que de cinq mille hommes. Il s'agissait de conserver sur le point d'attaque un corps assez nombreux pour ne pas avoir à craindre les sorties de la garnison, et de répartir autour de la cité des postes assez bien reliés et défendus pour empêcher toute communication de la ville avec les dehors; car il était certain que les habitants seraient réduits à la famine au bout de quelques jours.

La prudence exigeait donc d'établir une ligne de contrevallation, de la munir d'artillerie, de faire bonne garde et de donner assez d'occupation à la garnison, pour lui ôter l'idée d'entreprendre de fortes sorties. Cette tactique amenait infailliblement la reddition de la ville, dans un délai peu éloigné. C'était là, en substance, les instructions de Galas. Mais Forcia prétendait mieux, il trouvait ces moyens lents, peu dignes de lui, et, en idée, il se voyait au bout de quelques jours possesseur de la place, envoyant à Galas la nouvelle de la capitulation, dans un message digne de la Rome antique.

Il n'osait cependant se mettre en contradiction formelle avec les instructions qu'il avait reçues; mais il entendait bien ne s'y soumettre que pour la forme, voulant montrer à l'armée comment on mène un siège, quand on possède les connaissances d'un ingénieur de premier ordre. Il pensa que trois mille hommes lui suffiraient pour tenir l'assiégé en respect du côté du Nord, pour mener vivement les travaux d'approche et emporter la place. Avec deux mille hommes, il comptait intercepter toutes les communications des habitants avec les dehors. En conséquence, il établit un poste de deux cents hommes le long de la rivière (rive gauche), à cent toises de l'angle de la courtine K¹. Un deuxième poste de deux cents hommes sur la rive droite, en face du pont de bois O détruit; un troisième poste de cent hommes, en face de l'ancien pont P; un quatrième poste de trois cents hommes, à cent toises du pont de pierre; un cinquième poste de trois cents hommes, le long du ruisseau au Sud-Est de l'escarpement du château; un sixième poste de deux cents hommes, en arrière de la chaussée des moulins de l'Est; un septième poste de trois cents hommes, en amont de l'étang vers le Nord-Est : total mille six cents hommes. Quatre cents hommes durent être chargés de relier ces postes principaux, ou de les renforcer au besoin. Le rempart L¹, empêchant l'assiégeant de filer entre l'étang et la place, les postes cinquième, sixième et septième ne communiquaient avec le quartier général qu'en faisant un long detour, et ne pouvaient être soutenus par les postes de la rive droite, que si on établissait un pont en aval du pont de pierre; c'était là un gros inconvénient. Forcia ne songeait pas à s'emparer du pont de pierre par un coup de main, ce passage étant commandé par un cavalier et par les bastions du château; il préféra

1. Voir la figure 59.

établir un pont en aval, afin de mettre ses postes en communication les uns avec les autres.

Voulant réserver toute son artillerie pour foudroyer la place et faire brèche promptement, il ne munit aucun de ces postes de canon, et se contenta de leur recommander de se bien palissader et d'élever quelques épaulements pour s'abriter. Ses instructions manquaient de précision, mais il citait fréquemment et César et Végèce et Frontin, et quelques-uns des grands capitaines qui avaient illustré l'Italie au siècle précédent. Tout en recommandant la vigilance à ses capitaines, il alla seulement reconnaître le terrain avec eux, pour installer leurs postes; mais ne se préoccupa pas autrement de savoir si ses ordres étaient compris et ponctuellement exécutés. L'investissement n'était qu'une concession faite au général en chef, et toute son attention se porta sur l'attaque du Nord. Il ne put même se garder de dire devant ses officiers, que jusqu'à cette heure les ouvrages avaient été faiblement conçus et conduits; propos qui fut bientôt rapporté à Galas.

Rincourt profita du répit que lui laissait l'assiégeant pour organiser plus fortement sa petite garnison. On a vu qu'il avait six cents hommes de miliciens disponibles pour agir, au besoin, en dehors des remparts. Il s'occupa de l'armement de ces hommes, lequel était insuffisant. Le château contenait une centaine de mousquets qu'il distribua aux hommes de ce corps qui savaient le mieux se servir de cette arme et qui n'en possédaient pas. Pour les autres, il les munit de bonnes piques, de couteaux de brèche et de pertuisanes. Indépendamment des artilleurs, il lui restait seize cents soldats, dont trois cents cavaliers, qu'il forma en quatre corps de quatre compagnies de fantassins, de quatre-vingts hommes chacune, commandées par un capitaine, et en trois compagnies de cavaliers de cent hommes d'effectif.

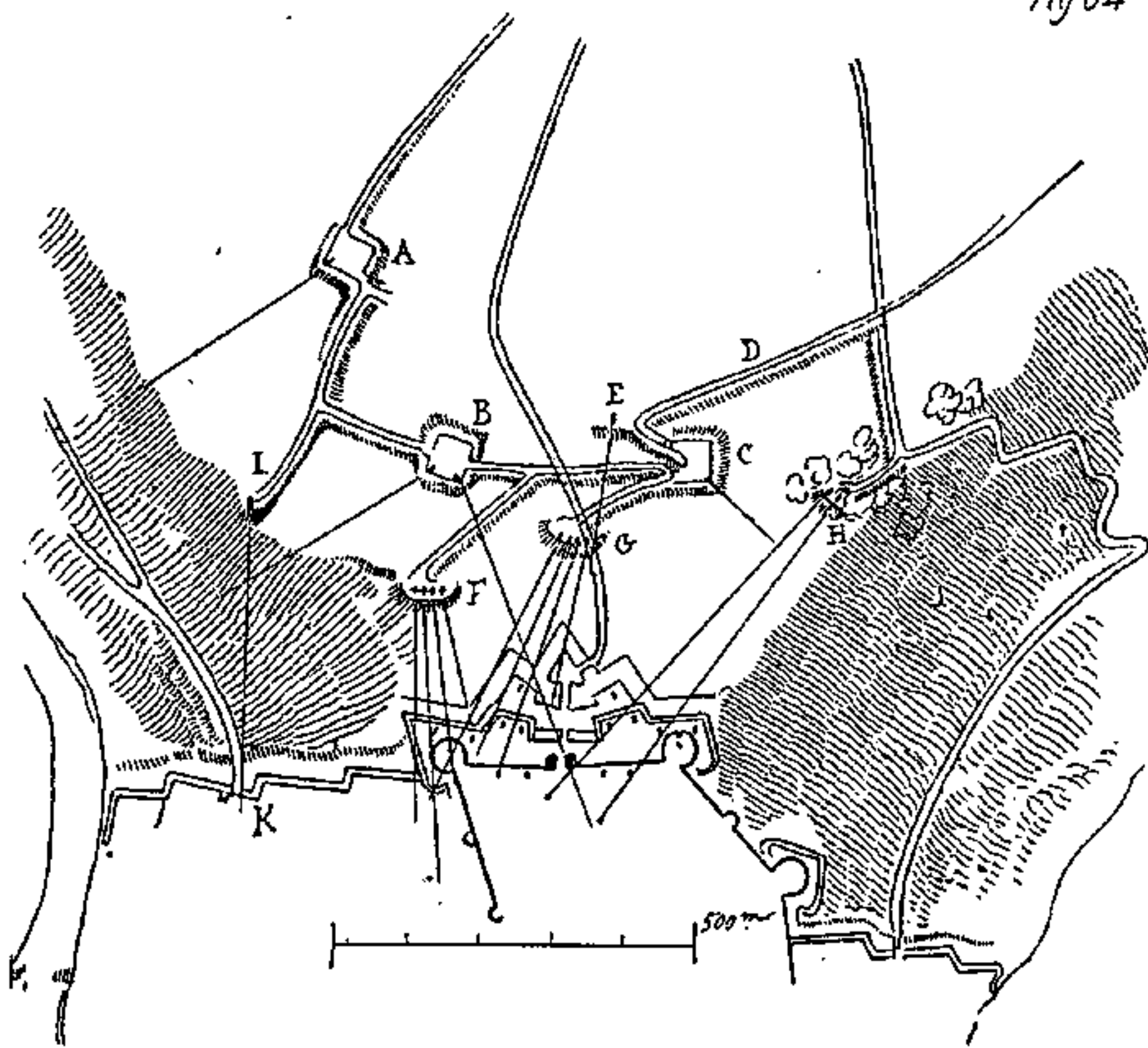
La ville contenait trente-deux pièces de canons de divers calibres. Il y en avait seize en batterie dans l'ouvrage du Nord; deux sur le cavalier en arrière du pont; une dans le bastion du donjon; deux dans le bastion F¹ et une dans chacun des sept autres bastions, total : vingt-huit. Deux furent placées sur la tenaille du château et deux tenues en réserve. Les dispositions prises par l'ennemi furent bientôt connues du gouverneur, soit par ses espions, soit par les reconnaissances qu'il faisait faire la nuit par ses meilleurs officiers ou qu'il faisait lui-même; il se garda bien de gêner leur établissement et se contenta de doubler le poste du pont, lequel fut porté à deux cents hommes.

Dans la nuit du 11 au 12 novembre, Forcia fit ouvrir une seconde tranchée et traça les travaux d'approche, ainsi que l'indique la figure 64. Indépendamment des deux places d'armes A et B déjà tracées, il en projetà une troisième C à laquelle on arriverait par une nouvelle tranchée D, puis deux batteries en G et en F pour quatre pièces chacune et une batterie pour deux mortiers H. Il fit prolonger la première tranchée en I avec une pièce à son extrémité, battant la porte de la courtine K. Deux pièces montées dans la place d'armes B commandèrent la batterie F et les alentours. Une pièce montée en E commanda la batterie G et une pièce montée dans la place d'armes C battit le dehors en avant de la batterie de mortiers. Il pensait ainsi parer à toutes les éventualités. Si l'assiégé voulait tenter quelque coup hardi, il ne pouvait aller loin, et s'il parvenait à s'emparer d'une des deux batteries G, F, il pouvait le foudroyer. Les deux batteries G et F étaient destinées à éteindre les feux du saillant Nord-Ouest et de la moitié de gauche de la tenaille. Cela fait, il pouvait, — défilé des feux de droite — cheminer jusqu'à la contres-

1. Voir fig. 59.

carpe, établir une batterie de brèche et prendre la place par le saillant Nord-Ouest. Pendant ce temps, la batterie de mortiers rendrait la droite de l'ouvrage intenable, écraserait les défenseurs des anciens murs terrassés, endommagerait la porte et empêcherait l'assiégé de rien entre-

Fig 64



prendre sur ce point. Le projet n'était pas mal conçu; il ne s'agissait plus que de le mettre à exécution.

Le flegmatique gouverneur fit renforcer les gabionnades de l'ouvrage et élever des traverses et des paréclats, notamment sur les plate-formes des deux grosses tours. Il fit

disposer des abris dans les terre-pleins. D'ailleurs, il ne cessait de faire tirer sur les travailleurs, si bien que ceux-ci ne pouvaient guère avancer que pendant la nuit. Tantôt, à dix heures du soir, tantôt à minuit, à deux heures ou avant le jour, Rincourt causait des alertes dans le camp ennemi par des sorties sans importance, au point de vue du résultat final, mais qui fatiguaient singulièrement les assiégeants.

Ces sorties étaient opérées par une ou deux compagnies pendant que les autres se reposaient. Ainsi exerçait-il les miliciens, et les habituaient-il au métier.

Le 15 novembre, les travaux des assiégeants n'étaient guère avancés. La place d'armes C était faite cependant, ainsi que la parallèle qui la réunissait à la place d'armes B, et on commençait les tranchées qui devaient aboutir aux deux batteries. Les mortiers de bombes étaient montés et commencèrent à tirer vers le soir. Mais ces projectiles faisaient plus de bruit qu'ils ne causaient de dommage à l'assiégé. Le tir de ces mortiers était mal réglé, et la plus grande partie des bombes éclatait trop tôt ou trop tard. Les assiégés s'y habituaient et se défilaient dès qu'ils les voyaient arriver. Pour une douzaine de bombes tirées la première soirée, deux hommes avaient été blessés et un affût endommagé.

La matinée du 15 novembre, le temps, qui avait été beau jusque-là, changea brusquement. Une neige fine tomba vers 9 heures et fut bientôt suivie d'une pluie diluvienne accompagnée de rafales. Pendant la nuit du 15 au 16, les hommes de garde dans les tranchées étaient dans l'eau jusqu'aux genoux; il était impossible de travailler. La pluie continua égale, serrée, pendant toute la journée du 16. Rincourt mit à profit ce fâcheux état de l'atmosphère. Le pont qui avait été établi sur la rivière par les Impériaux, en aval du pont de pierre, consistait en un tablier

d'une toise de largeur, posé partie sur des chevalets, partie sur des bateaux accouplés, recueillis dans la vallée. C'était fort mal entendu, car le niveau de la rivière, venant à monter, les bateaux s'élevaient d'autant et il était fort difficile de maintenir l'union entre le tablier posé sur ces bateaux et celui posé sur les chevalets. Ainsi, malgré la pluie, les assiégeants avaient-ils travaillé pendant toute la journée du 16 pour éviter la rupture de ce pont. Le gouverneur qui, toute cette journée, ne cessa d'examiner les alentours de la place, avait reconnu du haut de la plate-forme du cavalier la situation précaire du passage des assiégeants, et, à la nuit, il fit jeter à l'eau, par-dessus les parapets du pont de pierre, quelques gros troncs d'arbres qui vinrent heurter les bateaux, les chevalets et faire obstacle au courant qui montait toujours. A minuit, une vingtaine de ces troncs d'arbres s'étant accumulés contre les bateaux, le niveau de la rivière s'élevant encore, le pont fut emporté. Une lumière qui apparut un instant sur un point de la vallée d'Abonne avertit Rincourt de la destruction du pont. Ce signal était donné par un de ses espions.

Certain dès lors de ne pouvoir être coupé sur sa droite par les Impériaux, le gouverneur fit sortir trois cents miliciens et trois compagnies de soldats, tenus sous les armes après le souper, par la porte de l'Ouest, voisine du château; trois cents autres miliciens et deux compagnies par la porte de l'Est. Cette seconde troupe avait pour mission de se jeter sur la levée de l'étang, d'attaquer le poste ennemi établi au delà de cette chaussée, de le tourner par sa droite et de le pousser, l'épée dans les reins, le long du ruisseau. Rincourt prit le commandement de la première troupe de six cents hommes. Il descendit la rampe du pont, traversa le ruisseau au moyen de madriers et de chevalets qu'il avait fait préparer derrière le cavalier et attaqua le poste de trois cents hommes établi à cent toises en aval du pont de

pierre. Ceux-ci, se voyant assaillis par une troupe très-supérieure en nombre à la leur, quittèrent précipitamment leurs bivacs et se dirigèrent le long de la rive gauche du ruisseau pour se réunir au second poste de trois cents hommes, établi entre eux et la chaussée, puisque le pont était rompu. C'est bien ce sur quoi comptait Rincourt. En même temps, et en sens inverse, fuyait le poste de la chaussée de l'étang poursuivi par la seconde troupe des assiégés, comptant s'appuyer sur le poste du ruisseau et sur celui du pont, puisqu'ils étaient tournés sur leur droite. Ces deux postes, du pont et de la chaussée, se repliant aussi vite que le terrain le permettait, en sens inverse sur le poste du ruisseau, celui-ci crut à une attaque et tira quelques arquebusades sur les deux troupes amies. On eut de la peine à se reconnaître et, ces huit cents hommes ainsi réunis, en désordre, se virent attaqués de deux côtés par Rincourt et la seconde troupe des assiégés. Le combat ne dura guère, tant à cause du désordre que de l'infériorité numérique. Peu résistèrent, beaucoup se jetèrent dans les marais, deux à trois cents mirent bas les armes et demandèrent quartier. De ceux qui s'étaient jetés à droite et à gauche dans les marais, une centaine put rejoindre le camp au jour, les autres furent tués par les paysans.

Forcia, prévenu de l'attaque de ses postes du Sud-Est au milieu de la nuit, fit prendre les armes à un millier d'hommes. Mais le temps continuait à être affreux ; les capitaines obéissaient à contre-cœur ; ils avaient perdu toute confiance, et ce ne fut qu'au jour que le lieutenant de Galas put descendre dans la vallée. Ses trois postes étaient enlevés, et il trouva de deux à trois cents hommes tués et blessés le long du ruisseau.

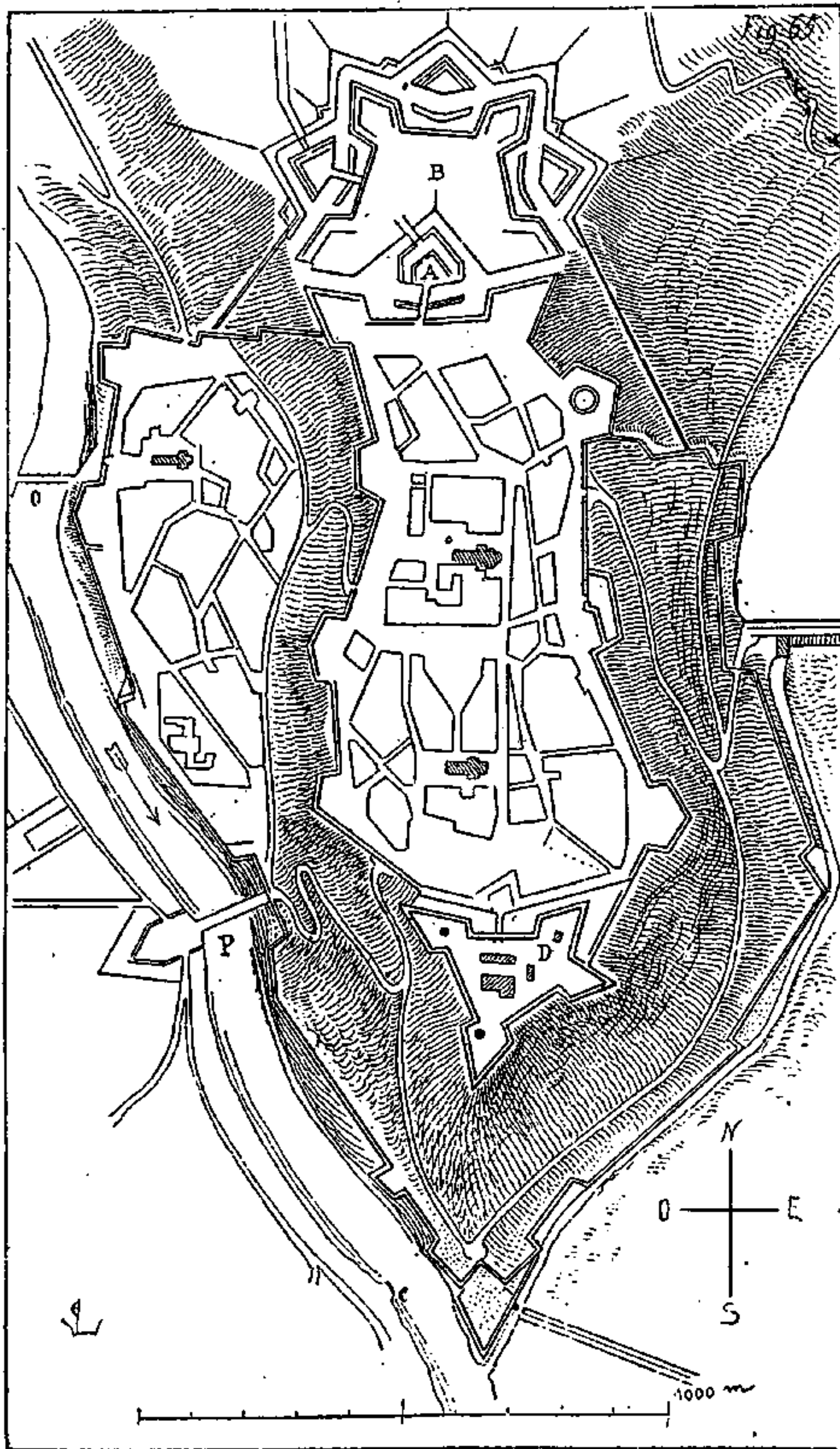
Rincourt était remonté tranquillement dans la ville avec ses deux troupes et ses prisonniers par la porte du château, vers trois heures du matin. Il n'avait perdu qu'une cin-

quantaine d'hommes tués, égarés ou blessés. Forcia reprit le chemin du camp, vers dix heures du matin. Mais du haut du donjon, dès les premières lueurs du jour, le gouverneur avait vu défiler la troupe des Impériaux vers les postes enlevés. Sans perdre un instant, se mettant à la tête de quatre compagnies fraîches de piétons et de ses trois cents cavaliers, et après avoir fait tirer quelques salves sur les ouvrages des assiégeants, il sortit bravement par le ravelin et alla donner tête baissée sur les tranchées. L'ennemi surpris, sans commandement, découragé, lâcha pied, et Rincourt put enclouer les canons des deux places d'armes avancées, enclouer et jeter les mortiers le long des rampes, briser des affûts, bouleverser les gabionnades et enlever quantité d'outils de travailleurs.

Quand Forcia rentra, ce fut pour apprendre ce nouveau désastre. Ses capitaines murmuraient tout haut. Il les traita de lâches et d'ignorants, ceux-ci répliquèrent aigrement; on en vint de part et d'autre aux injures. Heureusement pour Forcia, le soir arriva un messenger de Galas qui enjoignait de lever le siège de la Roche-Pont et de se replier, sans perdre une heure, sur la Saône.

Saint-Jean-de-Losne avait résisté et la place n'avait pas été entamée; les Impériaux, surpris par les inondations, craignant d'être coupés par l'armée française, se décidaient à s'en retourner chez eux.

Si cette armée française avait eu à sa tête un Rantzau et un Rincourt, pas un Allemand n'eût repassé la frontière; mais le duc de Weimar et le cardinal de La Valette qui pouvaient détruire les envahisseurs, les poursuivirent assez mollement. Les Impériaux, toutefois, dans cette expédition, dont ils espéraient tirer le plus éclatant profit, perdirent tous leurs bagages, bonne partie de leur artillerie et un tiers de leur effectif.



LES DÉFENSES DE VAUBAN.

XV

LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FORTIFIÉE
PAR M. DE VAUBAN

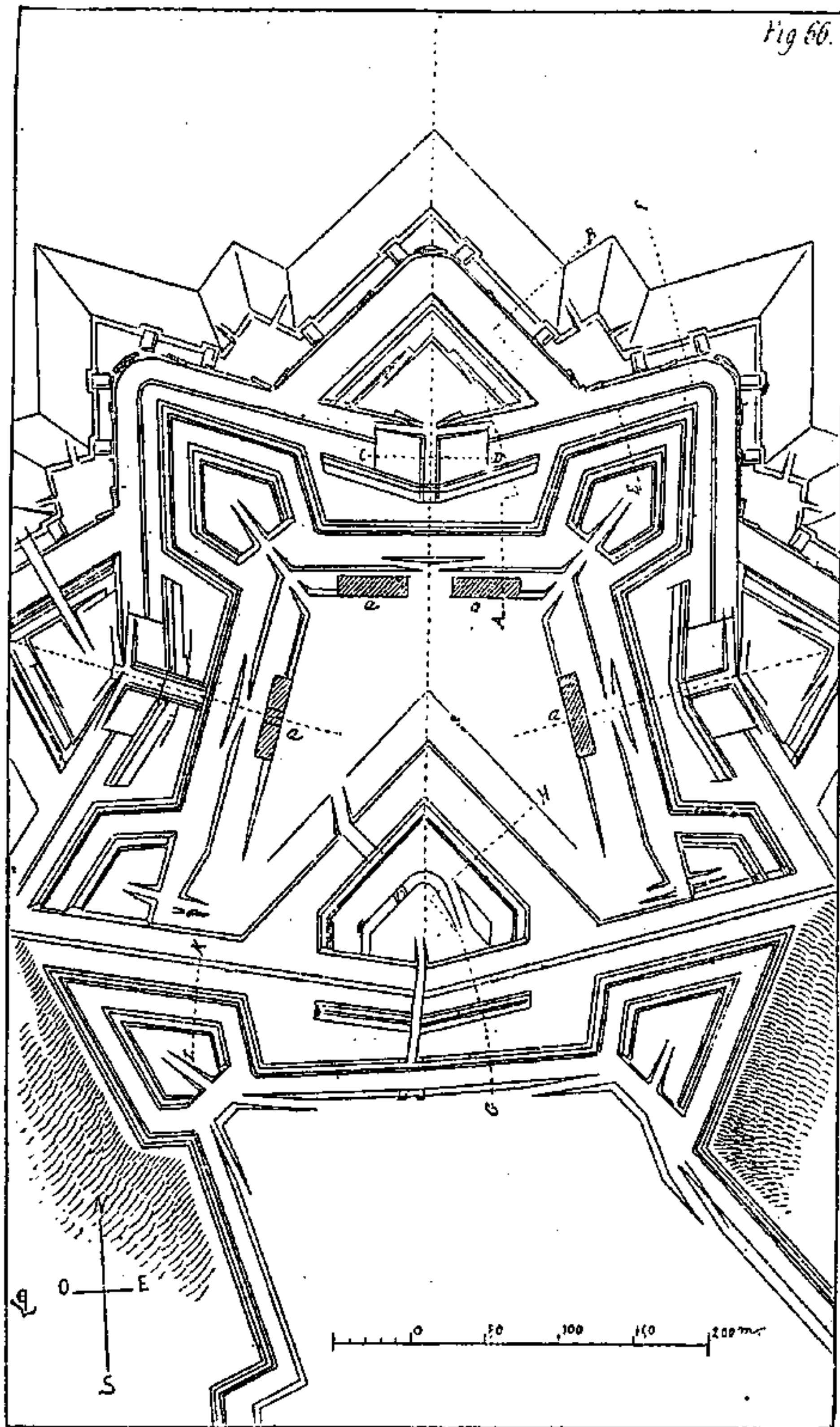
Né à Saint-Léger de Foucherefs, en pleine Bourgogne, Vauban, qui aimait et connaissait bien cette belle province, eut plusieurs fois l'occasion de visiter la Roche-Pont. L'assiette du lieu, sa position stratégique, attira son attention et fut une occasion d'études qui reliaient cette petite place à une ligne s'appuyant à Besançon, passant par Dôle, Auxonne, la Roche-Pont, Langres, Neufchâteau, Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville, Longwy, Montmédy, Sedan, Mézières, Rocroy, Avesnes, Maubeuge, Valenciennes, Lille, pour finir à Dunkerque. C'était alors en 1680, une seconde ligne. Plût au Ciel qu'on l'eût toujours conservée et entretenue par des ouvrages mis en rapport avec les moyens d'attaque; mais si les Français savent prendre, ils n'ont souci de garder.

La place de la Roche-Pont n'était attaquable que par le plateau du Nord, et l'artillerie du temps de Vauban ne pouvait l'entamer sérieusement que de ce côté, puisque la ville, sur ses deux flancs Est et Ouest, était protégée

par des escarpements et deux cours d'eau. Des batteries établies sur les coteaux à l'Est et à l'Ouest ou étaient dominées par l'artillerie de la ville, ou, pour atteindre le niveau des remparts, devaient s'en éloigner de neuf cents toises, hors de portée. Vauban résolut donc d'établir au Nord, en dehors de la ville ancienne, un grand ouvrage qui commanderait le plateau. Toutefois — car il était économe de l'argent de l'État — il pensa qu'il pourrait utiliser une partie des ouvrages d'Errard, notamment, les bastions que cet ingénieur avait élevés sur les fronts Est et Ouest, et perfectionner la défense du château qui deviendrait ainsi un bon réduit. De plus, il traça des ouvrages, seulement revêtus à la base, le long de la rivière, pour protéger la ville basse. Du côté du ruisseau, il traça également un front flanqué pour de la mousqueterie afin d'éviter de ce côté toute insulte et de conserver des terrains utiles, soit pour cultiver des légumes en cas de siège ou faire paître des bestiaux. Un barrage établi à l'embouchure du ruisseau, avec éclusage, permettait d'inonder les prés situés à l'Est de l'escarpement.

La figure 65 présente le plan de l'ensemble des ouvrages tracés par Vauban. Il avait d'abord songé à établir au Nord, en avant du front fortifié par Errard de Bar-le-Duc, un ouvrage à corne, devant une demi-lune; mais il ne pouvait battre efficacement ainsi les points divergents du plateau. Il s'arrêta donc au tracé que donne la figure 65, en se servant d'une partie des revêtements du Nord d'Errard de Bar-le-Duc. En avant de ce front Nord, à la place des défenses étroites et trop resserrées d'Errard¹, il fit une grande demi-lune A (fig. 65), avec tenaille en arrière, puis l'ouvrage bastionné B qui battait tout le plateau. Pour le reste de la ville, se servant des

1. Voir fig. 60.



L'OUVRAGE AVANCÉ DE VAUBAN

vieux bastions, il leur donna de bons flancs et disposa le réduit comme l'indique le tracé D. Les voies de la ville haute furent élargies, améliorées et les maisons isolées des remparts. L'ancien pont en C avait été détruit par une crue de la rivière, il ne fut pas rebâti, mais en P, on construisit vers 1675 un nouveau pont de pierre avec une tête de pont terrassée. En O était encore en 1680 une passerelle de bois. La ville s'était de nouveau étendue sur la rive gauche et l'importance de la cité haute tendait à diminuer.

La figure 66 présente, à une plus grande échelle, le tracé de l'ouvrage avancé construit par Vauban. Devant les trois fronts de cet ouvrage, des demi-lunes avec tenailles en arrière défendaient les approches.

Quatre casernes furent construites en a. Des cavaliers s'élevèrent sur les bastions et les chemins couverts avec leurs places d'armes furent garnis de traverses. Cet ouvrage étant pris, le corps de la place pouvait encore tenir quelques jours.

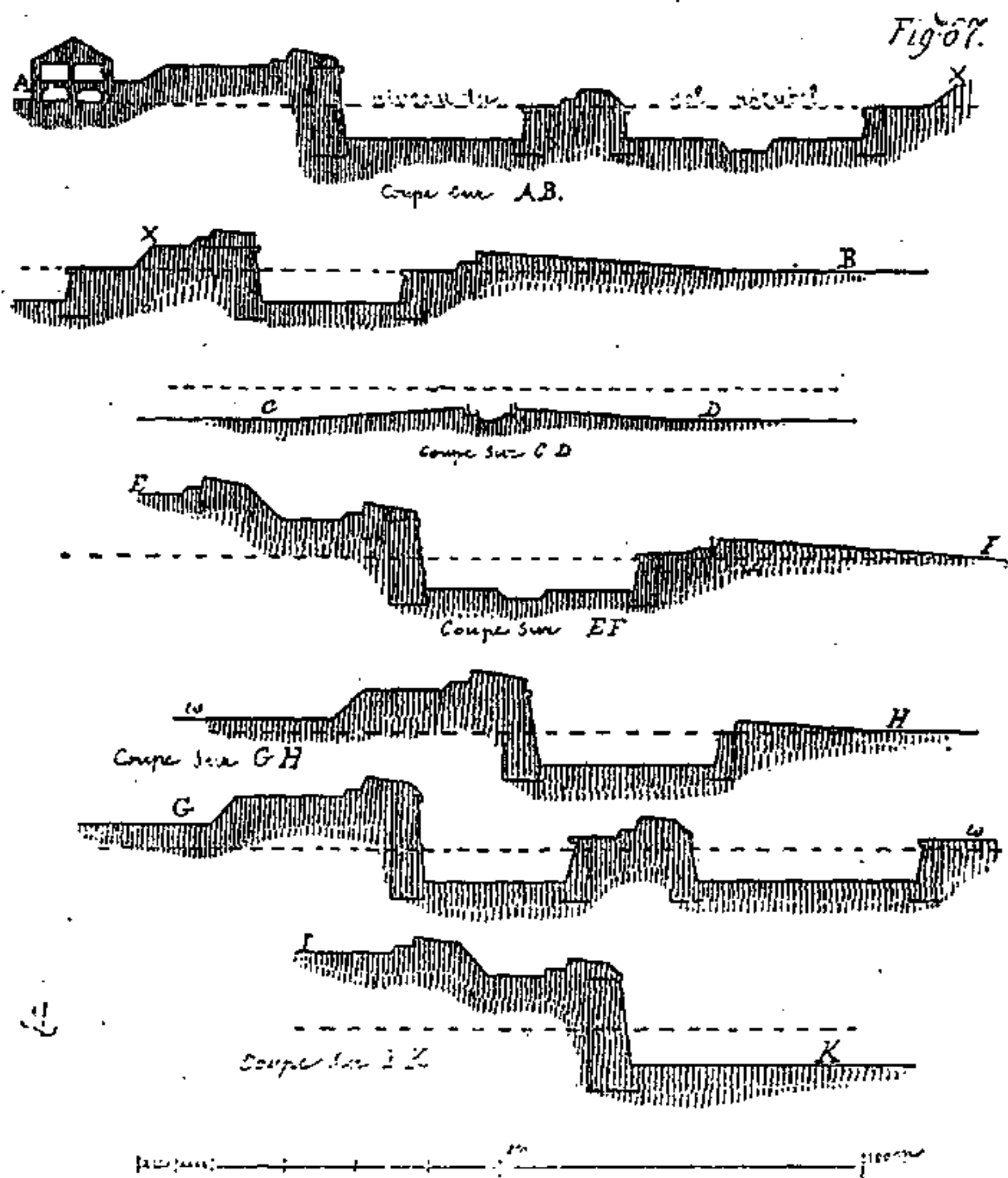
La figure 67 donne les profils de ces ouvrages qui étaient revêtus et présentaient une bonne défense qu'un siège en règle pouvait seul entamer.

Mais il est utile d'indiquer les motifs qui déterminèrent le tracé de cet ouvrage et la méthode adoptée par l'illustre ingénieur.

Vauban fortifiait en raison de la place et n'était point de ces esprits routiniers qui une fois un système admis, prétendent l'appliquer en toute occasion.

Les forteresses qui, comme celle de la Roche-Pont, sont situées à l'extrémité d'un promontoire et ne présentent à l'assiégeant qu'un front étroit, donnent certainement à la défense certains avantages puisqu'elles n'ont guère à redouter qu'une seule attaque et ne sont abordables que d'un côté; mais cette disposition ne laisse pas d'avoir ses

inconvenients, surtout si comme dans le cas présent un plateau en éventail s'ouvre en dehors de la place; car



alors l'assiégeant couvre les défenses de feux convergents auxquels l'assiégé ne peut opposer qu'un front étroit dé-

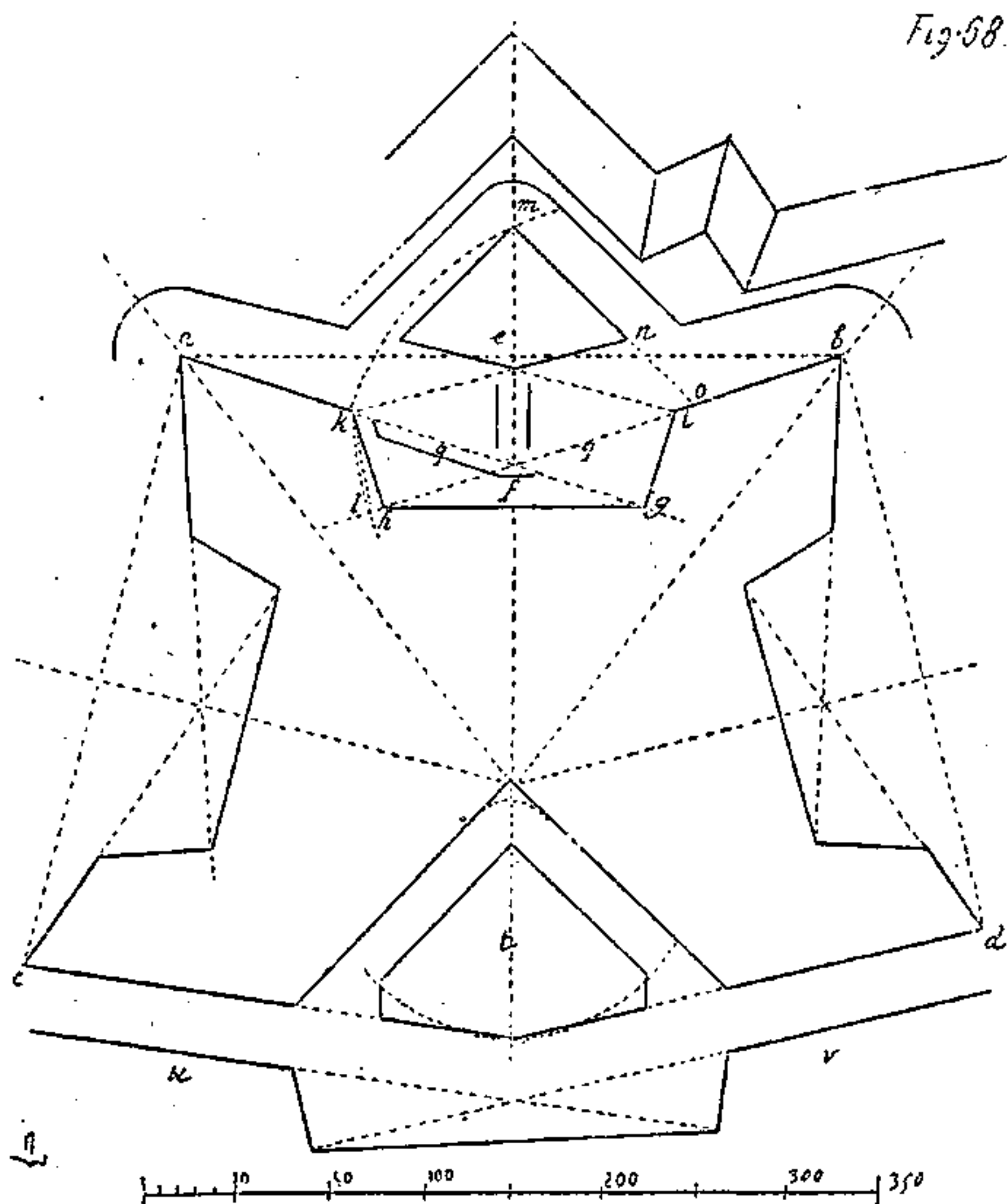
pourvu de grands flanquements. Du côté de l'Est, le gros bastion, au milieu duquel Vauban avait laissé subsister la tour du quinzième siècle, qui lui donnait ainsi un bon cavalier revêtu, flanquait passablement la crête orientale du plateau extérieur; mais du côté de l'Ouest, ce flanquement se refusait complètement, à cause du rentrant donné par le promontoire. Pour parer à ce désavantage, Vauban inclina sa capitale quelques pas vers l'Est¹.

Il avait pensé d'abord à supprimer les flancs Sud des deux bastions extrêmes, mais alors les prolongements des faces Est et Ouest de ces bastions eussent été trop obliques pour battre efficacement les arêtes du plateau, tandis que les deux courtines remplissaient cet objet. Puis, l'ennemi ne pouvait, sans risques, commencer alors ses tranchées sur les rampants de ce plateau et arriver rapidement devant des fronts insuffisamment flanqués. Vauban établit donc le tracé du grand ouvrage avancé d'après la méthode suivante (fig. 68). Il donna au côté extérieur 180 toises ou 351 mètres². Au côté Ouest, a, c , 340 mètres, et au côté Est, b, d , 320 mètres; c'est-à-dire qu'il plaça les points c et d en raison de l'arête du plateau; les deux angles a et b étant égaux entre eux. Sur le milieu du côté a, b du polygone, il éleva la perpendiculaire e, f , ayant comme longueur, le sixième de a, b . De ce point extrême f , furent tirées les lignes de défense a, g , b, h , sur lesquelles les longueurs des faces du bastion a, k , b, i furent portées égales à deux septièmes du côté extérieur a, b . Pour trouver les flancs du bastion, d'après la méthode adoptée ordinairement dans ses défenses des points k et i , il décrivait des arcs de cercle k, l , en prenant i, k comme rayon. Le point d'intersection de cet arc avec la ligne

¹ 1. Voir la figure 65.

² 2. Pour plus de clarté, nous réduirons toutes les dimensions suivantes en mètres.

$b h$ donnait la longueur et la direction du flanc du bastion; mais, n'ayant pu tracer un demi-hexagone régulier,



et les angles a et b étant plus fermés que ceux d'un hexagone régulier, en procédant de cette manière, il rétrécissait

trop les gorges du bastion. Donc, pour déterminer le flanc du bastion des points i et k , il abaissa des perpendiculaires sur les lignes de défense $a g$, $b h$, et le point h donna l'angle rentrant dans la courtine $h g$ parallèle au côté $a b$. Cela découvrait un peu plus les flancs, mais permettait de mieux battre les dehors, et c'était, dans ce cas particulier, le point important.

La largeur du fossé du corps de place fut fixée à $33^m,92$ à l'arrondissement de la contrescarpe, et celle-ci fut déterminée par une tangente à cet arrondissement, menée par l'angle de l'épaule du bastion opposé.

Les fossés étant secs, Vauban creusa au milieu des cunettes de 7 mètres de largeur sur une profondeur de 2 mètres¹. Des doubles caponnières réunirent les tenailles aux demi-lunes. La demi-lune fut tracée comme suit : Prenant $g k$ comme rayon, l'arc $k m$ fut tracé. Sa rencontre avec la perpendiculaire e, f prolongée, donna le point d'intersection m , saillant de la demi-lune. De m , la face $m n$ se dirigea sur un point o pris sur la face du bastion à $9^m,42$ de l'angle de l'épaule i . La largeur du chemin couvert fut fixée à $9^m,42$, et celle du glacis à 37^m67 . Les places d'armes rentrantes eurent 30 mètres de demi-gorge et les faces 40 mètres. Ces places d'armes furent fermées par des traverses. Le fossé de la demi-lune eut 27 mètres de largeur. Les tenailles q construites dans la direction des lignes de défense, eurent $13^m,18$ de largeur à la base.

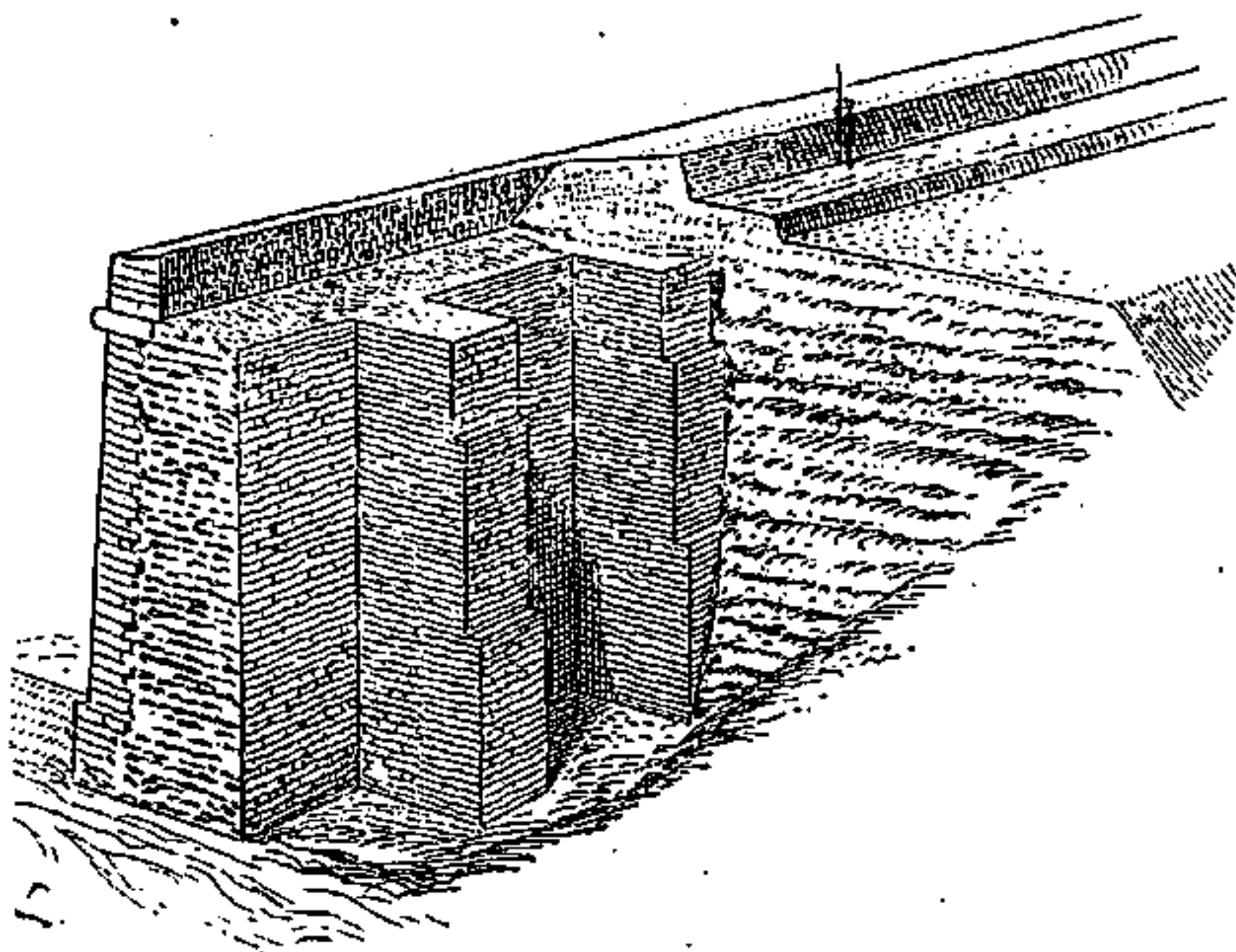
Des cavaliers furent établis sur les bastions pour avoir des vues convenables sur les rampes du plateau. Leurs faces et leurs flancs, parallèles à ceux des bastions, durent être plantés à une assez grande distance des épaulements, pour que le pied du talus extérieur non revêtu, la is-

1. Voir, fig. 67, coupe sur CD.

sât la place nécessaire à la manœuvre facile des pièces d'artillerie ¹.

Il fut procédé de la même manière pour les côtés *a c* et *b d*. La largeur du fossé fut portée à 30,00 et la grande demi-lune *t* fut établie de telle sorte que ses faces eussent 100,00 et ses petits flancs 20,00. Les vieux bastions, res-

Fig. 69.



taurés et agrandis *u, v*, furent armés de cavaliers, et l'escarpe de ces bastions domina celle des bastions de l'ouvrage avancé de 1,96², ce qui du reste était facilité par la disposition du terrain.

Toutes les escarpes et contrescarpes furent revêtues de

1. Voir fig. 67, la coupe sur E F.
2. Voir fig. 67, les coupes sur G, H et I, K.

bonne maçonnerie avec contreforts dans le terre-plein, ainsi que l'indiquent les profils de la figure 67 et la figure 69.

Des poternes établirent les communications entre les ouvrages. La place de la Roche-Pont n'ayant à redouter qu'une seule attaque sérieuse, le nombre des canons nécessaires à sa défense parut pouvoir être, relativement à son étendue, peu considérable. Ce nombre fut porté à trente pièces de vingt-quatre livres, à dix de douze et de quatre pour armer les demi-lunes.

A la fin du règne de Louis XIV, les efforts des coalisés se portèrent vers les frontières du Nord-Est, et la garnison de la Roche-Pont n'aperçut pas l'ennemi. Toutefois, pendant le cours du dix-huitième siècle, cette place fut passablement entretenue.

XVI

SEPTIÈME SIÈGE

Le 31 décembre 1813, la grande armée de Bohême, forte de cent quatre-vingt mille hommes sous le commandement du prince de Schwartzemberg, franchit le Rhin à Bâle, entre en Suisse et pénètre en France. La droite se dirige sur Belfort, Colmar et Strasbourg, le centre marche sur Langres, la gauche sur Dijon. Le même jour, les Prussiens passaient le Rhin à Mayence. Soixante mille hommes au plus, échelonnés d'Épinal à Langres, devaient s'opposer à l'invasion de l'Est, et ces corps n'étaient composés que de soldats découragés et de recrues sachant à peine se servir de leurs armes. L'armée du prince de Schwartzemberg, qui du côté de la Savoie pouvait craindre une attaque des corps commandés par le prince Eugène, et qui savait que les débris de l'armée d'Espagne avaient ordre de se diriger en toute hâte vers Lyon, voulant assurer sa base d'opération, laissa des corps devant Besançon, Dôle, le long de la Saône et entre Dijon et Langres, avec ordre d'occuper les points stratégiques les plus favorables. La place de la Roche-Pont dut être prise ; le généralissime de

l'armée de Bohême ne pensait pas qu'elle fût en état de résister quarante-huit heures, car il savait qu'elle ne renfermait aucune garnison et que les citadins n'étaient guère disposés à se défendre.

Parmi les habitants de la Roche-Pont, se trouvaient quelques familles royalistes, dont les émissaires avaient assuré le commandant en chef de l'armée de Bohême que la population tout entière attendait impatiemment l'arrivée des alliés pour se déclarer en faveur des Bourbons. Le prince de Schwartzemberg avait trop de clairvoyance et savait assez à quelles illusions se laissaient entraîner les royalistes, pour croire sans restriction à ces propos; il tenait beaucoup à ne pas rencontrer d'obstacles sérieux pendant ses premières étapes, afin de se mettre le plus rapidement possible en communication avec ses alliés venant du Nord-Est. Il fit donc savoir aux royalistes de la Roche-Pont, qu'il n'était pas opportun de provoquer une manifestation politique sur son chemin, et que le moyen d'assurer le succès des alliés était de se tenir tranquilles; que ses troupes, conformément à la proclamation lancée par les coalisés en entrant sur le sol français, respecteraient les propriétés, qu'elles n'étaient point animées par un esprit de vengeance, et que leur gloire consisterait à conclure la paix le plus promptement possible afin de rendre à l'Europe le repos dont elle avait tant besoin.

Cependant Napoléon, en apprenant l'entrée des troupes allemandes du sud par Bâle, avait envoyé des ordres pressants dans le Bourbonnais, l'Auvergne et la Bourgogne, pour lever au plus tôt les conscrits et les diriger sur Paris, En même temps les dépôts du Dauphiné, de la Provence ainsi que les conscrits de l'Est, durent être réunis à Lyon pour fermer à l'ennemi les débouchés de la Suisse et de la Savoie et au besoin opérer sur ses derrières.

Les préfets de la Bourgogne, de la Picardie, de la Nor-

mandie, de la Touraine et de la Bretagne durent s'adresser aux communes pour former des compagnies de gardes nationales d'élite qui seraient dirigées sur Paris, Meaux, Montereau et Troyes.

Il était bien tard pour que ces dispositions pussent présenter un obstacle sérieux aux envahisseurs. Devant les armées de la coalition, les autorités civiles et les troupes régulières se retiraient précipitamment et laissaient les populations livrées à elles-mêmes sans armes et sans direction. Il arrivait ainsi que des corps, venant du Midi, se trouvaient isolés, ne sachant plus s'ils devaient continuer leur chemin ou rétrograder. Ce fait se présenta sur la Saône : trois bataillons d'infanterie, des artilleurs appelés à Vincennes pour être réunis au grand dépôt central que l'empereur organisait dans cette place, et quelques détachements de diverses armes se dirigeant sur Dijon pour de là pousser vers Troyes, se trouvèrent sur le flanc de la colonne de gauche de l'armée de Bohême. Ils rebroussèrent chemin, firent un assez long détour espérant déborder la droite des ennemis et rejoindre la route de Troyes par Beaune, Semur, Montbard et Châtillon-sur-Seine ; mais pris par le mauvais temps et la neige pendant une marche de nuit dans les montagnes de la Côte-d'Or, ils s'égarèrent et tombèrent le matin à Saint-Seine déjà occupé par un corps d'éclaireurs autrichiens. Les Français n'avaient que très-peu de munitions, pas d'artillerie. Ils ne purent forcer le passage, furent obligés de se rejeter dans le val Suzon espérant encore trouver libre la route de Dijon à Langres. Mais à Thil-le-Châtel ils se heurtèrent de nouveau contre un corps ennemi et durent rabattre vers la petite place de la Roche-Pont, car ils étaient évidemment coupés. Le colonel qui commandait cette petite colonne avait pour instruction, dans le cas où il serait dans l'impossibilité de gagner Langres, de prendre position à Auxonne ou à la

Roche-Pont, de s'y tenir et de former un noyau jusqu'à l'arrivée du corps d'Augereau qui devait marcher de Lyon par Mâcon, Châlon et Gray pour tomber sur les derrières du prince de Schwartzemberg.

Voici quels étaient les événements survenus dans la ville de la Roche-Pont pendant ce temps-là. Conformément aux derniers ordres transmis par le préfet, des compagnies de gardes nationales avaient été organisées promptement. Les habitants de la Roche-Pont, ainsi que leurs voisins d'Auxonne, de Dôle, de Saint-Jean-de-Losne conservent des habitudes militaires et possèdent, non sans motif, ainsi qu'on l'a vu, la tradition des sièges. Il y a toujours eu à la Roche-Pont, pendant le moyen âge, des compagnies d'archers et d'arbalétriers, puis plus tard de bombardiers et d'artilleurs. Sous le Consulat, la place de la Roche-Pont avait servi de dépôt à l'armée concentrée entre Dijon et la frontière Suisse pour passer le Saint-Bernard, et des munitions y avaient été accumulées ; quelques pièces de siège y furent déposées et y demeurèrent. A l'approche de l'armée du prince de Schwartzemberg, la population de la Roche-Pont s'émut, et même avant l'arrivée des instructions préfectorales, trois compagnies de gardes nationales dont une d'artillerie s'étaient spontanément formées. Tous ces gens-là possédaient leurs vieux fusils du temps de la Révolution ou de bonnes armes de chasse. La ville basse, occupée en grande partie par de riches familles, parmi lesquelles plusieurs étaient dévouées à la royauté, ne partageait point ces dispositions guerrières. Quelques indiscretions firent découvrir à la population de la ville haute les intrigues pratiquées par les royalistes. Le maire était un homme qui s'était fait remarquer par son dévouement pour l'Empereur tant que l'Empire avait été le plus fort ; mais qui, voyant les choses tourner mal, se rapprochait chaque jour des royalistes.

Il avait apporté, sinon du mauvais vouloir, au moins beaucoup de difficultés dans la formation des compagnies de gardes nationales d'élite, cherchant à gagner du temps. La petite citadelle de la Roche-Pont était occupée par une compagnie de soixante vétérans, la plupart infirmes, sous les ordres d'un vieux capitaine du génie, manchot, qui avait fait à peu près toutes les campagnes de l'Empire. A la nouvelle de l'entrée des ennemis sur le territoire français, le capitaine Allaud — c'était son nom — avait demandé à Dijon des ordres qu'il ne reçut pas. Cependant il employa ses hommes à mettre le petit arsenal en état. Il jouissait dans la ville haute d'une certaine autorité. La population mâle de la cité, composée en grande partie d'anciens soldats — toute la jeunesse était partie dès les premiers mois de 1813 — n'appelait le capitaine Allaud que « le gouverneur » et s'était adressée à lui pour former les compagnies, ne demandant que des munitions. Or, l'arsenal de la Roche-Pont renfermait une bonne provision de poudre, de boulets, une vingtaine de vieilles pièces de bronze de petit calibre, six pièces de vingt-quatre, deux obusiers, quatre petits mortiers et une centaine de fusils hors de service. Dès les premiers jours de janvier, les six gendarmes qui demeuraient encore à la Roche-Pont avaient été appelés à Dijon.

Le capitaine Allaud demanda des hommes de bonne volonté pour mettre les armes en état, faire des gargousses et des cartouches, réparer les parapets, les traverses et les épaulements, fabriquer des gabions et fascines ; les femmes firent des sacs à terre, comme s'il eût été possible de soutenir un siège avec les soixante vétérans et les trois compagnies de gardes nationales formant un total de deux cent soixante hommes. Le préfet de Dijon avait transmis l'ordre de faire replier ces compagnies d'élite de gardes nationales sur Langres, mais cet ordre n'était pas parvenu. Les royalistes levaient les épaules en voyant ces deux cent

soixante gardes nationaux s'exercer sur le terre-plein de l'ouvrage avancé, et allèrent jusqu'à plaisanter dans les lieux publics sur la *garnison* du capitaine Allaud. Celui-ci n'entendait pas raillerie et disait hautement à ses hommes qu'il fallait passer le sabre au travers du corps des plaisants. Il y eut des disputes, des rixes même dans les cafés. Le maire prétendit interposer son autorité; il fut insulté, traité de traître, et le capitaine fut informé des intrigues ourdies par les royalistes. A la nuit, le capitaine faisait fermer les portes de la cité, et à chaque heure l'antagonisme entre la ville haute et la ville basse s'accroissait davantage. « Si les Autrichiens arrivent, disait le capitaine, les premiers boulets seront pour les maisons de ces traîtres royalistes ! » Les esprits s'échauffaient de part et d'autre, et le maire eut l'imprudence de demander au capitaine en vertu de quels ordres il agissait. « Je suis commandant de place, lui répondit le vieux soldat, puisqu'il n'y a ici d'autre officier que moi, et que la Roche-Pont est une place forte.... »

« Pour vous le prouver, je vous arrête ! » et il fit conduire le maire dans la citadelle. Grande fut l'émotion dans la ville, mais les royalistes étaient en faible minorité et n'osèrent remuer. On cria : « Vive le gouverneur ! » dans les cabarets. La populace voulut piller la maison du maire, située dans la cité, et c'est à grand'peine si le capitaine put arrêter le désordre. — « Tas de gredins ! » criait-il à ces drôles qui déjà brisaient les portes de la maison. « Je vais vous faire fusiller comme des chiens. Sacrebleu ! vous avez des bras pour enfoncer des portes ; nous verrons si vous taperez d'aussi bon cœur sur les Allemands ! Allons ! ajouta-t-il en se tournant vers une douzaine de vétérans qui le suivaient : Balayez-moi cette canaille ! » et donnant l'exemple il distribua force coups de plat d'épée sur le dos des pillards,

Ce fut dans la matinée qui suivit cette petite émeute que le corps français, dont nous avons parlé, se présenta devant la Roche-Pont.

Il fut accueilli dans la ville haute par de grandes démonstrations de joie. Une armée de secours bien équipée, bien munie n'eût pas été mieux reçue. Et cependant cette troupe exténuée de fatigue, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures, sans artillerie, sans munitions, avait toute l'apparence de fuyards. Couverts de boue, à peine vêtus, ces pauvres soldats ne semblaient guère propres à se défendre. Mais telle est, en ces tristes temps, le besoin d'espoir, que la vue d'un uniforme ami relève tous les cœurs. Se voyant si bien reçus, ces braves gens firent leur entrée dans la cité en bon ordre, et présentaient, en défilant dans les rues, malgré leur épuisement, un aspect martial qui redoublait l'enthousiasme des habitants. Un colonel, trois chefs de bataillon, quelques capitaines, dont un d'artillerie, formaient l'état-major.

Deux heures après leur arrivée, ces soldats, la plupart ayant fait plusieurs campagnes, bien reposés, brossés, avaient une tout autre apparence.

Les nouvelles qu'apportait ce petit corps indiquaient assez qu'il n'y avait pas de temps à perdre, si on voulait mettre la ville de la Roche-Pont en état de se défendre avec honneur, sinon avec espoir de succès. Le colonel prenait naturellement le commandement, on l'appelait Dubois. Il avait fait la guerre de Portugal, puis avait été en Russie d'où il était revenu capitaine; nommé chef de bataillon dans la campagne de Saxe, il s'était distingué à Dresde et était colonel depuis Leipzig. C'était un homme d'une trentaine d'années, mais qui paraissait avoir beaucoup plus. De la gloire française, il n'avait guère vu que le côté désastreux. Aussi ne portait-il pas sur sa physionomie cette empreinte de foi confiante qui persistait chez

beaucoup de ses frères d'armes moins éprouvés que lui par les malheurs du temps. Pendant la guerre d'Espagne, il avait éprouvé toutes les misères, les privations, constaté le défaut d'ordre, le décousu. Faisant partie du corps de Ney, au retour de Moscou, il avait appris là ce qu'est l'accomplissement du devoir sans le prestige de la gloire. A Dresde, le régiment auquel il était attaché avait perdu la moitié de son effectif; puis était venu le désastre de Leipzig. A chacun de ses grades était attaché le souvenir d'une date néfaste.

Le colonel Dubois avait des dehors froids qui lui servaient à masquer une timidité naturelle et une profonde défiance de ses semblables. — Il faut dire qu'il était payé pour se défier de tous et de tout. — Entré à l'âge de vingt ans au service comme simple soldat, bien qu'il appartînt à une honorable famille du Poitou et qu'il eût passé ses premières années entouré de la tendresse des siens, il n'avait vu de la guerre que les côtés funestes; ses premiers compagnons d'armes ne répondaient pas à l'idée qu'il s'était faite du soldat. Ce fut bien pis quand il fut envoyé en Espagne. Cette nature délicate s'était repliée sur elle-même, et ne laissait voir au dehors aucun sentiment de pitié ou même de sympathie pour qui que ce fût. Et cependant telle est profonde l'empreinte que donne à toutes les actions ce qu'on appelle le cœur, même lorsqu'on essaye d'en cacher les moindres manifestations, que cet homme, d'apparence glaciale, auquel on ne connaissait pas un ami, exerçait sur ses soldats une autorité morale, très-rare à cette dernière époque de l'Empire.

Juge infailible, le soldat sait trouver les côtés faibles de l'officier, mais il ne le tient en estime et ne lui donne toute sa confiance que s'il reconnaît en lui, avec les talents militaires, une âme bien trempée, un cœur qui bat à l'unisson du sien. Le regard du soldat perce sans peine ces

dehors froids, souvent durs même, et a bien vite démêlé si cette apparence cache l'insuffisance, la fatuité, l'orgueil, ou si elle n'est qu'une contenance de commande, l'enveloppe d'une âme accessible à tous les sentiments humains.

Dans une action, le colonel Dubois voyait tomber ses hommes sans sourciller et ne permettait pas qu'un seul soldat quittât ses rangs pour les secourir; mais après le combat il était le premier et le plus attentif à faire relever les blessés, et ne prenait de repos que quand ils étaient transportés aux ambulances.

Des trois bataillons (incomplets) qu'il commandait, deux appartenaient à son régiment; le troisième était composé de débris ramassés de tous côtés. Cependant, après deux ou trois jours de marche, tous ces hommes, aussi bien que les pelotons de diverses armes qu'il devait amener à Troyes, connaissaient le colonel Dubois mieux peut-être qu'il ne se connaissait lui-même. Ces braves gens, après quelques heures de repos, étaient heureux de rester par la force des circonstances sous les ordres de leur colonel de *Bois*, comme ils l'appelaient, et se faisaient une fête de se défendre dans ce *nid* de la Roche-Pont, isolés de tout secours.

Tout en prenant, de concert avec le capitaine Allaud, les dispositions les plus essentielles à la défense, ne fût-ce au moins que pour sauver l'honneur des armes, le colonel Dubois voulut s'assurer s'il était possible de gagner Langres et Troyes sans compromettre sa troupe. Il fit donc monter à cheval, le soir, un jeune officier d'ordonnance, actif et intelligent, qu'il avait avec lui, lui donna deux cavaliers, deux guides montés pris dans la ville et connus du capitaine, avec ordre de reconnaître la route et de revenir le plus promptement possible.

Nous avons vu que les défenseurs, avant l'arrivée du colonel, étaient au nombre de trois cent vingt hommes

dont soixante vétérans. Parmi ces hommes, une cinquantaine étaient en état de servir les pièces, ayant été canoniers. La troupe qu'amenait le colonel se composait de trois bataillons donnant ensemble mille quatre cent cinquante hommes, de vingt-cinq artilleurs et d'une trentaine de cavaliers démontés; total : mille huit cent vingt-cinq hommes, compris les officiers.

On dut s'enquérir des vivres. Le colonel ayant appris l'arrestation du maire, le fit venir devant lui et eut bientôt confessé le magistrat municipal. Il ne lui laissa pas ignorer que les preuves de ses intrigues royalistes étaient suffisantes pour le faire fusiller sur l'heure, mais qu'il était un moyen pour lui d'éviter ce désagrément, c'était de s'employer, sans perdre une minute, à l'approvisionnement des vivres de la cité. Il ajouta qu'il ne commandait que l'avant-garde d'un corps d'armée, dirigé de Lyon sur les derrières des ennemis, pendant que l'Empereur les prendrait en tête; qu'il était donc important que la ville de la Roche-Pont pût résister quelques jours, et que si elle devait se rendre, faute de vivres, c'était à lui, maire, que le gouvernement de l'Empereur s'en prendrait, comme s'étant entendu avec l'ennemi; qu'alors son affaire était réglée.

Le pauvre maire, plus mort que vif, promit tout, jura par tous les saints qu'il était dévoué à l'Empereur, et que dans les vingt-quatre heures la forteresse serait garnie de tous les vivres qu'on trouverait dans les environs. « Je ne sais ce qu'il y a dans les environs, répondit le colonel; vous le savez probablement; mais je dois vous déclarer qu'il faut ici, demain à quatre heures du soir, — il est six heures un quart : — 1° des rations en farine, viande et vin pour deux mille hommes de garnison et pour vingt-cinq jours au moins; 2° que les habitants de la ville doivent être approvisionnés de leur côté pour trente jours; et que si les choses ne sont pas ainsi faites, j'aurai le regret de

vous mettre de nouveau sous les verrous, où vous attendrez la décision du gouvernement de l'Empereur.... Je vais vous donner vingt hommes pour vous accompagner et vous aider.... Planton ! mandez-moi le major ! — Mais, mon colonel, dit le maire, vous sentez bien qu'en cette saison j'aurai bien de la peine.... — Aimez-vous mieux retourner de ce pas en prison ? interrompit le colonel.... » Major ! dit-il, lorsque cet officier fut introduit, M. le maire de la Roche-Pont se charge d'approvisionner la ville en vivres avant vingt-quatre heures. Voilà la note de ce qu'il faut. Vous l'accompagnerez et vous aurez vingt hommes de corvée avec vous, prenez-en trente s'il est besoin. Il faut commencer cela de suite. Bonne chance, monsieur le maire ; au revoir. « Et au major, pendant que le maire se retirait pâle et couvert de sueur, malgré la rigueur de la saison : « Ne perdez pas cet homme de vue, c'est un royaliste ; tenez-le en haleine et ramenez-le-moi avec des vivres. — Entendu, mon colonel ! » Il y avait bien des années que la ville haute et la ville basse de la Roche-Pont n'avaient été aussi animées. En haut, c'était de tous côtés des bruits d'armes, des terrassiers qui allaient à l'ouvrage, des pièces qu'on sortait de l'arsenal et qu'on mettait en batterie, des affûts qu'on réparait. Là, les charpentiers faisaient des plates-formes. Comme jadis, les femmes se mêlaient aux travailleurs, elles rapportaient des fagots d'osier coupés le long de l'étang pour faire des gabions. Derrière toutes les fenêtres on en voyait qui cousaient des sacs à terre. Les charrons réparaient des roues ; et tout ce monde chantait, riait, comme si on se fût préparé à une fête. Les charrettes de farine et de fourrage arrivaient ; des porcs, des vaches et des moutons qui encombraient les rues.

La ville basse présentait un aspect différent : les cafés étaient pleins, tout le monde parlait à la fois et très-haut.

Le maire, suivi du major qui ne le quittait pas d'une semelle, et de sa corvée, entra dans les boutiques, dans les habitations.

Tout le monde alors se mettait aux fenêtres ou sur le pas des portes. On attelait des charrettes que les vingt hommes de corvée remplissaient en un clin d'œil; faute de chevaux de renfort, les ouvriers poussaient à la roue. Seules, quelques belles maisons restaient hermétiquement fermées.

Il fallut parcourir la vallée, se présenter chez les fermiers des alentours, chez les meuniers. Beaucoup d'habitants de la ville haute descendaient pour aller en quête de jambons, de farine, de graines. Les boutiques d'épicerie, de charcuterie se vidaient à chaque heure; les denrées augmentaient de prix de minute en minute; si bien que le dernier jambon fut vendu, à trois heures du soir, soixante francs.

A quatre heures, le maire, toujours suivi du major comme de son ombre, se présenta devant le colonel et lui remit le bordereau de tout ce qu'il avait pu faire entrer en vivres dans la ville haute. Le colonel le fit asseoir et examina longuement la note, n'épargnant pas les questions et s'assurant près du major de l'exactitude des déclarations. Les vingt-cinq jours de rations pour deux mille hommes se trouvèrent complétés, grâce à un bon approvisionnement de graines sèches qui suppléait à ce qui manquait de farine.

Le colonel voulut bien en passer par là, d'autant qu'on avait trouvé dans le château quelques centaines de livres de biscuit en bon état. « Je vous remercie, monsieur le maire, dit-il; vous devez être fatigué, vous pouvez rentrer chez vous; mais comme je n'ignore pas les fâcheuses dispositions de quelques mauvais sujets à votre égard, vous aurez un factionnaire à votre porte, et je dois vous engager à ne quitter votre maison que pour aller à la mairie, qui,

heureusement, est située dans la ville haute, ce qui vous permettra, lorsque nous serons investis, de remplir vos fonctions avec le zèle que vous venez de montrer.... Je vous prierai aussi de faire organiser sans délai, cette nuit par exemple, une ambulance avec cinquante lits garnis, et de m'adresser les chirurgiens de la ville, s'il s'en trouve à la Roche-Pont, dès ce soir.... Major ! accompagnez M. le maire pendant qu'il prendra ces derniers soins, et afin qu'il ne lui arrive rien de fâcheux.... »

Ce même jour, à huit heures du soir, la reconnaissance rentra et rendit compte de ce qu'elle avait vu.

L'ennemi était à Gray, à Champlitte, occupait les chemins qui de Gray vont à Thil-le-Châtel. On l'avait rencontré à Bèze, située à six lieues de la Roche-Pont. Toute communication entre Dijon et Langres était coupée; et, bien que l'ennemi n'eût pas occupé cette ville, il formait un rideau entre elle et le Nord pour masquer ses mouvements ultérieurs.

Les détails circonstanciés donnés par son officier d'ordonnance confirmèrent le colonel dans la pensée que l'armée de Bohême ne se préoccupait que médiocrement de ce qui se passait sur ses derrières, mais qu'elle poussait une pointe vers la capitale, par le bassin de la Seine. « Ah ! dit le colonel, quand il eut longuement fait causer le jeune officier, si nous avions seulement ici vingt mille hommes de ces troupes qui ont été s'engloutir en Russie, nous pourrions faire payer cher à MM. les Allemands et Russes leur marche aventureuse, et peu d'entre eux repasseraient le Rhin.

Le colonel Dubois se décida donc à se conformer à la seconde partie de ses instructions. Il envoya un homme sûr, que lui procura le capitaine Allaud, à Auxonne pour faire savoir au commandant de place, si la ville n'était déjà occupée par l'ennemi, qu'il tenait la Roche-Pont, qu'il pou-

vait s'y défendre quelque temps, et qu'on dirigeât sur cette place les détachements isolés, vivres et munitions sans destination.

Le 15 janvier la ville de la Roche-Pont n'avait pas encore vu un seul ennemi. La colonne du centre de l'armée du prince de Schwartzemberg filait par Gray sur les hauteurs des bassins de la Seine et de la Marne, et négligeait la basse Saône. Ces délais avaient permis de réunir dans la ville des munitions nouvelles et quelques recrues qui, ne pouvant rejoindre, erraient sans ordres. Quatre pièces d'artillerie de campagne dont les affûts étaient en mauvais état, avaient aussi pu être rentrées dans la ville. Le colonel s'était mis en communication avec Lyon, et le maréchal Augereau, espérant toujours commencer son mouvement offensif, avait confirmé les ordres précédents donnés, c'est-à-dire de tenir à la Roche-Pont et de s'éclairer avec soin du côté du Nord principalement.

La grande armée de Bohême eut vers la fin de janvier quelques craintes sur ses derrières, et le prince de Schwartzemberg sut que de Mâcon, en remontant la Saône, et jusque dans les contrées coupées de collines qui composent une partie de la haute Bourgogne, il se formait un noyau de résistance qui pouvait à un moment donné prendre l'offensive et devenir un grand embarras. Après le combat de Brienne (29 janvier), à la suite duquel les Prussiens furent rejetés par Napoléon sur la Rothière, les souverains, réunis autour du prince de Schwartzemberg, délibérèrent s'ils ne s'arrêteraient pas à Langres ou s'ils risqueraient de s'exposer seuls aux troupes commandées par l'Empereur.

Cette indécision relativement aux opérations ultérieures décida une concentration plus effective et l'occupation d'un rayon plus étendu autour de Langres.

Ordre fut donc donné à un corps de quatre mille coali-

sés Bava-rois et Autrichiens, d'investir la place de la Roche-Pont et de surveiller les communications de Lyon sur Langres.

Ce ne fut que le 2 février que ce corps montra ses têtes de colonnes devant la Roche-Pont.

Le colonel Dubois n'avait pas perdu son temps : les approvisionnements en vivres étaient assurés pour plus de six semaines ; les munitions ne manquaient pas. Cet officier supérieur avait mis de l'ordre dans la place, et ses troupes bigarrées, mais bien reposées et pleines de confiance, s'élevaient alors à plus de dix-neuf cents hommes dont douze cents, vieux soldats, sur lesquels on pouvait compter. Les ouvrages du Nord étaient bien armés et les défenses en bon état, garnies de leurs palissades, de leurs traverses et d'un nombre d'abris suffisant.

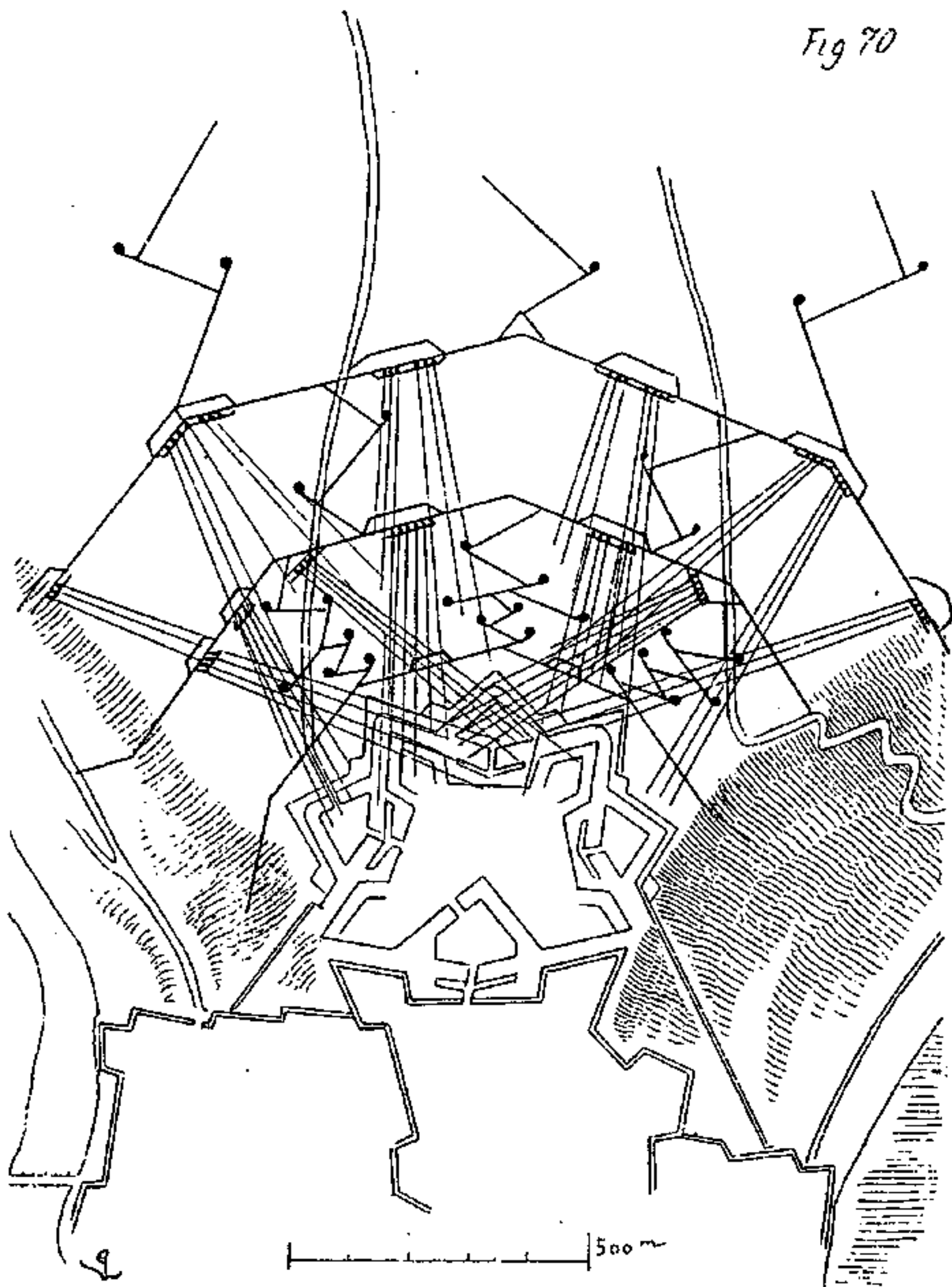
Le soir du 2 février, quelques cavaliers ennemis vinrent caracoler à une centaine de toises des ouvrages ; cette bravade leur causa la perte d'une douzaine d'hommes.

L'ennemi, toutefois, ne paraissait pas vouloir entreprendre un siège en règle, et s'établit à neuf cents toises du saillant Nord ; il envoya des détachements pour occuper le faubourg de la rive droite, et dressa un campement sur les coteaux de l'Est.

Le colonel avait fait sauter le pont de pierre et détruit les passerelles.

Dans la matinée du 4 février, un parlementaire se présenta sur les glacis, et fit remettre au commandant de place une sommation du général Werther, demandant la reddition de la Roche-Pont aux troupes des princes alliés. La garnison pouvait se retirer vers le Midi, avec ses armes, bagages et artillerie de campagne.

Le colonel répondit que la place étant bonne, bien munie, elle ne capitulerait que du moment où les brèches ne



L'ATTAQUE THÉORIQUE DE L'OUVRAGE DE VAUBAN

seraient plus tenables, et s'il jugeait que la défense ne pût être utilement prolongée.

La nuit suivante, le colonel Dubois fit sortir une centaine d'hommes pour tâter les avant-postes ennemis et reconnaître leurs positions. Le lendemain 5 et le surlendemain 6, l'investissement fut à peu près complet, et les communications avec la campagne interrompues. Le 9 au soir, nouvelle sommation du général ennemi, annonçant que si la place n'était pas rendue dans les vingt-quatre heures, le bombardement commencerait. Même réponse du colonel.

En effet, le 10 février, une batterie de mortiers ouvrit le feu, d'abord sur le saillant du Nord, vers huit heures du soir. Ces bombes ne produisirent aucun effet, et après dix heures de bombardement, huit hommes seulement avaient été touchés, le toit d'une des casernes s'était effondré et deux affûts durent être réparés.

Les pièces de gros calibre mises en batterie sur les cavaliers des bastions de l'ouvrage ne tirèrent sur la batterie de mortiers que lorsque le jour fut fait, et la firent taire vers midi. L'ennemi alors parut se borner à l'investissement sans plus rien entreprendre, et ce ne fut que le 17 février — probablement à la suite de nouvelles reçues du Nord — qu'il parut se décider à faire un siège en règle.

Peut-être n'avait-il pas jusqu'à ce moment le matériel nécessaire.

Dans la nuit du 17 au 18, la première parallèle fut commencée à cinq cent soixante mètres des saillants des places d'armes rentrantes (fig. 70), ainsi que les communications de cette parallèle avec les dépôts. Le commandant de place fit sortir, vers deux heures du matin, cent cinquante hommes, qui se portèrent au pas de course sur les postes avancés, protégeant les travailleurs du côté occidental du plateau, leur passèrent sur le corps, arrivèrent jusqu'à la tran-

chée, mirent en déroute les sapeurs, leur enlevèrent quelques outils et, se voyant pris de flanc, se jetèrent sur les rampes du plateau et rentrèrent par la poterne de la ville basse, protégés par les feux du demi-bastion.

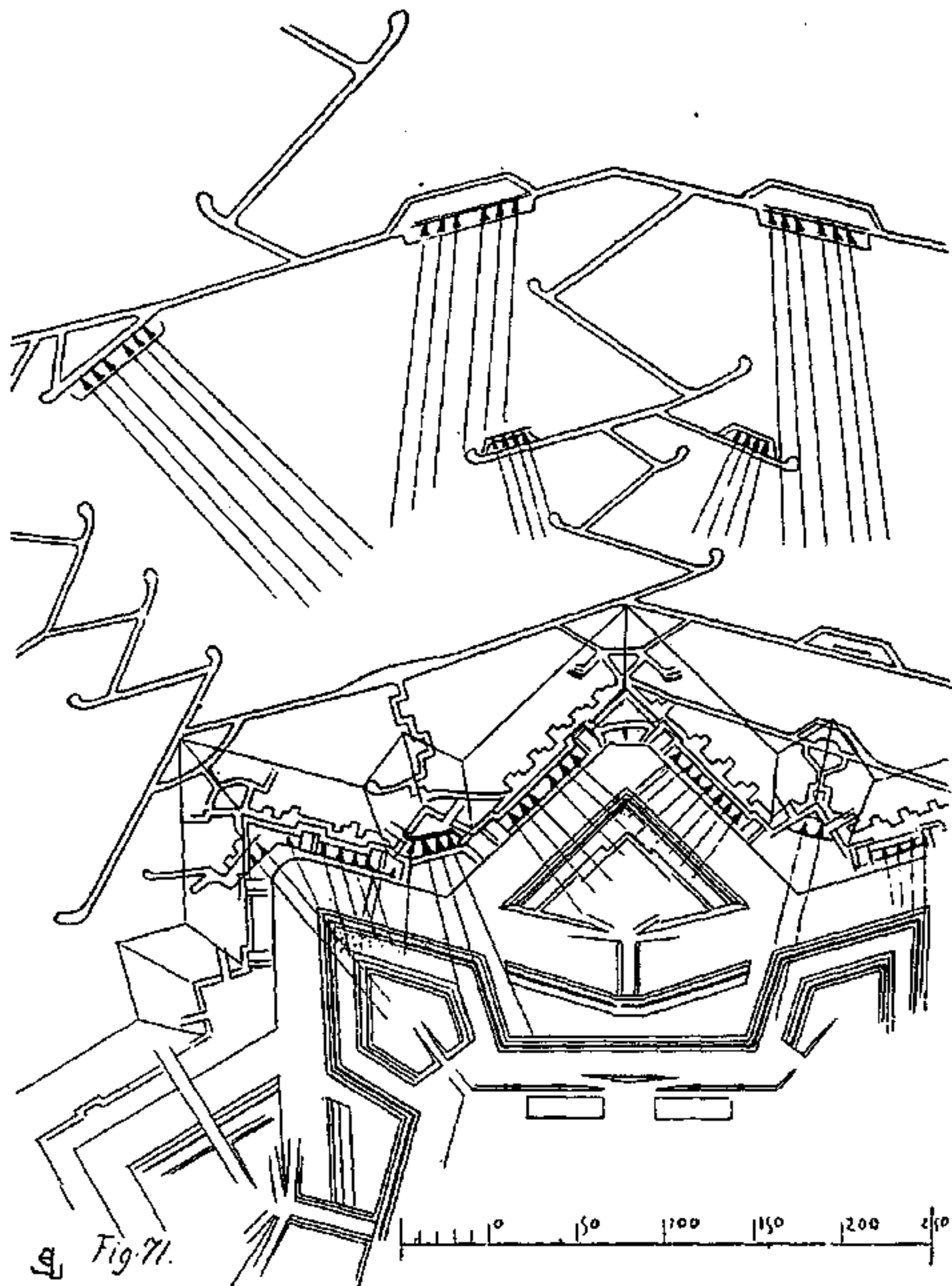
Dans la journée du 18 février, les travailleurs de jour achevèrent ce qu'avaient commencé les travailleurs de nuit, et les ingénieurs déterminèrent dans la parallèle les prolongements des ouvrages de la place, que l'on prétendait ricocher, afin d'établir les premières batteries. A la façon de procéder de l'assiégeant, le colonel Dubois et le capitaine Allaud n'eurent pas de peine à reconnaître qu'ils avaient affaire à un ennemi méthodique, qui conduirait son attaque suivant les règles de l'art et emploierait contre le principal ouvrage de la Roche-Pont les moyens classiques de cheminement. En effet, le commandant du génie du corps bavarois avait tracé son siège conformément à la figure 70.

Dans la nuit du 18 au 19 février, il fit commencer les batteries à ricochet de la première parallèle et les boyaux de communication qui devaient conduire à la seconde parallèle; les travaux furent continués de jour. Il entendait diriger le siège ainsi qu'on va le voir : La troisième nuit, les batteries de la première parallèle furent achevées, afin de tirer ensemble au jour.

La quatrième nuit, en supposant que l'artillerie de l'assiégé serait réduite au silence, on commencerait la seconde parallèle, et la cinquième nuit, les contre-batteries parallèlement et perpendiculairement aux faces à canonner.

La sixième nuit verrait continuer les contre-batteries et commencer, à la sape, les zig-zags jusqu'à environ cent cinquante mètres de la crête des angles saillants du chemin couvert.

La septième nuit, la construction des contre-batteries serait achevée, et on creuserait les demi-parallèles.



LA TROISIÈME PARALLÈLE ET LE COURONNEMENT
DU CHEMIN COUVERT

La huitième nuit, on continuerait de cheminer à la sape en zig-zag, et on armerait les demi-parallèles d'obusiers et de mortiers pour commencer leur feu au jour, en même temps que les contre-batteries.

La neuvième nuit, les têtes de sape atteindraient le glacis à cinquante ou soixante mètres des angles saillants du chemin couvert; les zig-zags amorceraient la troisième parallèle qu'on continuerait au jour.

La dixième nuit, ces ouvrages seraient perfectionnés, la troisième parallèle devrait être achevée, et on y établirait des batteries de pierriers.

La onzième nuit, on devrait pousser à droite et à gauche de la capitale, sur une longueur de vingt-six à trente mètres, deux sapes (fig. 71). On creuserait les tranchées circulaires; on cheminerait droit alors sur la capitale, en sape double, jusqu'à la portée des grenades à la main, à vingt-six ou trente mètres du saillant des places d'armes. Protégé par le feu de la troisième parallèle, ce travail serait continué le jour.

La douzième nuit serait employée à tracer le cavalier de tranchée au moyen de deux sapes; ces ouvrages devraient être terminés au jour.

La treizième nuit, partant des extrémités des cavaliers de tranchée qui sont près des capitales, en sape double, on couronnerait les angles saillants du chemin couvert. Au jour, ces couronnements seraient achevés et la construction des contre-batteries commencée. On descendrait à l'aide de deux sapes dans la place d'armes pour établir un logement parallèle à l'arrondissement des fossés.

En cas de nécessité, on pousserait, à droite et à gauche du couronnement, deux sapes qui se réuniraient au milieu de ce couronnement. On établirait, si besoin était, une quatrième parallèle sur laquelle on placerait alors les pierriers de la troisième parallèle. Si cette quatrième parallèle n'é-

taut pas nécessaire, on se dirigerait, de la troisième parallèle au moyen de la sape double défilée, directement sur le saillant de la place d'armes rentrante.

La quatorzième nuit, le couronnement devrait être étendu le long des branches du chemin couvert jusqu'à la première traverse. La construction des contre-batteries serait continuée ainsi que celle de la quatrième parallèle. Si cette quatrième parallèle n'était pas nécessaire, la sape arriverait jusqu'au saillant de la place d'armes rentrante, que l'on couronnerait. Au jour, seraient commencées les batteries de brèche.

La quinzième nuit on perfectionnerait ces travaux ; puis si l'on avait dû creuser une quatrième parallèle, de celle-ci on partirait en deux sapes, qui se réuniraient pour former une forte traverse à l'abri de laquelle ces sapes arriveraient jusqu'au saillant de la place d'armes rentrante, que l'on couronnerait en étendant ce couronnement à droite et à gauche. On devrait commencer la descente du fossé.

Pendant la seizième nuit, les batteries de brèche seraient terminées et commenceraient leur feu. On travaillerait à la descente du fossé. Si on le pouvait, on descendrait dans la place d'armes pour s'y loger et y établir une batterie de pierriers.

La dix-septième nuit serait employée à achever la descente du fossé, et on commencerait l'épaulement du passage.

Pendant la dix-huitième nuit, on ferait brèche et on approcherait le passage du fossé de la brèche qui devrait être faite le matin.

Pendant la dix-neuvième nuit, on ferait reconnaître la brèche, et les sapeurs la rendraient praticable. On terminerait les épaulements du passage du fossé pour que l'assaut pût être donné au jour.

Ainsi, d'après ce plan de siège, en dix-neuf fois vingt-

quatre heures la place devait être au pouvoir de l'ennemi.

Les tracés étaient arrêtés, et le général Werther ne doutait pas du succès, puisqu'il ne supposait pas que la Roche-Pont pût être secourue, et qu'il n'ignorait pas la faiblesse de la garnison et la pauvreté de son artillerie.

Cependant, ces prévisions théoriques furent quelque peu dérangées par l'énergie de la défense.

Le colonel Dubois n'avait pas assez de monde pour agir efficacement à distance ; il tenait fort à ménager ses hommes, et se contenta de gêner les premiers travaux avec son artillerie. Celle-ci se composait, ainsi qu'on l'a vu, de :

Pièces de divers calibres.	20
Pièces de vingt-quatre.	6
Obusiers.	2
Mortiers.	4
Pièces de campagne.	4
Bouches à feu, total.	36

Une douzaine de pierriers et fusils de rempart complétaient cette artillerie. L'arsenal renfermait aussi un certain approvisionnement de grenades et artifices.

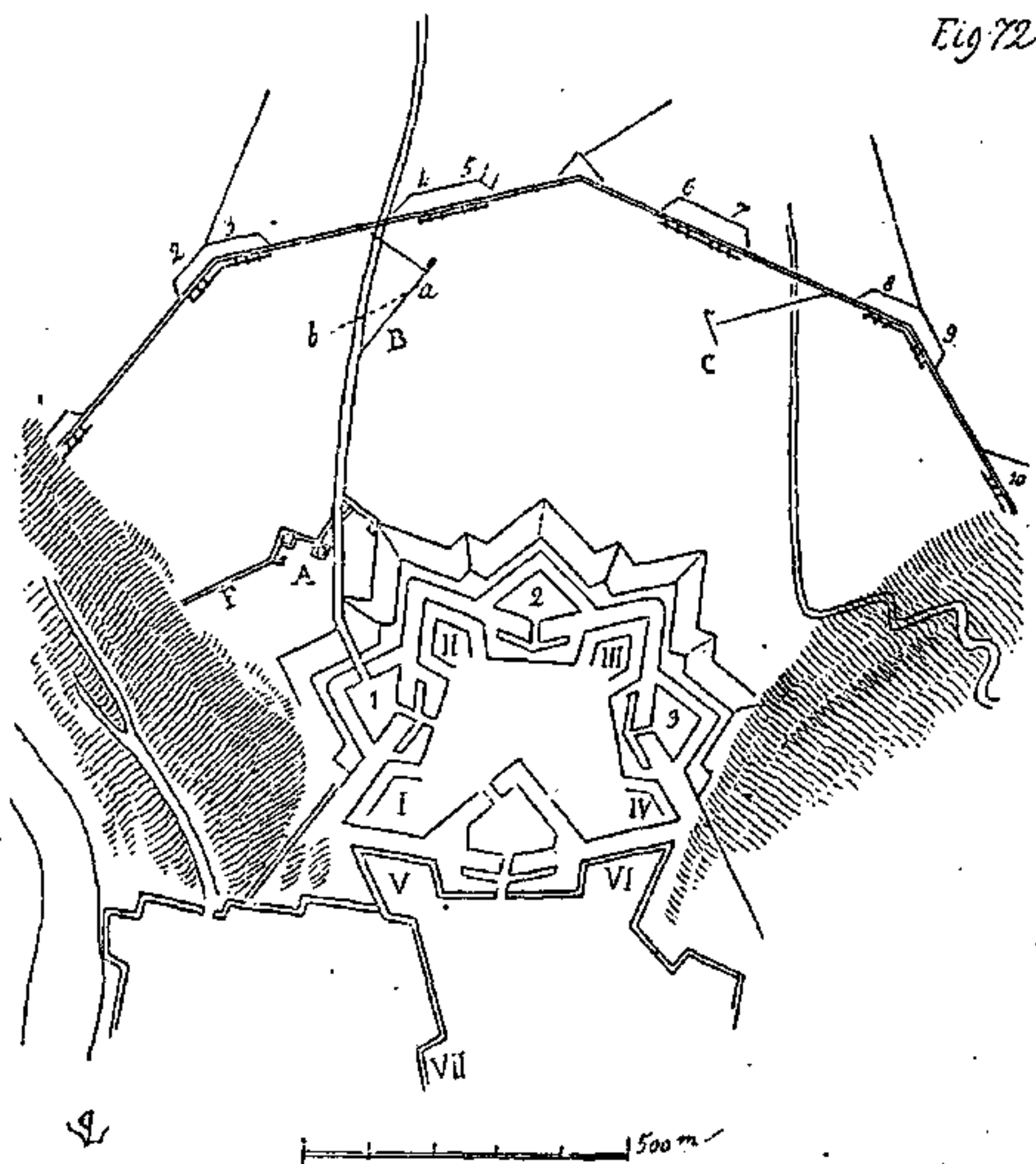
Le 20 février en effet, les batteries de la première parallèle, au nombre de dix, ouvrirent leur feu. Chacune d'elles était armée de trois pièces ; la première de droite (de l'assiégeant) à ricochet, enfilait le chemin couvert en avant de la face droite du bastion de gauche (de l'assiégé).

La deuxième battait la face de droite de la demi-lune de gauche ; la troisième, la face gauche de la demi-lune milieu ; la quatrième, à ricochet, enfilait le chemin couvert en avant de la face gauche du bastion de gauche ; la cinquième battait le saillant de la demi-lune ; la sixième battait la face droite de cette demi-lune ; la septième, à rico-

chet, enfilait le chemin couvert en avant de la face gauche du bastion de droite ; la huitième, à ricochet, enfilait la face gauche de la demi-lune milieu ; la neuvième, battait la face gauche de la demi-lune de droite, et la dixième, à ricochet, enfilait le chemin couvert en avant de la face gauche du bastion de droite. Quatre mortiers étaient montés entre les batteries 4 et 5, 6 et 7. Le capitaine Allaud ne doutait pas que l'attaque principale ne se portât sur le bastion de gauche ; il fit donc remparer la gorge de ce bastion pendant la nuit. Les six pièces de vingt-quatre furent mises en batterie sur les cavaliers des bastions du corps de place, et bien protégées par des traverses et blindages. Ces six pièces concentrèrent leur feu sur la quatrième et cinquième batteries de l'assiégeant, et parvinrent vers le milieu du jour à éteindre leurs feux. Puis elles tirèrent sur la batterie n° 3, et, avant la nuit, firent taire aussi ses trois pièces. Les bouches à feu en batterie sur les cavaliers des bastions de l'ouvrage étaient suffisamment protégées pour n'avoir pas à souffrir des projectiles ennemis, auxquels elles ne répondirent que faiblement. Mais dans la nuit du 20 au 21 février, les plans de l'assiégeant durent être modifiés. A minuit, le colonel fit prendre les armes à cinq cents hommes, fit atteler ses quatre pièces de campagne, dont les roues avaient été garnies de chiffons et de laine, et, sortant par la demi-lune de gauche, il fit placer deux pièces à droite, deux pièces à gauche de la route, à deux cents mètres en avant des glacis, et, sur la route même, les deux obusiers à cent mètres en arrière. Puis il se porta résolûment en avant vers le boyau de communication, entre la troisième et la quatrième batterie ennemie, dont les feux étaient éteints. Les postes se défendirent assez mal ; les sapeurs lâchèrent pied, abandonnant la tranchée et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'aux batteries.

Les renforts survinrent alors, et le colonel fit retirer ses

hommes doucement, par échelons, jusqu'aux pièces. Celles-ci alors firent feu à la fois sur l'ennemi, à mitraille, et les cinq cents hommes se portèrent de nouveau en avant,



ramenèrent quelques prisonniers, et, se voyant de rechef attaqués par des forces supérieures, se replièrent. Cette fois, les Allemands ne dépassèrent pas leurs tranchées et

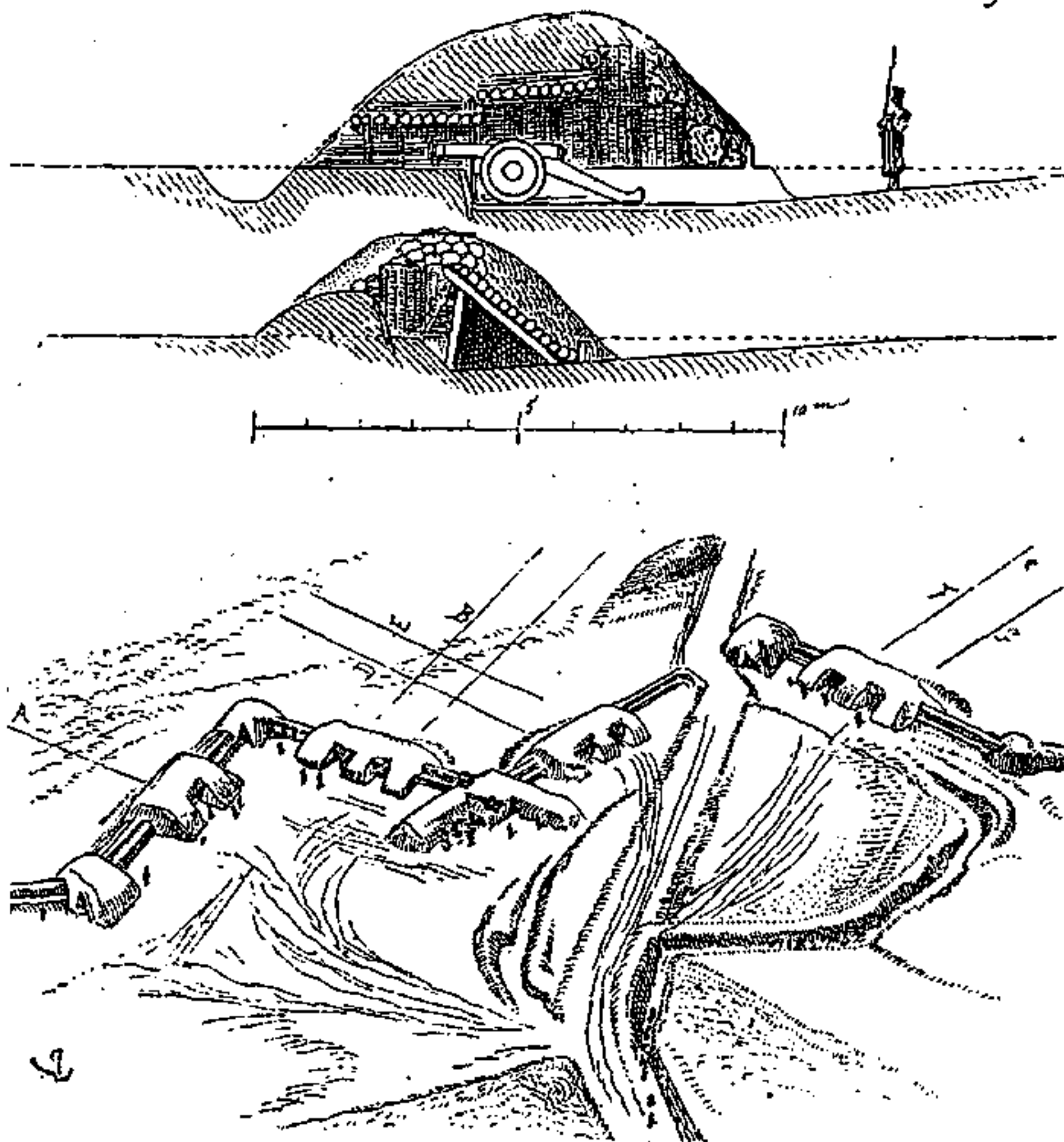
se contentèrent d'envoyer quelques volées de mitraille au jugé. Cette échauffourée ne dura pas plus d'une demi-heure. A une heure après minuit, le capitaine Allaud mit deux cents travailleurs à deux cent cinquante mètres en avant de la face de la demi-lune de gauche n° 1, à cheval sur la route, pour commencer sur ce point une tranchée (fig. 72). Ces travailleurs étaient protégés par un poste de cent hommes et les deux obusiers laissés sur la route.

Cet ouvrage consistait en deux redans avec puissantes traverses-abris (voir en A). Il était assez avancé au jour pour pouvoir abriter les travailleurs. Lorsque l'ennemi, qui s'était remis à la besogne aux boyaux de tranchée B et C, afin de commencer la deuxième parallèle, reconnut de bon matin le nouvel ouvrage de l'assiégé, il s'empessa de diriger dessus le feu de la batterie n° 1, car les batteries 2, 3, 4 n'avaient pas encore été remontées. Mais, des cavaliers des bastions n° I et V, six pièces, en deux heures, réduisirent au silence cette batterie n° 1, malgré le feu des batteries 5 et 6 de l'assiégeant. La journée se passa ainsi en canonnades, et les Allemands ne purent continuer leur boyau de communication B qui se trouvait enfilé par un des obusiers que l'assiégeant avait placé derrière la grosse traverse du saillant du redan de gauche. Ils durent modifier le tracé de cette tranchée conformément à la ligne ponctuée *a b*.

Dans la nuit du 21 au 22 février, le capitaine Allaud fit perfectionner ses redans, augmenter les traverses, établir des blindages pour sept pièces, et le matin, l'ouvrage présentait intérieurement l'aspect (fig. 73). La pièce de gauche A dirigeait son feu sur la batterie n° 1; les deux pièces du rentrant de gauche B C sur la batterie n° 4; les pièces D E du rentrant de droite sur la batterie n° 1, et les deux pièces F G de la face de droite sur la batterie n° 6¹. Ce

1. Voir, pour les numéros des batteries ennemies, la fig. 72.

qui n'empêchait pas les bastions V, VI, I, II et III de tirer sur ces batteries.

Fig. 73.

Cependant, cette même nuit, l'assiégeant avait pu amorcer sa deuxième parallèle ; mais il était évidemment gêné sur sa droite et modifiait de ce côté son tracé. Il semblait

renoncer à entamer la place par le saillant du bastion n° II, et travaillait activement sur sa gauche.

Pendant la journée du 22 février, les assiégeants ne purent rétablir la batterie n° 1, parce que l'assiégé ne cessait d'envoyer sur ce point une grêle de projectiles. Ils parvenaient seulement à la tombée du jour à remonter leurs pièces dans les batteries 2 et 3, et, ayant réglé leur tir avant la nuit, envoyèrent les boulets de deux pièces sur les saillants des redans. Vers minuit, le colonel Dubois fit sortir cinq cents hommes qui, longeant la crête occidentale du plateau, se jetèrent sur la batterie n° 1. Quelques instants après, une seconde troupe de quatre cents hommes se dirigea sur les deux batteries 2 et 3, et l'assiégeant ayant été délogé de la batterie n° 1, la première troupe de l'assiégé vint se former en ligne de tirailleurs entre la batterie n° 2 et le saillant du redan de droite, pendant que des fusiliers postés sur la tranchée A' et un des obusiers balayaient le terrain jusqu'à la batterie n° 1, afin d'empêcher l'ennemi de prendre la sortie à revers.

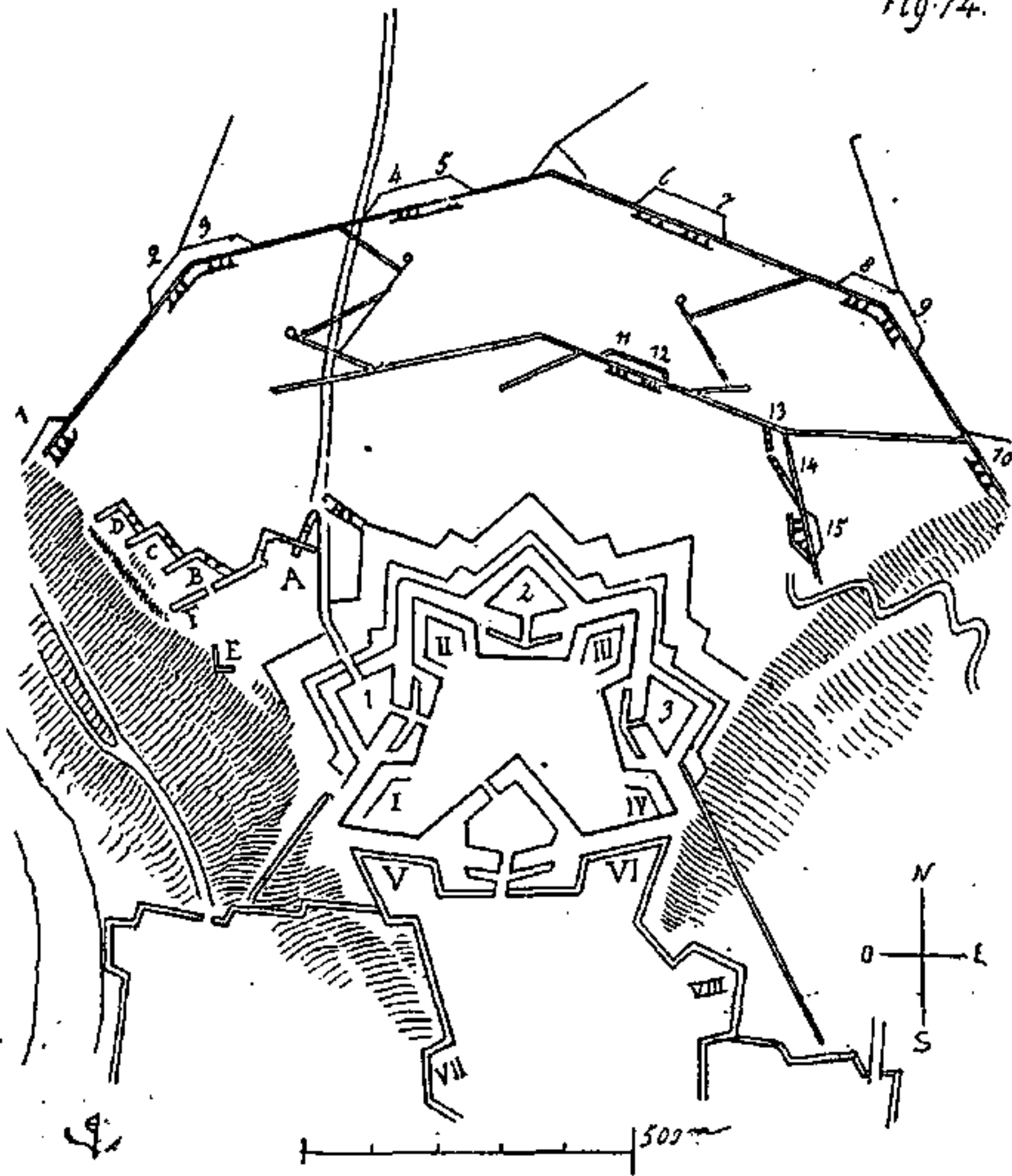
Cette opération eut un plein succès; non-seulement les travaux de la batterie n° 1 furent endommagés et les trois pièces qui l'armaient enclouées, (les affûts de ces pièces, ainsi que nous l'avons dit, étaient déjà brisés), mais, autour des batteries 2 et 3, il y eut un combat très-vif, à la suite duquel les Allemands ayant été repoussés, les pièces furent mises hors de service, les munitions dispersées, les gabions et sacs à terre bouleversés. Une troupe de cent hommes avait en outre été postée sur les rampes du plateau par le colonel, afin d'empêcher l'ennemi de filer le long de cet escarpement pour attaquer l'ouvrage A.

A la faveur de cette sortie, deux cents travailleurs avaient été disposés par le capitaine Allaud, le long de la crête oc-

1. Voir la figure 72.

cidentale du plateau, pour élever un nouvel ouvrage B C D (fig. 74) qui consistait en trois nouveaux redans présentant

Fig. 74.



trois batteries pour deux pièces chacune, tracées en crémaillère et séparées par de fortes traverses. Le matin, 23 fé-

vrier, la première batterie B était suffisamment forte pour résister aux projectiles.

D'ailleurs cette batterie ne pouvait être immédiatement battue par la batterie n° 1 qui était abandonnée et dont les pièces étaient hors de service. Il fallait au moins quarante-huit heures pour que l'assiégeant pût rétablir les batteries 2 et 3. Les batteries 4 et 5 devaient changer leurs embrasures pour diriger leurs feux sur cette batterie B, et il n'y avait que les batteries 6 et 7 qui pussent battre les redans A et B. Or, ces batteries 6 et 7 recevaient les projectiles des deux pièces de la face droite du redan de droite, des deux pièces de la face droite du bastion II, des deux pièces de la face gauche du bastion III et d'une pièce de la face droite de la demi-lune 2. A chaque instant il fallait réparer les gabionnades, replacer des sacs à terre, et l'ennemi avait eu depuis le commencement du jour dix artilleurs tués et autant de blessés, dans ces deux batteries.

L'ingénieur allemand qui avait si méthodiquement tracé les opérations successives du siège, était visiblement gêné par les dispositions de l'assiégé. Cela, suivant lui, était barbare, absolument contraire aux règles, et indiquait chez le commandant du génie de la garnison une ignorance et un mépris de l'art de la fortification qui devaient finir par un désastre.

Pendant la nuit du 23 au 24 février, les Allemands terminaient leur seconde parallèle, sauf du côté du Nord-Ouest. Ils inclinèrent la branche orientale de cette parallèle vers le Sud¹ et commencèrent les batteries 11, 12, 13, 14 et 15. La batterie 13, de deux pièces, devait enfler l'ouvrage A.

Mais, cette même nuit, le capitaine Allaud fit terminer la seconde batterie C, ébaucher la troisième D, remparer la

1. Voyez fig. 74.

crête du plateau et élever un épaulement E pour battre les rampes, avec bon parados.

Si l'assiégé parvenait à terminer et à armer ces ouvrages, les batteries 11 et 12 de l'assiégeant étaient prises en écharpe, les boyaux de communication étaient la plupart enfilés, et c'était un siège à recommencer. Le général allemand était de fort méchante humeur et s'en prit au commandant du génie qui, son plan sur table, cherchait à démontrer comment son siège avait été étudié suivant toutes les règles; qu'on ne pouvait prévoir l'audace ignorante de ces Français, et que, si on voulait agir avec vigueur, on les ferait cruellement repentir de s'avancer ainsi en flèche sur le flanc de l'attaque; qu'on n'avait jamais vu pareille chose, et que si on faisait converger sur ce saillant en l'air trois batteries, on l'aurait bientôt écrasé.

Le 24 février au matin, deux pièces de vingt-quatre, mises en batterie sur la face gauche du bastion VIII, ouvrirent leur feu sur les batteries 13, 14 et 15 de l'assiégeant, qu'elles enfilèrent et leur causèrent de graves dommages avant qu'elles ne fussent entièrement terminées. Pour le coup, le général allemand passa de l'humeur à la colère et en vint aux menaces. Si bien que le malheureux commandant du génie se rendant, après une scène violente, à ces batteries, pour faire établir des traverses et rectifier le tracé qui, prétendait-il, n'avait pas été exécuté conformément à ses instructions, eut la tête broyée par un éclat d'affût.

La direction des travaux du génie revint alors à un officier jeune et qui, après une conférence avec le général Werther, modifia le plan d'attaque. Pendant cette journée du 24, le feu fut à peu près nul de part et d'autre, l'assiégeant ne tirant que par longs intervalles. La garnison française, qui voulait ménager ses munitions, répondit à peine, mais travailla avec ardeur à perfectionner ses ouvrages avancés de l'Ouest.

Une sortie effectuée pendant la nuit du 24 au 25 pour s'assurer si l'ennemi reprenait possession des batteries 1, 2 et 3, ne se heurta qu'à des postes avancés qui ripostèrent mollement et se retirèrent. Ces trois batteries étaient dans l'état où les avait mises la sortie précédente.

Le capitaine Allaud employa toute cette nuit à faire renforcer les batteries B, C, D. Elles furent armées de six pièces qui, le matin du 25, balayèrent les boyaux de communication et toute une branche de la deuxième parallèle.

Les Allemands répondirent à peine et semblaient abandonner leurs ouvrages.

Il était probable qu'ils allaient tenter une autre attaque. Le colonel ne voyait pas sans inquiétude les nouvelles dispositions prises par le capitaine Allaud, lesquelles présentaient, en face d'un assaillant hardi, de graves dangers. Le calme de l'ennemi faisait pressentir quelque projet nouveau ; peut-être une attaque de vive force contre ce saillant qui, s'il était emporté, fournirait aux assiégeants un logement excellent pour établir rapidement des batteries de brèche contre la demi-lune n° 1 et le bastion II. Il fallait donc défendre ce saillant à tout prix, puisqu'on s'était laissé entraîner à l'établir, afin de déconcerter l'attaque en règle des Allemands. D'ailleurs, si on le perdait, on perdrait probablement en même temps la plupart des pièces qui l'armaient. Or la défense n'en possédait qu'un nombre restreint.

Treize pièces armaient cet ouvrage avancé. Les deux obusiers furent mis en batterie, l'un à l'extrémité du saillant D, dirigé vers la batterie n° 1, l'autre dans la place d'armes rentrante de droite de la demi-lune n° 1. Deux pièces furent en outre placées sur la face droite de cette demi-lune ; deux pièces sur le front, entre les bastions I et II, et deux pièces sur les faces droite et gauche de ce bastion, pour balayer les ouvrages avancés s'ils étaient pris.

Total : dix-neuf pièces et deux obusiers. De plus, la crête du plateau fut bien défendue par une bonne tranchée-abri avec traverses, pour que l'ouvrage ne pût être pris d'assaut à revers par l'escarpement. Une des pièces de vingt-quatre fut mise en batterie dans le bastion V du corps de place, suivant la capitale, pour balayer cette rampe.

Le 25 février, des deux parts on ne tira que quelques coups de canon. Les batteries de mortiers de l'assiégeant concentrèrent leur feu sur le redan de l'Ouest sans causer beaucoup de dommage; mais pendant la nuit du 25 au 26, le tir des bombes redoubla si bien qu'il devint difficile de travailler dans ces ouvrages. Il continua pendant la journée du 26, mais les assiégés démontèrent trois de ces mortiers avec les pièces laissées sur les bastions II et III. L'assiégé mit, de son côté, les deux mortiers en batterie sur le front entre ces deux bastions. et envoya des projectiles dans les batteries 11 et 12.

On voyait pendant cette journée du 26 (le temps étant clair) l'ennemi élever trois batteries au Nord-Ouest, évidemment dirigées contre les batteries A, B, C, D, pour les écraser. On ne pouvait répondre à ces feux; le colonel décida donc qu'on rentrerait en ville les six pièces des batteries B, C, D, provisoirement. Les bombes continuèrent à tomber dans les ouvrages pendant toute la nuit du 26 au 27, et le 27 au matin, le feu des trois batteries ennemies, élevées à six cents mètres en arrière de la batterie abandonnée n° 1, s'ouvrit contre les redans B, C, D; il dura toute la nuit du 27 au 28 et endommagea très-gravement les blindages, bouleversa les traverses. Le matin du 28, cette crémaillère n'était plus tenable; seul, l'ouvrage A n'avait pas été sérieusement entamé. L'obusier placé en D avait été ramené derrière la grande traverse F couronnée d'une banquette.

Vers neuf heures, l'ennemi reprit possession de la bat-

terie n° 1, y installa quatre pièces de campagne, malgré le feu des bastions I et II, et lança une colonne d'assaut contre les ouvrages bouleversés D, C, B. C'était bien ce qu'avait prévu le colonel. Cette colonne fut reçue par le feu des trois pièces laissées dans les redans A, par l'obusier et un front de fusiliers postés sur la grande traverse F. Inclinant sur la droite et se défilant au-dessous de la crête du plateau, cette colonne put s'emparer de l'ouvrage B C D sans de trop grandes pertes, et, se couvrant derrière les ruines des terrassements, elle put s'y maintenir pendant que les pièces de campagne de la batterie n° 1 enlevaient les défenseurs de la grande traverse F. Le colonel toutefois prit le temps de rentrer les bouches à feu laissées dans l'ouvrage A, et donna l'ordre à son monde de se replier. Mais alors, de la demi-lune n° 1, des bastions I et II et de la courtine entre ces bastions, vingt-deux bouches à feu et des pierriers tirèrent à outrance sur l'ouvrage abandonné, en faisant éprouver des pertes très-sensibles à l'assiégeant qui essayait de s'y maintenir. Cette canonnade dura jusqu'à midi. Le colonel, jugeant l'ennemi ébranlé, sortit à la tête de huit cents hommes et se jeta sur les logements que les Allemands avaient ébauchés. Il fit soutenir son attaque par les deux obusiers. L'ouvrage fut repris, non sans perdre une centaine d'hommes. Il s'agissait de le conserver. Vers deux heures, deux pièces de campagne amenées derrière les épaulements ruinés des batteries n° 2 et 3, et les quatre de la batterie n° 1, couvrirent de nouveau le saillant d'obus, de boulets et de mitraille. Les bastions I, II et III répondirent aussitôt et démontèrent quelques-unes des pièces de l'ennemi, mal protégées par les épaulements bouleversés. Le colonel fit coucher son monde derrière les traverses C, B, F, et attendit un second assaut qui, en effet, fut tenté vers quatre heures, l'ennemi croyant l'avancée de nouveau abandonnée.

75



ATTAQUE DES OUVRAGES DE CONTRE-APPROCHE

Les colonnes d'assaut franchirent le premier épaulement; mais dès qu'elles se trouvèrent dans le dernier redan D, elles furent reçues par une décharge de mousqueterie, presque à bout portant, envoyée de derrière la traverse C (fig. 75), suivie d'une charge à la baïonnette. Deux cents Allemands restèrent cette fois sur le terrain, et les débris des colonnes d'assaut reculèrent en désordre jusqu'aux batteries qui recommencèrent leur tir jusqu'à la nuit close.

Les assiégés restaient maîtres de la place, mais sous le feu convergent de l'ennemi ils ne pouvaient conserver cette position en flèche et mal flanquée. Il n'y avait pas à s'y maintenir un intérêt qui compensât les pertes que l'on ferait pour soutenir de nouvelles attaques. Toutefois le colonel ne voulut pas abandonner les redans sans les faire payer cher à l'ennemi. La soirée fut employée à charger trois fourneaux de mine sous les saillants A et B, et à relever les terrassements pour se couvrir tant bien que mal. Toute cette nuit du 28 février au 1^{er} mars, les bombes tombèrent assez dru sur l'avancée; les hommes se garantissaient encore passablement sur les débris des blindages. Le matin du 1^{er} mars, l'artillerie allemande recommença plus vivement que la veille, des trois batteries en retraite et de la batterie n^o 6, son feu contre les redans.

Le colonel fit rentrer ses hommes et ne laissa qu'un peloton bien cabané, avec ordre de ne mettre le feu aux fourneaux que quand l'ennemi se croirait couvert par l'épaulement du redan A et chercherait à s'y loger.

La journée du 1^{er} mars se passa sans que l'assiégeant tentât un nouvel assaut. « Ce sera pour cette nuit, » pensa le colonel Dubois. Il retourna vers sept heures du soir dans le saillant pour s'assurer par lui-même si les mèches étaient bien disposées, et pour encourager ses hommes; il les fit renforcer d'une vingtaine de fusiliers en leur commandant, lorsqu'ils verraient l'ennemi, de faire mine de

se défendre assez pour l'engager; mais de se replier promptement après avoir mis le feu aux mèches.

Les bombes recommencèrent à tomber vers huit heures, puis à dix heures il y eut un temps d'arrêt, et le colonel qui était monté sur le cavalier du bastion II, pensa que l'ennemi allait faire une nouvelle tentative. En effet, malgré l'obscurité de la nuit, il vit des masses noires se répandre successivement dans les ouvrages D, C et B¹. Arrivées à la traverse F, elles furent accueillies par des coups de fusil auxquels répondit une décharge bien nourrie. On pouvait voir une masse d'ennemis qui longeaient la traverse F, et se tenaient en dehors des redans A. A ce moment, trois détonations successives firent trembler le sol; puis des cris. L'ordre était donné; de la demi-lune n° 1, et des bastions I et II, toutes les pièces tirèrent à la fois sur l'avancée, pendant une demi-heure, après quoi, deux cents hommes de la garnison sortirent et coururent sus aux ennemis. L'avancée ne renfermait plus que des morts et des blessés. Le capitaine Allaud sortit alors à son tour avec deux cents travailleurs de bonne volonté pour combler les tranchées et détruire autant que possible les obstacles. Vers minuit, les bombes tombèrent de nouveau sur ce coin de la défense et l'ordre fut donné de rentrer pour ne pas perdre inutilement du monde.

Le siège était commencé depuis douze jours et la deuxième parallèle, qui devait être terminée le sixième jour, n'était point achevée. La garnison avait environ deux cent cinquante hommes tués et blessés; mais elle avait fait subir à l'assiégeant des pertes plus sérieuses.

Le général Werther trouvait que les choses traînaient en longueur et était fort dépité. Quelques royalistes qui possédaient de jolies maisons dans le faubourg de l'autre

1. Voyez la figure 74.

côté de la rivière d'Abonne, s'étaient mis en relation avec les troupes de la coalition et manifestaient leur impatience et leur colère même contre cette poignée de *brigands* qui tenaient la ville haute et prolongeaient une lutte inutile. Le général allemand ne demandait pas mieux que de voir les choses s'accommoder; il avait déjà plus de quatre cents hommes hors de combat et trouvait que c'était beaucoup pour prendre ce nid qu'on croyait dépourvu de garnison et de munitions. Les nouvelles qu'il recevait du Nord depuis quelques jours étaient meilleures; mais on le pressait d'en finir.

Un des plus fougueux parmi les royalistes qui ne quittaient pas le camp des Allemands, proposa donc d'aller trouver le commandant de place, afin de lui apprendre la retraite sur tous les points des armées de Napoléon, la prise imminente de Paris, l'entrée très-prochaine des Bourbons aux acclamations de la France entière, et l'inutilité, par conséquent, d'une défense plus longue.

Le général Werther se prêta volontiers à cette démarche, et le 2 mars, le baron de X*** se présenta aux avancées avec un parlementaire allemand. Le colonel reçut l'officier allemand et le baron dans une chambre d'une des casernes effondrées de la place. Le parlementaire allemand demanda d'abord un échange des prisonniers. — Ce qui fut accordé sans difficulté par le colonel. — Puis à son tour, le baron de X*** voulut exposer l'objet de sa démarche....

Dès les premiers mots le colonel l'arrêta : « Je ne sais et ne désire pas savoir, monsieur, lui dit-il, si vous venez ici en votre nom seul ou au nom d'un certain nombre de vos compatriotes. Mais je vous répondrai brièvement et clairement. Je suis ici en vertu d'ordres supérieurs pour défendre la place contre les ennemis du pays. Tous les motifs politiques que vous me faites entrevoir me sont in-

différents. Je ne veux même pas les supposer. Je ne rendrai la place que contraint par la force ou sur un ordre du gouvernement de l'Empereur.... Permettez-moi d'ajouter, monsieur, que vous remplissez aujourd'hui un rôle qui ne vous fait point honneur. Qu'en pense monsieur le capitaine? » ajouta-t-il en se tournant vers l'officier allemand. Celui-ci se contenta d'incliner la tête. « Les prisonniers seront échangés dès aujourd'hui, si vous le désirez, tête pour tête, dit le colonel en se levant; quant à vous, monsieur, si vous n'étiez pas entré ici, protégé par le drapeau parlementaire, je vous ferais juger et probablement fusiller devant la garnison, avant le coucher du soleil. » Et en congédiant ses deux interlocuteurs, le commandant de place recommanda à l'officier chargé de les reconduire aux avancées de ne les laisser communiquer avec personne.

L'assiégeant, à dater de ce jour, ne poussa ses travaux d'approche qu'avec lenteur; il se contenta de terminer la deuxième parallèle et d'établir trois batteries de six pièces chacune, lesquelles le 8 mars ouvrirent le feu contre les faces droite et gauche des bastions II, III, et contre la face gauche de la demi-lune n° 2, avec l'intention évidente de faire brèche à quatre cents mètres. Trois batteries de mortiers couvrirent ces ouvrages de bombes. Il paraissait que les Allemands cherchaient à occuper la garnison, à la décourager en attendant les événements politiques qui mettraient la place entre leurs mains. Sur les quatre mille hommes qui étaient sous les ordres du général Werther, et qui étaient réduits à trois mille cinq cents par suite des pertes subies, mille hommes avaient dû être dirigés sur Troyes; il ne restait donc plus devant la Roche-Pont que deux mille cinq cents hommes. De plus, le général avait reçu l'ordre de ne rien compromettre, de se contenter de surveiller les passages de la Saône à la Marne et de tenir

bloquée la garnison de la Roche-Pont, en l'occupant assez pour qu'elle ne pût prendre l'offensive, mais sans perdre du monde pour posséder cette bicoque. D'autre part, les royalistes de la ville basse ne cessaient d'annoncer la fin des hostilités et l'entrée des Bourbons.

Le 12 mars, on recevait au quartier général la nouvelle de l'échec subi par Napoléon devant Laon, la déroute du corps de Marmont et la marche prononcée des troupes alliées sur Paris. Les royalistes crurent que le moment était venu de faire une nouvelle tentative auprès du général Werther pour l'engager à en finir. Ils tenaient à être les premiers en Bourgogne à se déclarer pour les Bourbons, et la prudente lenteur du général des troupes alliées les exaspérait. Celui-ci eût de son côté désiré tenir la place avant la cessation prévue des hostilités. Il envoya donc un nouveau parlementaire au colonel Dubois, pour lui faire connaître les dernières nouvelles des armées de la coalition, l'entrée prochaine des alliés dans Paris, désormais découvert, et pour le sommer de rendre la place, afin d'éviter une effusion inutile de sang; mais que s'il se refusait à capituler, il devait s'attendre à des rigueurs regrettables et dont seul il porterait la responsabilité. La réponse du colonel Dubois fut identiquement la même que la précédente. Il ne pouvait capituler, puisqu'aucun ouvrage de la place n'était entamé.

Pendant la nuit du 12 au 13 mars, deux batteries de mortiers furent établies sur les rampes des coteaux de la rive droite et ouvrirent leur feu dans la soirée, sur le faubourg de la rive gauche. La flèche qui servait de tête de pont fut bouleversée par les obus. Le général allemand comptait ainsi déterminer les gens de la Roche-Pont à exiger du commandant de place une capitulation prompte. Le feu prit à un certain nombre de maisons dans ce faubourg, et les habitants se réfugièrent dans la ville haute.

Au tir des batteries de mortiers, la garnison ne pouvait répondre, n'ayant plus de pièces de gros calibre. Les six pièces de vingt-quatre étaient employées à contre-battre les batteries du Nord, et on ne pouvait désarmer les bastions de ce côté. Pour comble de misère, le typhus se déclara parmi les blessés de la cité.

Les vivres commençaient à devenir rares et la garnison était à la demi-ration.

Sur le plateau, la canonnade de part et d'autre continuait, et les escarpes des deux bastions II et III étaient fort endommagées. L'ennemi n'ayant plus rien à détruire et à brûler dans la ville basse de la rive gauche, commença ses cheminements le 15 mars, et établit une demi-parallèle avec deux nouvelles batteries pendant la nuit et la journée du 16 mars, de quatre pièces chacune¹. Ce ne fut pas toutefois sans difficultés, car ces batteries n'étaient qu'à trois cents mètres des faces du bastion II et III, dont les cavaliers conservaient encore leurs pièces de gros calibre. Les 18 et 19 mars, vingt-six bouches à feu tirèrent cependant contre les ouvrages et parvinrent à bouleverser les parapets et à démonter les pièces de l'assiégé.

Pendant la nuit du 19 au 20 mars, le colonel essaya de remettre en batterie les canons qui lui restaient, mais ces pièces de faible calibre ne pouvaient rien contre les ouvrages ennemis. Toutefois les brèches faites aux saillants de la demi-lune n° 2 et du bastion II n'étaient pas praticables, et le colonel, voulant réserver le peu qui lui restait de son artillerie pour le moment de l'assaut, fit remparer la gorge du bastion II, rentrer son canon et attendit. Pour ne pas laisser démoraliser son monde, il l'occupait la nuit dans de petites sorties qui fatiguaient l'assiégeant. Il faisait maintenir en état les chemins couverts autant que le

1. Voyez la figure 71.

tir de l'ennemi le permettait, préparait des camoufflets, des chicanes pour le moment où l'assaillant voudrait couronner la contrescarpe.

Le 25 mars, la troisième parallèle était terminée. La place ne se défendait plus que par de la mousqueterie, quelques pierriers et des grenades que, la nuit, de petits pelotons de sortie jetaient dans les tranchées.

Les cheminements pour couronner le chemin couvert et établir les batteries de brèche avançaient peu, grâce à l'activité de la garnison, qui semblait redoubler de courage en voyant l'ennemi se rapprocher et qui défendait ses glancs pied à pied.

Le 1^{er} avril arriva la nouvelle de la capitulation de Paris, de l'abdication de l'Empereur et l'ordre de suspendre les hostilités. La garnison pouvait se retirer sur Nevers par Auxonne, Beaune, Autun et Château-Chinon.

Le 5 avril, le colonel Dubois sortit de la Roche-Pont à la tête de sept cents soldats de toutes armes; c'était ce qui lui restait d'hommes valides.

XVII

CONCLUSION

Malgré son enceinte bastionnée et son grand ouvrage avancé qui existait encore en 1870, tel que Vauban l'avait tracé, la ville de la Roche-Pont n'eût pas tenu quarante-huit heures devant l'artillerie allemande. Quelques batteries établies au Nord sur le plateau, à l'Ouest et à l'Est sur les côteaux, à une distance de trois mille mètres, eussent couvert cette place de projectiles sans qu'il fût possible de répondre, car le petit arsenal de la Roche-Pont, en septembre 1870, renfermait six canons de fonte et quatre pièces de bronze à âme lisse, un millier de kilogrammes de poudre et deux à trois cents boulets pleins.

Elle ne fut pas attaquée, bien que des corps ennemis se soient montrés non loin de ses murs.

Sa garnison consistait alors en un garde du génie et une brigade de gendarmerie.

Les gens de la Roche-Pont sont cependant patriotes et citent avec fierté les sièges nombreux qu'ils ont subis. Ils avaient, dès le mois d'août, organisé leur garde nationale, dont une compagnie d'artillerie. Il est vrai qu'on n'avait

pu distribuer à ces gardes nationaux que cent fusils à pierre qui gisaient dans la citadelle, et une trentaine de fusils à piston. Ces bonnes gens ne comptaient pas moins se défendre, fondaient des balles et faisaient des cartouches. Ils n'eurent pas la douleur de voir les Allemands chez eux.

En 1871, un capitaine du génie français, ayant fait partie de l'armée du général Bourbaki, était entré en Suisse avec les débris de ce corps.

Le capitaine Jean avait reçu une balle dans la poitrine, non loin de la frontière, avait été recueilli chez des paysans des environs de Pontarlier et sauvé par des douaniers suisses qui l'avaient fait transporter à Lausanne, où les soins les plus attentifs lui furent prodigués. Il y aurait une histoire touchante à raconter de cette triste période de nos désastres, et ce serait à nous à l'écrire, car les Suisses ne sont pas gens à faire parade du dévouement qu'ils ont montré en cette circonstance pour sauver nos soldats harassés, affamés et gelés. Habitants des campagnes et citadins ont été au milieu des neiges du Jura, guider, recueillir nos régiments débandés, égarés. Quelques-uns ont payé de leur vie ce devoir d'humanité; tous ont offert à l'envi asile et soins à nos soldats épuisés. Tous se louent de la conduite de ces braves gens.

Le capitaine Jean demeurait à Lausanne lorsque s'y trouva M. N..., officier supérieur à la retraite. Les médecins pensaient que le climat contribuerait à la guérison du blessé, qui avait obtenu un congé dans l'espoir de retrouver la santé sous le ciel clément de cette partie du lac de Genève. Sa sœur était venue le rejoindre et le soignait avec la tendresse la plus attentive. Cependant les forces ne revenaient pas, les symptômes alarmants persistaient.

Le capitaine Jean était de la Roche-Pont, il se lia d'amitié avec M. N.... et souvent, entre ces deux officiers, il était question de la dernière guerre, des ressources qu'on

n'avait su ou pu employer, et particulièrement de cette belle province de Bourgogne, placée sur le flanc de l'invasion, si bien faite pour masquer et protéger un mouvement offensif, si on eût eu une armée de réserve ayant sa droite appuyée sur Besançon et sa gauche sur Dijon, largement approvisionnée par les bassins du Rhône et de la Saône.

Le capitaine employait ses loisirs à étudier la défense de sa chère petite ville dont il connaissait bien l'histoire et qu'il considérait comme un point stratégique d'une certaine importance.

M. N.... passa près d'un mois dans la société de cet homme aimable, instruit, profondément pénétré de nos désastres; mais dont l'esprit actif cherchait, dans ces malheurs mêmes un enseignement, l'occasion de développer les ressources et les qualités propres à la France. Sur ce sujet, les deux amis ne tarissaient pas, et les entretiens ne cessaient que quand la sœur interposait son autorité de garde-malade pour exiger le repos et le silence....

En décembre 1871, M. N.... reçut à Paris la lettre suivante, accompagnée d'un paquet de papiers.

« Lausanne, 10 décembre 1871.

« MONSIEUR,

« Mon frère bien-aimé est mort avant-hier dans mes bras; mort des suites de sa blessure et aussi peut-être de la douleur que lui ont causée nos derniers désastres, trop pénétré du souvenir ineffaçable des souffrances dont il a été le témoin.

« Il s'est éteint conservant sa connaissance jusqu'au dernier moment. Je remplis fidèlement un de ses désirs en vous adressant ces papiers. C'est le seul souvenir qu'il puisse vous laisser, me disait-il encore la veille de sa mort,

des heures que vous avez bien voulu consacrer à un pauvre malade.

« Mon frère me parlait souvent de vous; vous avez pu apprécier ses belles qualités, son noble caractère, et vous accueillerez ce legs du mourant, je n'en saurais douter, comme une marque de l'estime profonde qu'il vous avait vouée.

« Quant à moi, je ne puis me détacher de ce pays où j'ai vécu près de mon frère et où nous avons été entourés de tant de sympathies.... »

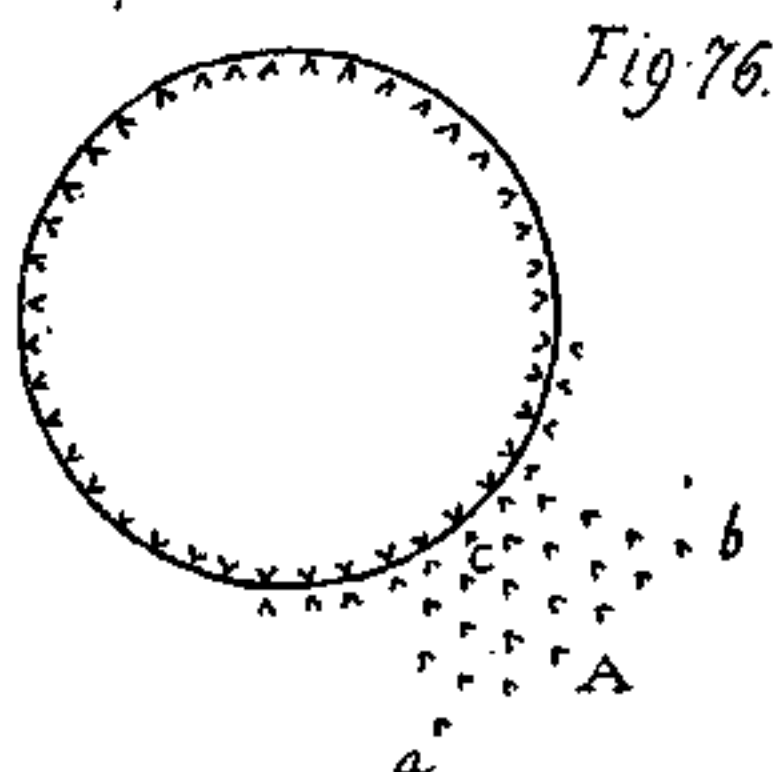
EXTRAITS DES PAPIERS DU CAPITAINE JEAN.

L'attaque est un choc, la défense une résistance au choc. Qu'il s'agisse d'une pièce de canon envoyant un boulet sur une plaque de fer, sur un revêtement de maçonnerie ou sur un épaulement de terre; qu'il s'agisse d'une colonne d'assaut gravissant une brèche, la question est la même; dans l'un et l'autre cas il faut opposer à la force d'impulsion une résistance qui en neutralise l'effet.

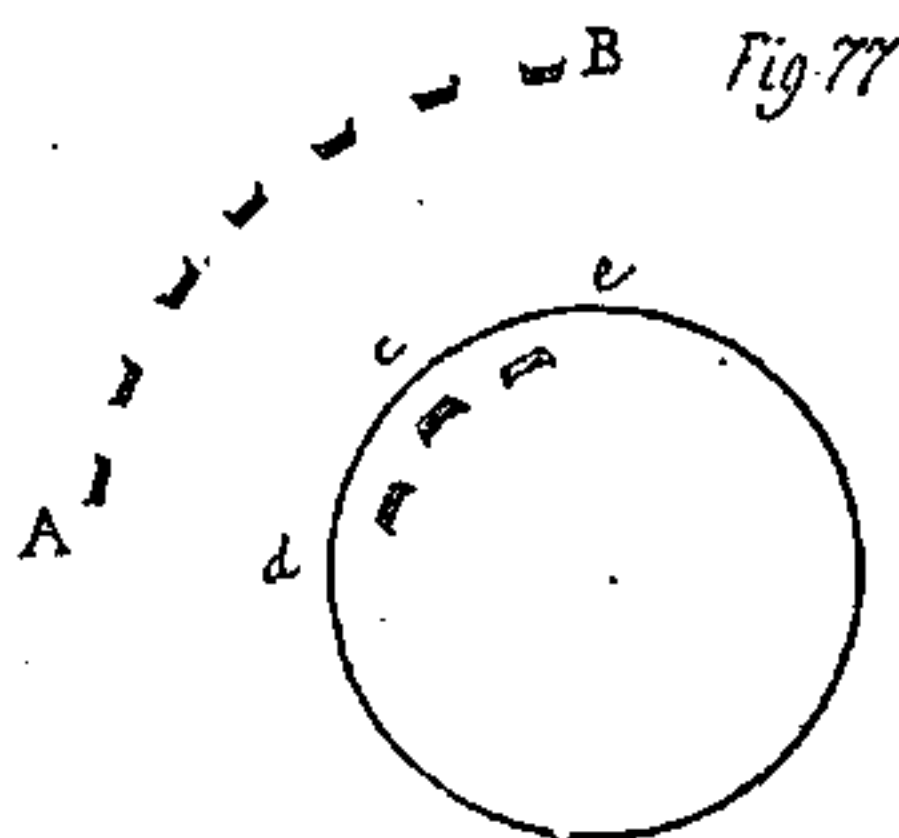
Lorsque les armes de jet n'existaient pas ou n'avaient qu'une portée très-peu étendue, il ne fallait opposer au choc qu'une résistance normale, opposer un homme à un homme, ou si on voulait être assuré du succès, deux hommes à un homme. Mais lorsque les armes de jet acquirent une portée plus longue, la *position* de l'attaque et de la défense prit une certaine valeur. De là, pour les combattants en plaine, les premiers éléments de tactique et pour la fortification, des dispositifs de plus en plus compliqués.

Il est évident, par exemple, que lorsqu'il fallait en venir aux mains, combattre corps à corps pour vaincre un adversaire; si celui-ci se trouvait placé derrière une enceinte circulaire, l'obstacle qui le protégeait lui donnait un avantage considérable, avantage qui ne pouvait être compensé que par un renouvellement de l'attaque.

Pour faire saisir d'un coup d'œil ce principe si simple, soit (fig. 76) une enceinte circulaire contenant quarante défenseurs espacés l'un de l'autre d'un mètre; l'attaque corps à corps ne pourra agir qu'avec un nombre égal ou



très-peu s'en faut, au nombre des défenseurs qui, eux, sont abrités. Les assaillants auront beau se grouper en A, ils ne pourront toujours présenter qu'un front égal à celui de



la défense, et si celle-ci est énergique, le triangle *a, b, c* viendra s'user en *c*.

Mais supposons que l'attaque possède des armes de jet (fig. 77), et qu'au lieu de se heurter contre l'enceinte cir-

culaire, les assaillants établissent leurs engins de A en B à bonne portée. Ils couvriront de projectiles le segment du cercle *d, c, e*, et les défenseurs ne pourront opposer à ce tir convergent qu'un nombre inférieur d'engins.

Pour compenser en partie cette infériorité, la défense ajoute à l'enceinte des appendices (fig. 78, voir en A), qui permettent d'opposer un front de défense presque égal au



front d'attaque comme quantité d'armes de jet et très-supérieur par le relief et la protection. Mais naturellement alors l'attaque dispose ses engins ainsi qu'on le voit en B. De telle sorte que les projectiles envoyés de *a b c d e* convergent sur le saillant C. La défense ajoute les nouveaux appendices D D, et si ses engins sont bien protégés, elle peut faire converger les projectiles *g, h, i* sur l'engin K et

l'écraser, puis les projectiles *l*, *g*, *h* sur l'engin *m* et le détruire, et ainsi de suite.

De plus, ces appendices ont encore cet avantage de donner des vues de flanc sur l'enceinte elle-même et de découvrir son pied.

Ce principe régit et régira toujours l'attaque et la défense; seules, les distances en modifient les applications.

Plus la défense est excentrique, plus elle oblige l'attaque à s'éloigner, à occuper un périmètre plus étendu; mais, aussi plus la défense s'étend et plus elle prête ses flancs à l'attaque, il faut donc que ces flancs puissent aussi se défendre et soient eux-mêmes défendus, car tout obstacle qui n'oppose à l'attaque que sa propre force, sans être protégé par l'action d'un obstacle voisin, est bientôt détruit.

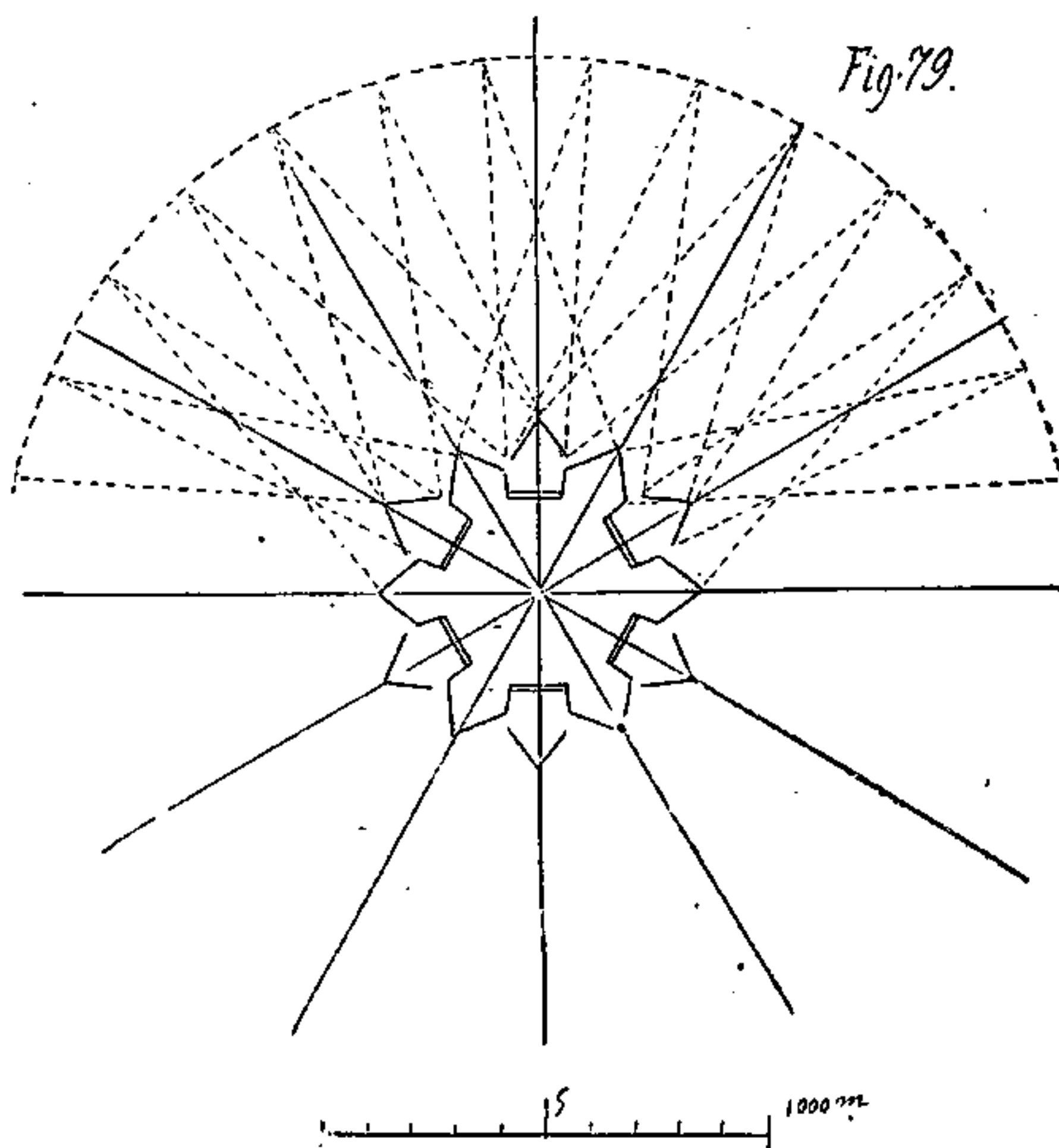
Qu'il s'agisse de fortifications ou de plans de bataille, c'est toujours l'application de ce même principe. « Toute partie doit défendre la partie voisine et être défendue par elle. » Il est clair que la solution du problème devient de plus en plus difficile en raison de la plus grande portée des armes de jet et de l'étendue des fronts de fortifications ou de combat.

Vauban, en raison de la portée de l'artillerie de son temps, avait résolu le problème, ainsi que la plupart des ingénieurs, ses émules et ses successeurs.

Soit un hexagone (fig. 79), fortifié d'après la première manière de Vauban, il est évident que tous les points de la circonférence à une distance de 1000 mètres et jusqu'à 1800 mètres même sont battus par les courtines, par les faces des bastions et des demi-lunes. Si la place s'élève en rase campagne, l'ennemi ne peut se placer sur un point quelconque de cette circonférence sans être touché.

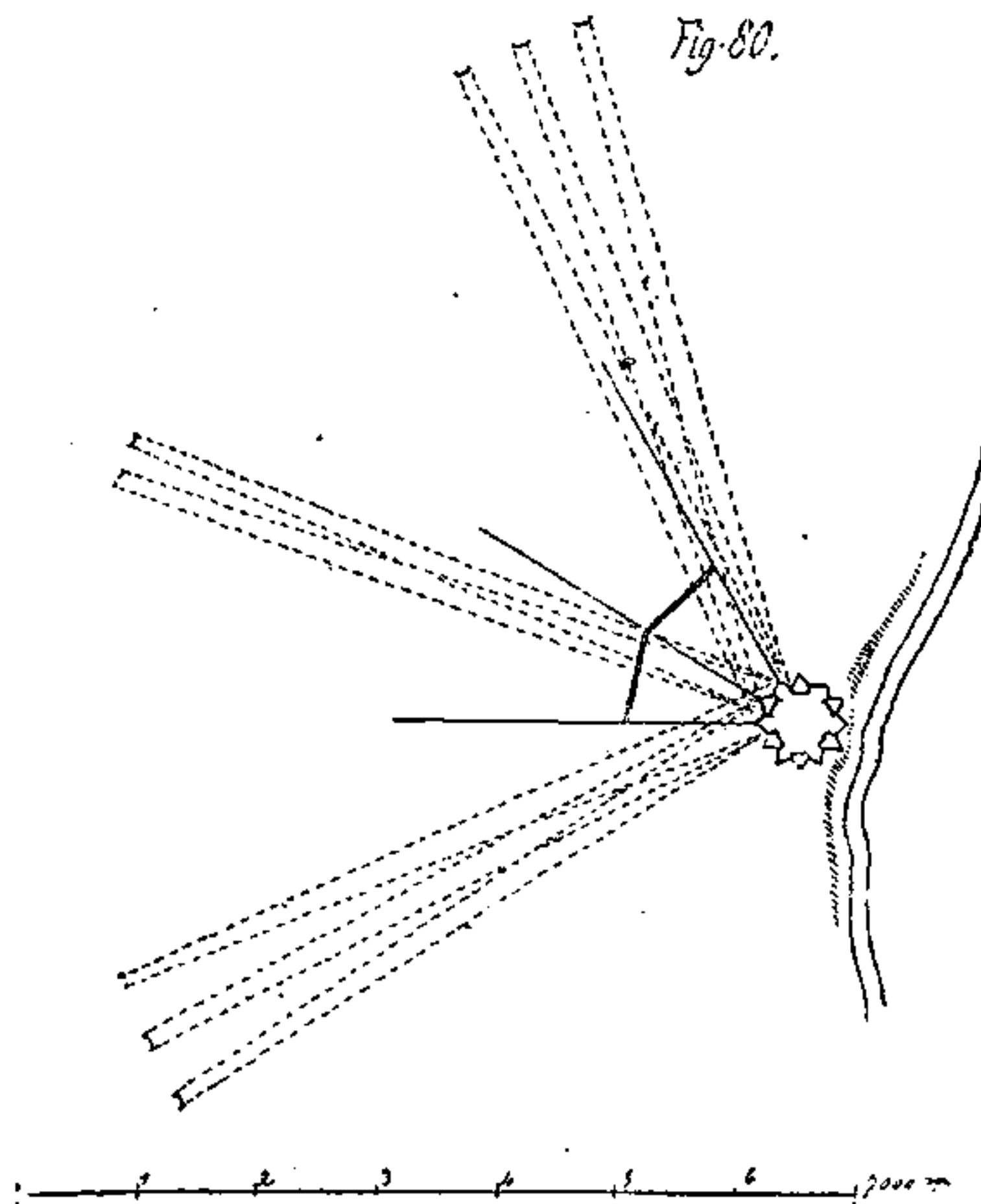
Pour établir sa première parallèle et ses premières batteries, il lui fallait commencer ses travaux à la limite de la portée des pièces de rempart et, comme on l'a vu dans

la figure 70, il devait élever ces batteries assez près de la place pour que le tir eût une action efficace sur les défenses, c'est-à-dire à 7 ou 800 mètres. A cette distance, on battait les courtines, on enfilait les faces et les flancs, on



bouleversait les parapets. Les projectiles arrivant ou de plein fouët ou sous un angle de 10° environ lorsque le boulet ricochait, l'assiégé parvenait à s'en garantir pendant fort longtemps et à maintenir intacte sa propre artillerie.

Mais la portée des pièces de siège aujourd'hui s'étendant à 7 ou 8000 mètres, les conditions pour l'assiégé et l'assiégeant sont bien différentes. Alors (fig. 80) l'ennemi établit ses batteries sur deux ou trois points de la circonfé-



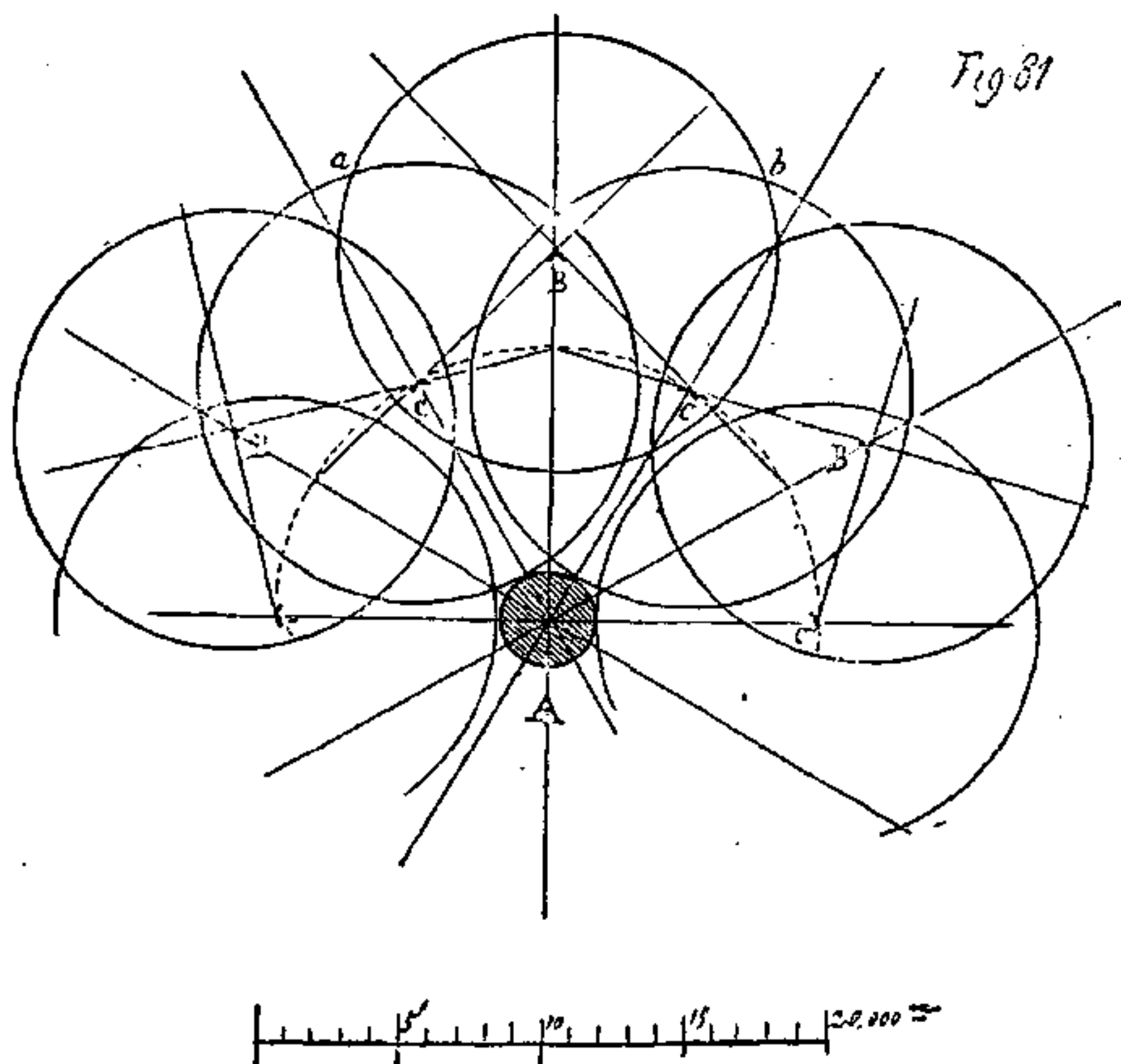
rence en profitant d'un pli de terrain, d'un mur, d'un bois pour masquer ses travaux, puis, lorsque tout est prêt, il démasque ces batteries et couvre un segment de la forteresse d'une quantité de projectiles explosibles qui, arrivant

suivant un angle de 25° à 30° , éclatent, n'importe où, *dans le tas*, pour employer une expression vulgaire, ne tenant compte, à cette distance, ni des flancs, ni des faces que l'assiégeant ne distingue même pas. En admettant que l'assiégé, sous cette pluie de fer qui arrive de face et sur ses flancs, puisse maintenir son artillerie et riposter; il tire sur des points excentriques qui peuvent varier, qu'il ne reconnaît qu'à la fumée des pièces, et sur un ennemi qui, profitant d'un espace indéfini pour disposer ses approvisionnements et couvrir ses hommes, conserve toute sa liberté. Mais pour maintenir son artillerie, préserver ses hommes, ses munitions, l'assiégé ne se meut que dans un espace relativement restreint; il est bientôt encombré de débris de toutes sortes; tout mouvement lui est difficile, la place lui manque même pour réparer les dégâts. Il se fatigue sans grands résultats. Si l'attaque a maintenu son tir à longue portée pendant plusieurs jours, il a mis une telle confusion sur une bonne partie des défenses qu'il peut en deux ou trois nuits commencer sa première parallèle à 1000 mètres environ, la bien armer, la protéger par des batteries en retraite et des tranchées-abri, de manière à décourager les sorties et cheminer pour couronner les chemins couverts. En quel état sont alors les ouvrages de l'assiégé? Les flancs des bastions sont aussi bien endommagés que leurs faces, les demi-lunes sont intenable, les fossés en partie comblés; de tous côtés le désordre et la confusion. Aucune brèche n'est praticable certainement; mais tous les ouvrages sont compromis sur trois ou quatre fronts, et à 1000 mètres; la brèche peut être faite et largement ouverte. La garnison peut jusqu'au dernier moment soutenir l'assaut, vendre chèrement les débris de ses ouvrages; mais quand on en est là, le résultat final n'est pas douteux.

Il faut donc qu'en raison de la longueur de la trajec-

toire, la défense éloigne ses dispositifs défensifs du centre de la place.

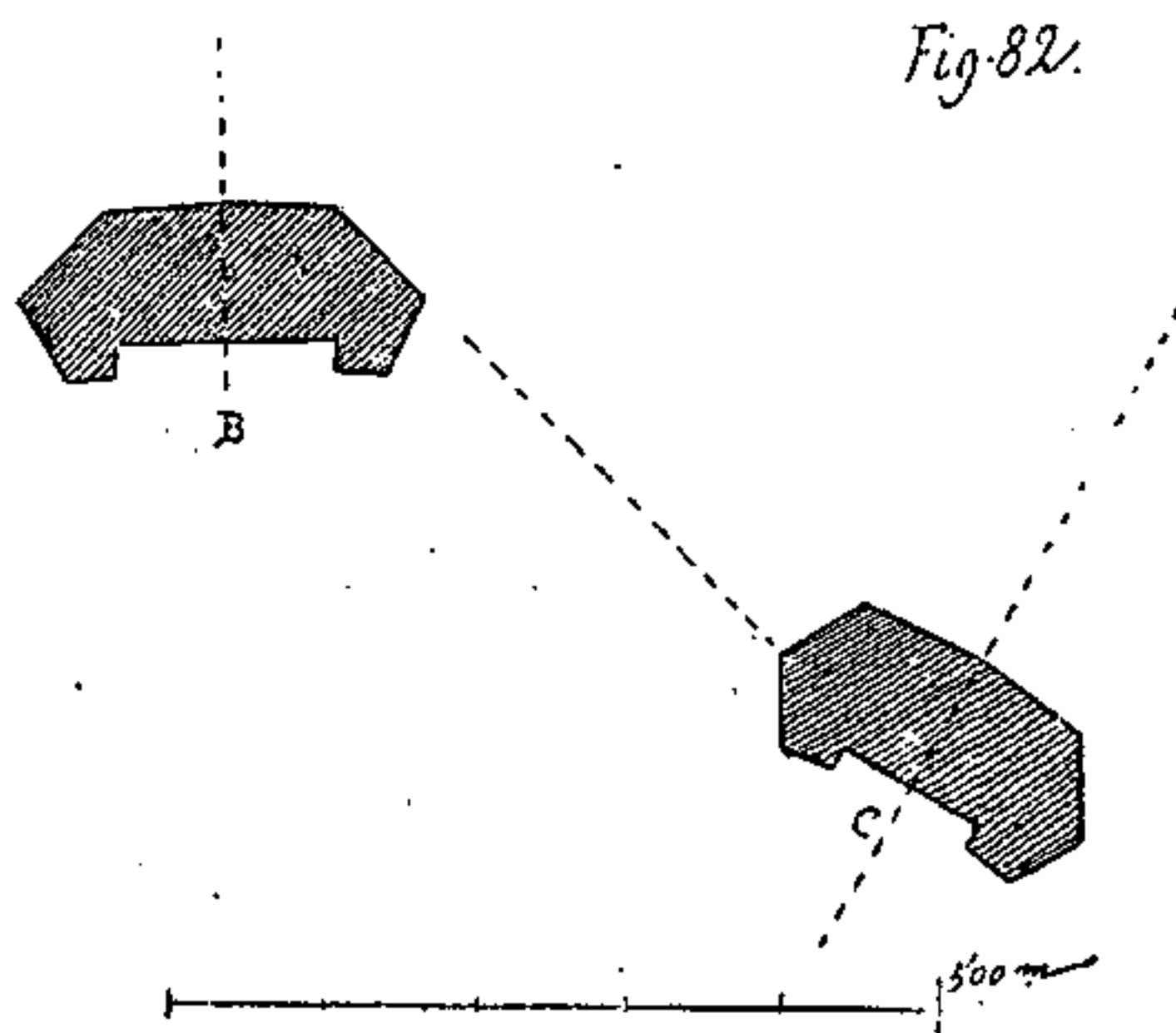
Si chaque front de la défense de Vauban était environ de trois cent quatre-vingt mètres, il doit être de douze à treize mille mètres aujourd'hui (fig. 81). C'est-à-dire que



l'hexagone qui avait trois cent quatre-vingts mètres de côté d'un saillant de bastion à l'autre devrait avoir treize mille mètres. Soit A, le corps de place, supposé en plaine ; des forts seront établis en B et en C, la zone d'action de chacun de ces ouvrages étant de huit mille mètres, ils se pro-

tégeront réciproquement et croiseront leurs feux sans que leurs projectiles puissent tomber dans la place le jour où l'un d'eux serait au pouvoir de l'ennemi.

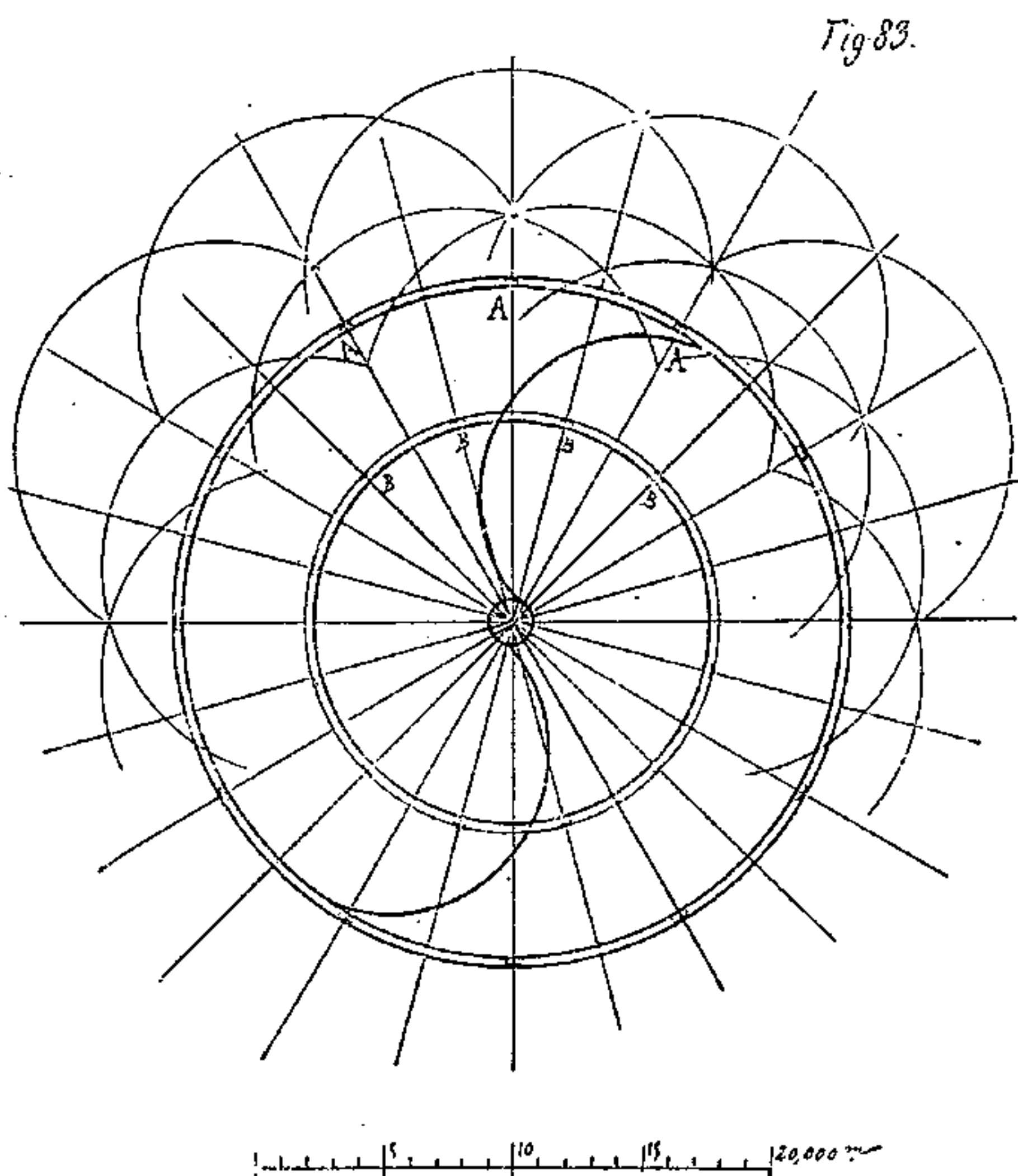
La figure 82 présente l'ensemble de chacun de ces forts B et C sur la disposition intérieure desquels on reviendra. Mais en allongeant ainsi démesurément les capitales, les forts B (fig. 81) peuvent être battus sur toute l'étendue de l'arc de cercle *a b* (plus du tiers de la circonférence), ils



sont en flèche et l'un d'eux, étant pris, permettrait à l'ennemi de battre deux des forts C. Il est donc nécessaire sur un rayon étendu de multiplier les défenses et de faire qu'elles se protègent d'une manière plus efficace. C'est ce qu'indique la figure 83.

Ici c'est un dodécagone. Chaque fort de la zone extrême est distant l'un de l'autre de sept mille mètres, les ouvrages A se flanquent réciproquement; une seconde zone de

forts B bat au besoin ceux-ci et la zone d'action de ces seconds ouvrages s'étend au delà de la ligne des forts extrêmes. Des chemins de fer doivent nécessairement relier les



forts de chaque zone et les mettre en communication avec le corps de place.

Cette extension des champs de défense peut être, en rai-

son de la nature du terrain, divisée en deux zones avec un noyau central.

La zone intérieure se composerait d'ouvrages permanents, formant une *enceinte de préservation*, ligne de forts à intervalles suffisamment garnis en cas de guerre par des ouvrages de campagne.

La zone extérieure consisterait en l'occupation de points stratégiques bien choisis et étudiés à l'avance, formant des petits camps protégés par des ouvrages passagers et permettant à une armée nombreuse de se couvrir, sans que l'ennemi puisse épier ses manœuvres.

La dépense occasionnée par un pareil système défensif est énorme sans aucun doute. Mais il semble qu'à cet égard on ne veuille pas se faire une idée exacte de la situation nouvelle créée par l'artillerie à longue portée.

La dépense occasionnée par tous les systèmes défensifs qui se sont succédés depuis l'antiquité a toujours été en croissant. L'enceinte bâtie par Philippe-Auguste autour de Paris ne coûterait pas, le mètre courant, ce que coûterait l'enceinte de Charles V; celle-ci ne coûterait pas ce que coûteraient les fronts bastionnés de Louis XIII, cette enceinte enfin, serait loin d'exiger la dépense (toujours au mètre courant et en tenant compte des forts détachés) occasionnée par la fortification de Paris, élevée sous Louis-Philippe. De même l'établissement des quatre ou cinq trébuchets et les beffrois qu'exigeaient l'attaque d'une place jusqu'au moment de l'emploi de l'artillerie à feu, n'atteindrait pas la somme qu'exigerait la fabrication de l'artillerie employée au siège de Turin en 1535. Celle-ci serait bien loin de coûter ce qu'a coûté l'artillerie française et anglaise au siège de Sébastopol. Si à l'époque des canons à âme lisse on pouvait battre une place avec une soixantaine de pièces, il en faut cinq fois plus aujourd'hui puisqu'il faut opérer sur un périmètre beaucoup plus étendu.

La guerre est donc un jeu qui tend à devenir de plus en plus cher et surtout la guerre de sièges. Est-ce à dire que les nations se dégoûteront de la faire à cause des effroyables dépenses qu'elle entraîne? Ce n'est pas à croire.

Aujourd'hui, comme jadis, ce qui coûte le plus, c'est d'être battu. Avec un milliard bien employé en France, avant la guerre de 1870, et un ou deux milliards pour la faire, nous n'eussions probablement pas payé les dix milliards que nous coûte cette guerre et nous n'eussions pas perdu deux provinces qui valent certes plus encore que cette somme.

Les économies militaires, en des temps de modifications profondes comme le nôtre, sont donc ruineuses.

Toute la question doit se résumer en ceci : Ne faire aucune dépense superflue ; mais faire toutes celles qui sont nécessaires. Puis, est-il bien certain qu'un bon système défensif du territoire soit aussi dispendieux que plusieurs le prétendent ?

S'agit-il de quelque chose comme d'une muraille de la Chine sur nos frontières de l'Est ? Croit-on que si quelques bonnes positions rendues imprenables sans trop de travaux permettaient de tenir une armée d'observation de deux cent mille hommes à l'abri de toute surprise, dans les hautes vallées bornées par les chaînes qui, du Jura, se dirigent sur Belfort, Remiremont, Épinal, Langres, Dijon, et côtoient la rive droite de la Saône jusqu'à Lyon, les Allemands s'empresseraient de faire une seconde trouée sur Paris. Pour peu que sur ce chemin ils subissent le moindre échec, qu'ils fussent arrêtés même, que deviendraient-ils ?

Ce qu'il importe, c'est donc de bien choisir les positions à mettre à l'abri de toute insulte sur les flancs d'une invasion et de ne pas gaspiller des sommes fabuleuses à prétendre tout défendre. Supposons que Metz eût été rendue imprenable ou du moins défendue de telle sorte qu'elle put

tenir six mois. — Et certes la chose était possible — D'abord nous n'aurions pas perdu cette ville; puis, la guerre, malgré notre infériorité en soldats et en artillerie, eût pu prendre un tout autre tour. Elle exigeait de la part de l'ennemi plus de sacrifices, plus de prudence, plus de monde encore pour nous contraindre à une paix acceptée devant la bouche d'un canon....

On fait aujourd'hui la guerre avec des armées d'un million d'hommes, cela est merveilleux lorsque l'invasion ne trouve devant elle et sur ses flancs aucun obstacle très-sérieux, lorsque les combinaisons que nécessite un si grand déploiement de forces ne sont dérangées sur aucun point, et que les opérations stratégiques, sur le terrain, se suivent avec une parfaite précision comme on pourrait le faire sur une carte dans le cabinet. Mais ces énormes agglomérations d'hommes deviendraient du jour au lendemain un danger terrible, après un échec grave sur un des flancs. On ne peut faire avancer, vivre et combattre de telles masses, qu'à l'aide d'un mécanisme très-compiqué, par conséquent délicat et facile à déranger. Les Allemands prétendaient que nous avions une pointe sur l'Allemagne par la possession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Aujourd'hui, ils ont presque une enclave engageante chez nous. L'avenir montrera si c'est là pour eux un grand avantage....

On a vu, en 1870-1871, ce qu'a pu faire la petite place de Belfort qui, seule peut-être, entre nos places fortes, possédait quelques pièces à longue portée et une garnison bien commandée et décidée à se défendre.

Elle a continuellement gardé l'offensive sur un périmètre de vingt à vingt-cinq kilomètres, grâce à quelques canons rayés qui garnissaient les remparts et protégeaient les sorties dans un rayon de quatre à cinq mille mètres. Pendant un mois, elle a empêché l'établissement des batteries de siège

et, malgré un bombardement de soixante-treize jours, dans les derniers temps, la ville n'a eu que quatre maisons brûlées. Cette défense est un enseignement et montre que l'ancien système défensif a fait son temps.

Pendant ce siège, les batteries des assiégés ont à peine souffert et ont eu recours au tir indirect, c'est-à-dire, ont tiré par-dessus les casernes de la gorge du château sans voir le but, mais en se réglant à l'aide d'un observateur. Ce tir indirect, qui ne tenait nul compte du tracé des crêtes de la défense et qui permettait ainsi d'accumuler sur un point quelconque un feu puissant, indépendamment des faces, produisait un grand effet sur les batteries de l'ennemi qui, de son côté, ne pouvait voir ces pièces et ne savait comment régler son tir.

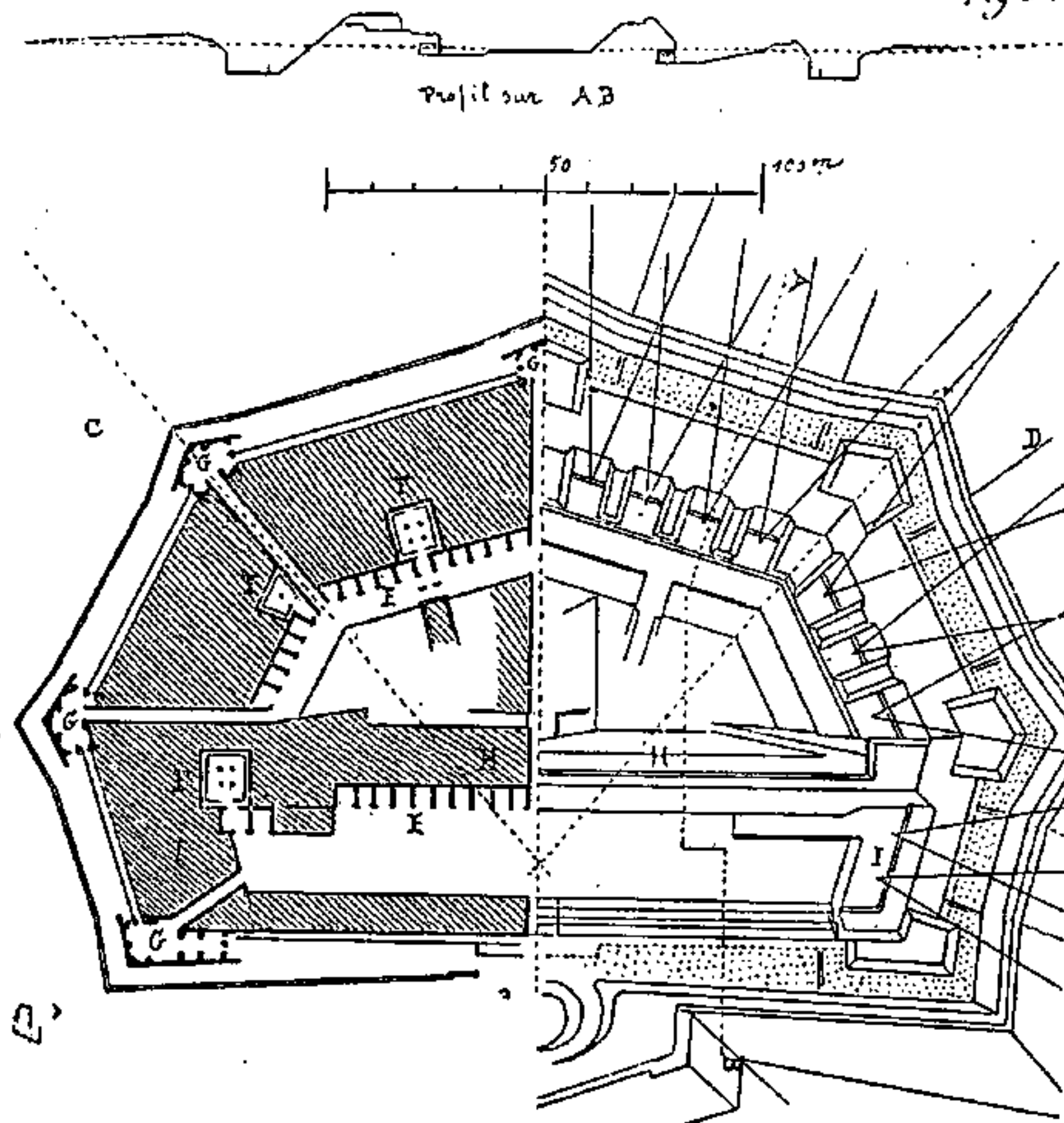
La question reste donc indécise, et si la longue portée donne à l'attaque des feux plus enveloppants contre chaque ouvrage, chaque batterie de l'assiégeant peut être soumise au feu d'un plus grand nombre de pièces de la défense. A Paris, les forts, nullement tracés en vue du tir actuel à longue portée, ont permis à une garnison faible, peu aguerrie et dont le moral n'était pas solide, d'opérer des sorties avec succès à une distance de quatre mille mètres¹.

Avec de bonnes troupes, on pouvait alors en une nuit élever des ouvrages qui eussent permis de reprendre l'offensive et de pousser plus loin, de couper la ligne de contrevallation et de mettre l'assiégeant dans un grand embarras. Il n'est donc pas prouvé que les longues portées donnent plus d'avantages à l'attaque qu'à la défense, et on peut admettre au contraire que la longue portée des canons rayés est favorable à la défense? mais c'est à la condition de tracer les ouvrages en vue de l'action nouvelle de l'ar-

1. La bataille de Champigny avait porté nos lignes à quatre mille deux cents mètres du fort de la Faisanderie.

LA DÉFENSE.

Fig. 84.



APPLICATION DU SYSTÈME POLYGONAL.
FORTS ISOLÉS.

tillerie et non, suivant d'anciennes traditions, si glorieuses qu'elles soient. La puissance destructive des projectiles explosibles ne permet que difficilement les cheminements de l'assiégeant et, de fait, nous n'avons vu, nulle part, dans la dernière guerre, employer cet ancien mode d'approches pour battre en brèche et traverser le fossé.

Les Allemands n'ont pas été si sots que d'employer ces procédés classiques. Ils se sont établis sur les points favorables et souvent dominants, à trois mille cinq cent et quatre mille mètres, autour de nos places, qui s'en tenaient au vieux système défensif destiné à des portées de deux mille mètres au plus ; et ont couvert d'obus nos ouvrages et les villes qu'ils étaient censés protéger, sans risquer un sapeur. Nous avons trouvé cela odieux, exorbitant, comme ces châtelains du quinzième siècle, qui trouvaient abominable qu'on fit brèche à leurs nids féodaux avec des bombardes, et déclaraient qu'on gâtait ainsi le métier de la guerre. Mais, en supposant qu'on oublie un jour de lever les yeux au ciel, s'il s'agit de médire des anciens fronts flanqués, et que la nouvelle génération d'officiers du génie se décide à accepter l'artillerie à grande portée et à en profiter, il est certain qu'on pourra donner à la défense une certaine supériorité sur l'attaque.

Comment doivent être tracés ces forts isolés, qui sont destinés à remplacer les saillants de nos anciennes forteresses ? Ils doivent permettre l'installation large d'un grand nombre de feux, même indirects au besoin, par conséquent des faces étendues et de courts flanquements, c'est-à-dire le moins de profondeur possible, et des gorges parfaitement couvertes. Ils doivent protéger efficacement les travaux de contre-approches et ne considérer la défense rapprochée que comme accessoire, car bien rarement aura-t-on à en faire usage, si jamais le cas se présente, ce qui est douteux.

Si l'on se reporte au système défensif général indiqué dans la figure 83, et que l'on veuille tracer un des forts A, on obtiendra la figure 84, donnant l'ouvrage au niveau inférieur en C et au niveau des batteries en D. La contrescarpe doit être revêtue au moins jusqu'à cinq mètres au-dessus du fond du fossé.

L'escarpe sera faite en terre coulante. Les ouvrages de maçonnerie doivent être tous couverts et défilés, ils forment à l'intérieur des casemates E. Sous les terrassements, les poudrières F, les passages pour communiquer aux *oiseaux* ou *orillons* bas G, protégés par la contrescarpe et le chemin couvert, et qui ne sont utilisés que si l'ennemi tente le passage du fossé. Les faces et les flancs sur les dehors sont tracés sur des angles assez ouverts pour croiser leurs feux. Les deux faces, dans le tracé (fig. 84), peuvent être armées de huit pièces et les flancs de six pièces. Cet ouvrage est séparé de celui de la gorge par une traverse qui protège efficacement cette gorge, laquelle possède ses flancs, armés de quatre pièces et ses orillons.

De l'ouvrage de la gorge, on communique dans le fort par une caponnière couverte formant traverse suivant la capitale. La gorge est défendue par une courtine pour des fusiliers et, au besoin, pour de petites pièces d'artillerie. Au besoin aussi, sur le terre-plein de l'ouvrage de la gorge, peuvent être mises en batterie des pièces à longue portée, donnant un tir indirect sur la circonférence d'un demi-cercle par-dessus la grande traverse H, si les parapets des faces sont dégradées par le tir de l'ennemi.

Des braies composées de palanques sont fichées à trois mètres de la base de l'escarpe dans le fossé pour empêcher les éboulements de cette escarpe de combler ce fossé, et pour permettre de défendre son passage. Les maçonneries intérieures bien couvertes, empêchent les encombrements des terres sur la plate-forme intérieure et donnent des ca-

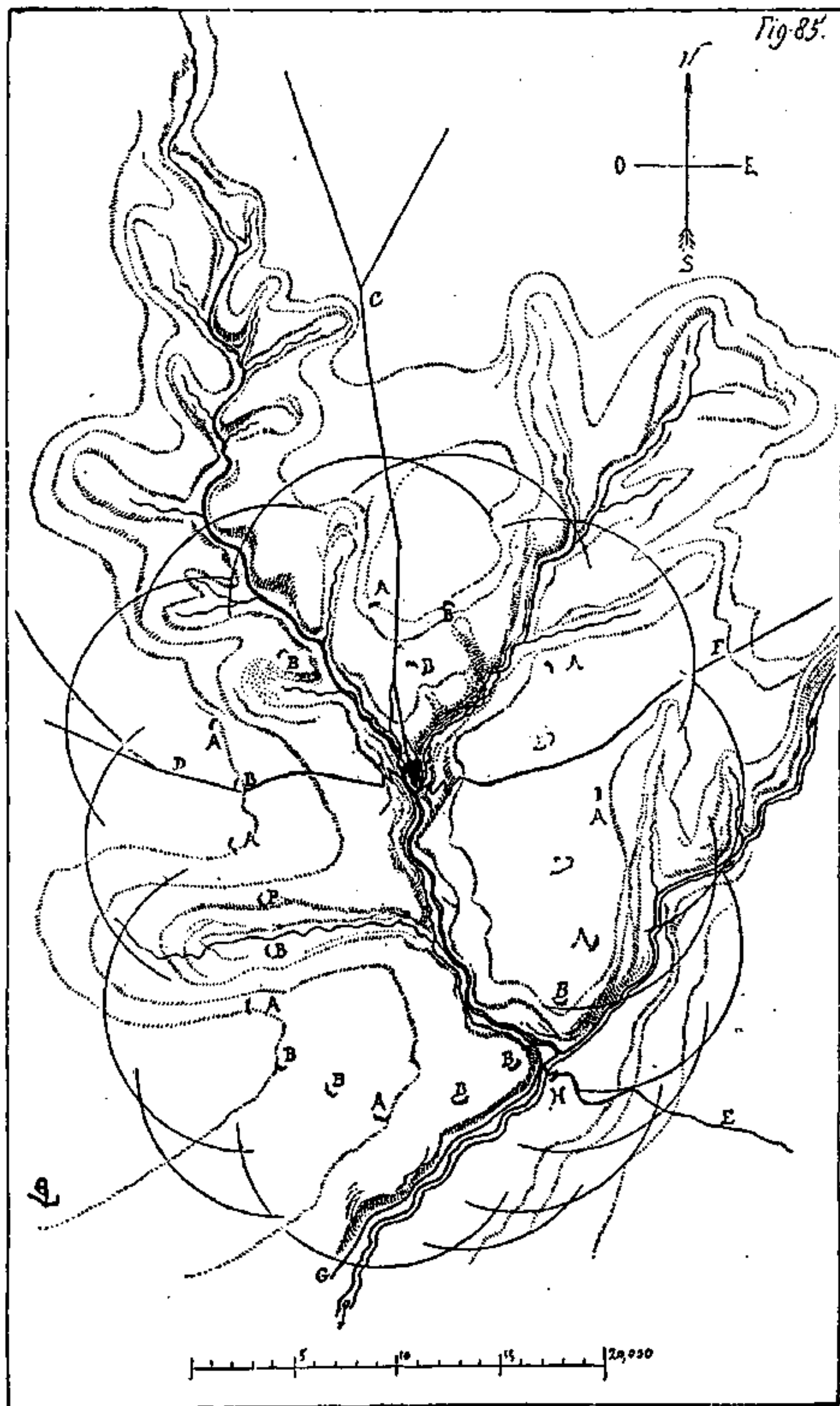
semates, qui permettent à la garnison de se reposer en toute sécurité, au moins le long des deux faces et de la grande traverse. Des blindages peuvent être établis sur les traverses des batteries et être facilement réparées chaque nuit, ainsi que l'escarpe en terre coulante.

Il serait difficile de dire combien il faudrait de projectiles pour rendre intenable un pareil ouvrage, puisque l'on a vu, au siège de Paris, qu'une batterie de marine élevée en terre coulante sur la route stratégique entre les forts de Rosny et de Noisy, armée de trois pièces, avait reçu pendant vingt-quatre jours les obus allemands, sans qu'une de ses pièces ait été démontée, ni que son escarpe ait assez souffert pour ne pouvoir être relevée chaque nuit.

On doit, d'ailleurs, n'établir des ouvrages permanents qu'avec la plus grande circonspection : 1° parce qu'ils exigent des dépenses très-considérables; 2° parce qu'ils sont nécessairement connus et longuement étudiés par l'ennemi, qui prend ses mesures en conséquence.

L'important est de posséder une exacte connaissance du terrain à défendre, et de n'établir des ouvrages permanents qu'en seconde ligne et sur des points incontestablement favorables à la défense, même en admettant une artillerie à portée plus longue encore que celle actuelle.

Tout centre à défendre doit donc posséder des ouvrages suffisants pour éviter une surprise; puis à une distance de six à huit mille mètres, une ligne de forts, croisant leurs feux si la chose est possible, ou tout au moins reliés par de solides batteries; puis enfin, à une distance de quatre mille mètres environ, des positions étudiées et connues à l'avance, favorables à l'installation des travaux de fortification de campagne très-simples, mais qui puissent à un moment donné offrir assez de résistance pour permettre de grands mouvements.... et retarder l'établissement des batteries ennemies....



SYSTÈME DÉFENSIF DU GRAND CAMP RETRANCHÉ

En appliquant ces principes à la défense de la ville de la Roche-Pont, dont la position stratégique est d'une importance majeure, puisqu'elle relie Besançon à Dijon, et forme un saillant sur les flancs d'une armée qui manœuvrait d'Épinal et de Vesoul sur Langres et Chaumont, il faudrait établir autour de cette place, dont les anciennes fortifications n'ont plus de valeur (fig. 85), huit forts A, sur les arêtes des plateaux qui entourent la ville, et treize batteries ou redoutes B, un peu en arrière ou pour commander l'embouchure de la rivière d'Abonne dans la Saône et enfilier les vallons. On occuperait ainsi le nœud des routes qui se dirigent en C sur Langres et sur Champlitte, en D sur Dijon et Beaune, en E sur Besançon et Dôle, en F sur Gray et en G sur Saint-Jean-de-Losne. Une tête de pont H, protégée par des batteries qui domineraient la Saône, permettrait de manœuvrer sur les deux rives.

Cette défense passive occuperait un périmètre de soixante-cinq kilomètres, et la zone d'action des ouvrages permanents un périmètre de cent kilomètres.

La défense purement passive exigerait, pour les huit forts, quatre mille huit cents hommes; pour les treize batteries deux mille hommes; pour la garde des tranchées intermédiaires et le service de l'enceinte de préservation, non compris les forts et batteries, dix-huit mille hommes; réserve dans la place, deux mille cinq cents hommes; total, vingt-sept mille trois cents hommes. Tandis que l'investissement effectif exigerait une armée de cent mille hommes. Mais si ce grand camp retranché contenait une armée de cent cinquante mille hommes en sus des troupes nécessaires à la défense passive, cette armée pourrait encore, sur un périmètre très-étendu ou sur quelques points favorables, occuper, dans la zone d'action des forts, une enceinte de combat défendue par des ouvrages de campagne, qui

lui permettrait de prendre l'offensive au moment opportun.

L'armement des forts consisterait en cent soixante pièces de gros calibre, et celui des batteries en quarante-cinq pièces à longue portée. Ce qui, avec le parc de réserve, donnerait un total de deux cent trente bouches à feu.

Des pièces attelées seraient, en outre, nécessaires pour appuyer les tranchées de la défense passive.

Chaque fort coûterait environ, 1 200 000 fr. Les huit ensemble. 9 600 000 fr.

Chaque batterie ou redoute, coûterait environ 150 000 fr. Les treize ensemble. . . 1 950 000

Total. . . . 11 550 000 fr.

Faire tête à une invasion sur tous les points à la fois, a toujours été difficile; ce problème est aujourd'hui plus difficile encore à résoudre si l'on se tient sur la défensive, car l'ennemi part d'une base d'opération étendue pour se concentrer sur un point que le défenseur ne connaît pas. Il n'a donc qu'une ligne à opposer au sommet d'un triangle d'action. Il faut se borner à préserver le cœur du pays et certaines régions déjà protégées par la nature, qui permettent d'opérer sur les flancs des armées d'invasion; régions possédant derrière elles de vastes contrées d'approvisionnement.

Supposons que dans cet échiquier défensif dont la Roche-Pont forme le centre, on réunisse une armée de cent cinquante mille hommes pouvant se porter, soit sur Belfort par Besançon, soit sur la route de Vesoul à Langres par Gray, soit sur Châtillon-sur-Seine par Dijon; ces villes de Besançon, Vesoul, Langres et Dijon étant elles-mêmes en état d'arrêter l'ennemi, celui-ci est obligé ou de masquer cet échiquier avec une armée de trois cent mille hommes;

ou de ne s'avancer qu'avec une extrême prudence par les routes de Lunéville et Nancy sur Paris.

Si au Nord est établi un échiquier défensif de même importance, une pointe devient très-dangereuse, surtout si la capitale est pourvue d'une enceinte de préservation, et d'une enceinte de combat permettant à une armée de manœuvrer.

Il faudrait alors trois cent mille hommes pour masquer l'échiquier de Bourgogne, et autant pour masquer celui du Nord, et quatre cent mille hommes pour investir Paris; total : un million d'hommes, sans compter les corps nécessaires pour conserver les communications entre les trois armées et garder la base d'opérations.

Alors le moindre échec peut entraîner un désastre.

L'armée de Metz, sous les remparts de cette ville, ne pouvant manœuvrer, a immobilisé pendant deux mois deux cent mille hommes employés à la bloquer.

Si l'armée française eût pu se mouvoir dans un périmètre de cent kilomètres, bien approvisionnée, elle eût immobilisé trois cent mille hommes, puisque les Allemands, qui ne donnent rien au hasard, estiment avec raison qu'il est bon d'être au moins deux contre un, en bataille rangée. Il semble donc que l'art de la guerre aujourd'hui, contre un envahisseur, consiste, non plus à essayer de défendre des lignes très-étendues qui peuvent être prises et tournées, mais à établir un petit nombre de centres défensifs, assez éloignés les uns des autres, reliés par un système de lignes ferrées en arrière, pouvant présenter une longue résistance, et qui forcent l'ennemi, ou à se diviser pour les masquer ou s'en emparer, ou à prêter le flanc à une attaque s'il les néglige, ou à se voir couper de sa base d'opération s'il se porte en masse sur l'un d'eux, sans masquer les autres....

Mais, il faut bien le dire, nous ne croyons que médio-

crement à la valeur de ces immenses développements de la fortification. Il est certain qu'ils sont ruineux, il n'est pas certain qu'ils aient une efficacité proportionnée à l'énorme dépense qu'ils occasionnent.

Les hommes d'armes du quinzième siècle bardaient de fer eux et leurs montures pour résister aux quarreaux d'arbalète, aux coups de lance, de masse de hache et d'épée. L'artillerie à feu qui d'abord ne prétendait à autre chose qu'à substituer la poudre au mécanisme des engins à contrepoids ou à cordes, et n'envoyait comme ceux-ci que des boulets de pierre, se perfectionne et emploie des boulets de fer, des balles de plomb; puis, de lourde et fixe qu'elle était, elle devient roulante, maniable et met au commencement du seizième siècle des pistolets et arquebuses entre les mains des fantassins et des cavaliers. Que font les hommes d'armes? Ils épaississent les plates de leurs armures, les doublent si bien qu'ils ne peuvent plus fournir une charge. Cela dure une cinquantaine d'années, jusqu'au moment où on reconnaît que le meilleur moyen pour la cavalerie de combattre en face de l'artillerie et de ne pas être écrasée par elle, c'est la mobilité.

Un jour, on fabrique des canons dont les boulets percent de part en part les bordages de bois d'un vaisseau. Aussitôt on s'empresse de barder de fer ces bordages. Les boulets de la veille s'amortissent sur les parois, mais ceux du lendemain les traversent. Les plaques de fer sont doublées.... on augmente la puissance pénétrante du projectile. Les plaques de fer sont remplacées par des lames d'acier. On dépense millions sur millions et toujours le projectile a le dernier. Mais voilà que pendant un combat naval un amiral lance à toute vapeur son navire sur le travers d'un vaisseau ennemi et le coule! C'est donc par la rapidité des mouvements et la facilité de la manœuvre que l'on peut

vaincre sur mer, aujourd'hui, bien plus que par l'accumulation des plaques préservatrices.

Eh bien ! dans l'art de la fortification, nous en sommes où en étaient ces hommes d'armes de la fin du quinzième siècle, qui, en face de l'artillerie à feu, endossaient plates sur plates. L'art de la fortification doit tendre à se transformer.

On objectera qu'un navire et un cavalier se meuvent mais que la forteresse est immobile, qu'on ne peut, par conséquent, remplacer ici la force passive par la force active ou l'agilité. C'est une erreur. Si la forteresse ne se meut pas, le système défensif d'un territoire peut et doit être étudié en prévision de diverses occurrences. La fortification passagère doit et peut, à la guerre, dorénavant remplir le rôle principal. En d'autres termes, une armée doit pouvoir se fortifier partout en profitant de tout. C'est donc la fortification passagère qu'il convient de rendre facile, prompte, efficace, afin de déjouer les combinaisons étudiées à l'avance par l'ennemi, de le réduire, en certains cas, à la défensive lorsqu'il croyait attaquer, de gêner ses grands mouvements par une résistance imprévue sur un point qu'il prétendait déborder, de l'obliger à modifier sans cesse ses plans par des dispositions rapides de défense.

Les forteresses de Vauban ont fait leur temps, qui sait ce que donnera, lors d'une guerre future, le système défensif dont on vient de voir un spécimen ?

La plus sûre forteresse est encore, pour un pays, une bonne armée, bien commandée, une population instruite, brave, intelligente et résolue à tous les sacrifices plutôt que de subir l'humiliation d'une occupation étrangère.:

Les cartons du capitaine Jean contenaient beaucoup d'autres appréciations générales qui ne sauraient trouver

leur place ici. Ces documents indiquent assez que quoi qu'on en ait dit, parmi nos officiers, il en était un certain nombre qui travaillaient, beaucoup qui pressentaient les dangers auxquels nous exposaient une confiance aveugle en notre valeur, et une ignorance complète des progrès de nos ennemis. En effet, parmi ces papiers du capitaine Jean, des notes nombreuses datées de 1866, 1867 et 1868 font ressortir l'insuffisance de notre système défensif d'alors, et la nécessité de pourvoir nos places fortes d'ouvrages en rapport avec les progrès récents de l'artillerie.

La ville de Roché-Pont verra-t-elle se réaliser les projets du capitaine Jean ou son rôle militaire est-il à jamais fini ? C'est ce que l'avenir démontrera.

En attendant, elle cultive ses vignes, et ses faubourgs envahissent de nouveau les rampes du plateau à l'Ouest et au Sud. On voit encore la souche de son donjon du douzième siècle qui se détache au-dessus des escarpes de la petite citadelle, et les antiquaires aperçoivent sur quelques points de son enceinte des soubassements romains. En fouillant des caves de maisons, parfois on trouve des monnaies gallo-romaines, des débris de poteries rouges et noires, du bois carbonisé et même des haches de silex.

Ces témoins de l'antiquité de la cité sont déposés dans un petit musée qui renferme aussi des sculptures provenant de l'abbaye et du château.

Si vous allez à la Roche-Pont, montez sur les restes du donjon. De ce point élevé, la vue, par une belle matinée claire de printemps, est admirable ; vers le Sud, elle s'étend jusqu'à la Saône et découvre la petite rivière d'Abonne, serpentant au fond du val à travers les prés et les vergers. Au Nord, le plateau s'élargit couvert de bouquets de bois, et n'est borné que par les silhouettes bleues des collines de la Haute-Marne. A vos pieds, la ville avec ses remparts semble un vaisseau amarré à l'extrémité d'un promontoire.

On songe alors à tous les événements dont ce petit coin de terre a été le témoin, à ces ruines accumulées par la colère humaine, à ces flots de sang répandu. On croit entendre ces clameurs qui, tant de fois, ont frappé ces murailles....

Cependant la nature est toujours la même, les prés s'émaillent toujours de fleurs et revêtent d'un manteau charmant les débris entassés par la fureur de l'homme. On se sent alors envahi par un profond sentiment de tristesse, et tout bas on se dit : « A quoi bon ? — A quoi bon ? réplique aussitôt une voix au fond du cœur.... — A quoi bon l'indépendance ? A quoi bon l'amour du sol ? A quoi bon le souvenir des sacrifices ? Ne blasphème pas, philosophie de l'égoïsme ; tais-toi devant des siècles de luttes, devant ces couches d'ossements et ces débris entassés qui ont fait le sol de la patrie. Dévastée, cette colline n'a jamais été abandonnée par ses habitants ; plus elle a subi d'outrages et plus ses enfants se sont attachés à ses flancs, plus ils tiennent à ce sol tout imprégné du sang de leurs aïeux, plus ils ont de haine pour ceux qui prétendraient les détacher de ce tombeau. Cela s'appelle patriotisme ; c'est la seule passion humaine qui puisse être qualifiée de sainte. La guerre fait les nations, la guerre les relève lorsqu'elles s'affaissent sous l'influence des intérêts matériels et des intrigues de partis. La guerre, c'est la lutte et la lutte est partout dans la nature, elle assure la grandeur et la durée au plus instruit, au plus capable, au plus noble, au plus digne de la perpétuité. Or, aujourd'hui, plus que jamais, le succès à la guerre est le résultat de l'intelligence et de ce qui développe l'intelligence ; le travail.

Le jour où ce qu'on appelle la fraternité entre les peuples deviendrait une réalité, le règne de la barbarie sénile et des hontes de la décadence ne serait pas éloigné.

Devant ce rocher sur lequel plusieurs générations ont combattu pour défendre leur indépendance, pour résister

à la force oppressive, pour éloigner l'étranger avide, ce ne sont pas des regrets qu'il faut exprimer, c'est un hommage qu'il faut, le cœur plein de reconnaissance, rendre aux morts. Ils ne demandent pas des pleurs, mais nous convient à les prendre pour modèles.

FIN

DÉFINITION

DE QUELQUES TERMES TECHNIQUES

EMPLOYÉS DANS CE VOLUME

Agger (latin). Terrasse, plate-forme que les Romains élevaient en face des fronts attaqués pour dresser leurs machines de jet, obtenir un commandement et masquer les troupes rassemblées pour un assaut.

Baille. Avant-cour, cour des ouvrages extérieurs, basse-cour. Les écuries, les communs étaient habituellement disposés dans la baille des châteaux forts du moyen âge (voy. p. 137).

Barbacane. Défense extérieure protégeant une entrée et permettant de réunir un assez grand nombre d'hommes pour disposer des sorties ou protéger une retraite. Il y avait des barbicanes élevées en maçonnerie, en terre et même composées d'une simple palissade. Les barbicanes affectent toujours la forme circulaire (voy. p. 137).

Bastion. Ouvrage de terre, revêtu extérieurement de maçonnerie, saillant au-dehors du corps de place et qui possède deux faces, deux flancs et une gorge, afin de battre les dehors, de croiser les feux et de flanquer les courtines. La gorge des bastions est ouverte, fermée ou remparée. Les bastions sont pleins, quand leur terre-plein est au niveau des courtines, vides, quand leur terre-plein est en contrebas de ce niveau, armés d'un cavalier, quand sur leur terre-plein s'élève une batterie en terre qui commande les dehors par-dessus les parapets (voy. p. 259, 288).

Beffroi. Tour de charpenterie que l'on dressait sur des rouleaux et qui était approchée des remparts pour donner l'assaut. Ces beffrois devaient dominer les crénelages, et l'étage supérieur était muni d'un pont qui s'abattait sur le couronnement des remparts ou des tours (voy. p. 204).

Boulevard. Ouvrage en terre que l'on éleva au moment où l'artillerie à feu prit une certaine importance, pour placer du canon en dehors des anciennes défenses conservées. Il y a des boulevards de toutes formes, carrés, circulaires, triangulaires (voy. p. 242).

Braie. Défense extérieure, basse, protégeant le pied des remparts et empêchant l'ennemi de s'en approcher.

Braie (fausse). Palissade ou tranchée avec parapet défendant le fond du fossé, assez basse pour être masquée par le relief de la contrescarpe.

Bretèche. Ouvrage de charpente destiné à renforcer et à flanquer un front ou un saillant (voy. p. 165 et 171).

Cavalier. Ouvrage en terre, élevé au milieu d'un bastion ou sur un point quelconque de la défense, pour obtenir un commandement sur les dehors. Au xvi^e siècle, les armées assiégeantes élevaient des cavaliers autour des défenses pour y placer leurs canons. Nos batteries de siège sont une tradition de ces ouvrages (voy. p. 222 et 291).

Chat. Galerie de charpente, basse et longue, couverte par un comble très-aigu, longitudinal, bien ferré. Ces galeries posées sur des rouleaux étaient approchées du pied des murs, après le comblement du fossé, et permettaient aux mineurs de s'attacher aux maçonneries à couvert. On donnait aussi à ces galeries, dans certaines provinces, le nom de *rat*.

Chemin couvert. Chemin ménagé sur la contrescarpe et protégé par le relief du glacis (voy. p. 287).

Chemise. Enveloppe extérieure d'un donjon, la chemise du donjon consiste en une muraille qui laisse entre le donjon et elle un espace de quelques mètres. Une poterne avec pont volant communique d'une des salles du donjon avec le chemin de ronde de la chemise (voy. p. 185).

Clavicula (latin). Défense extérieure élevée en dehors des portes d'un camp et qui forçait ceux qui voulaient entrer à présenter le flanc aux défenseurs des remparts (voy. p. 86).

Demi-lune. Ouvrage bas, disposé en avant d'une courtine entre deux bastions, séparé du corps de place par un fossé et possédant deux faces et deux flancs courts (voy. p. 286).

Donjon. Refuge suprême des défenseurs d'un château fort, le donjon est toujours séparé des défenses du château et mis en communication directe avec les dehors (voy. p. 158).

Escarpe, est la partie d'un revêtement de fortifications qui fait face au dehors, depuis le fond du fossé jusqu'au parapet ou crénelage.

Escarpe (contre-), est le revêtement du fossé qui fait face à la défense.

Estaque. Obstacle composé de pieux fichés en terre.

Glacis. Terrain incliné qui, de la contrescarpe du fossé, s'étend sur la campagne et masque les chemins couverts ainsi que l'escarpe.

Hourd. Galerie de bois que l'on posait en dehors des crénelages en temps de guerre, pour permettre aux défenseurs de voir le pied des remparts et tours, et de jeter des pierres et toutes sortes de matériaux sur les assaillants qui tentaient de s'approcher (voy. page 165).

Lice. Intervalle laissé entre les défenses extérieures et celles du corps de place (voy. p. 167).

Mâchicoulis. Les hourds de charpente étant facilement incendiés, vers la fin du ^{xiii}^e siècle, en France, on les remplaça par des corbeaux de pierre portant un crénelage en maçonnerie et laissant entre eux des intervalles propres à jeter des matériaux sur les assaillants qui approchaient du pied des murs. En Syrie, les chrétiens avaient adopté les mâchicoulis dès le commencement du ^{xiii}^e siècle.

Merlon. Partie de maçonnerie pleine entre les créneaux. Pendant le moyen-âge, les merlons sont habituellement percés, dans leur milieu, d'une archère. En temps de guerre, les créneaux étaient masqués par des mantelets de bois qui se relevaient plus ou moins au moyen d'un rouleau tournant dans deux colliers de fer scellés aux angles supérieurs des merlons.

Oiseau. C'était aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles un petit ouvrage de maçonnerie qui, disposé aux angles saillants dans le fossé, battait celui-ci et devait empêcher le passage. Les oiseaux étaient masqués par la contrescarpe. Dans la fortification polygonale moderne, on est revenu à ce système (voy. p. 331).

Oppidum (latin). Citadelle; point stratégique fortifié chez les populations gauloises. Beaucoup de camps romains furent établis pendant la conquête sur des *oppida* gaulois qui n'étaient que des sortes de camps retranchés établis sur des plateaux élevés. Plusieurs de nos villes françaises occupent l'emplacement d'antiques *oppida* : Langres, Laon, Béziers, Carcassonne, Uzerche, Sainte-Reine (Alesia), le Puy-en-Velay, Semur-en-Auxois, Avallon, Puy d'Issolu, etc.

Orillon. Partie saillante des faces des bastions destinée à masquer les flancs et à garantir les pièces qui arment ces flancs (voy. p. 261).

Parados. Élévation de terre disposée derrière les pièces en batterie pour les mettre à l'abri ainsi que les servants des projectiles arrivant à revers.

Parallèle. Tranchée parallèle aux côtés du polygone d'une place et permettant de circuler à couvert pour établir les batteries de siège et pour les approvisionner. Trois parallèles étaient autrefois nécessaires pour arriver à établir les batteries de brèche. Ces parallèles étaient mises en communication entre elles par des boyaux de tranchée tracés en zig-zags afin de se défilier des feux de la place (voy. p. 309).

Paréclat. Épaulement en terre ou formé de gabions, élevé sur les remparts ou au milieu des bastions pour abriter les défenseurs contre les éclats des bombes et des obus.

Place d'arme. Espace défendu par un épaulement, destiné à renfermer une troupe et à la protéger contre les projectiles (voy. p. 269, 287).

Poterne. Porte secondaire, petite porte, le plus souvent masquée (voy. p. 158).

Ravelin. Nom que l'on donnait primitivement aux demi-lunes. Ouvrage consistant en deux faces, ouvert à la gorge, bas et destiné à battre les dehors entre deux bastions (voy. p. 261).

Redan. Ouvrage présentant un angle saillant et un angle rentrant (voy. p. 286).

Rempart. Épaulement élevé avec la terre empruntée au fossé creusé du côté extérieur ; aussi, muraille couronnée d'un parapet avec chemin de ronde. S'entend comme défense permanente.

Retranchement. Ouvrage fait pour augmenter la force défensive d'une place en dedans des fortifications permanentes, afin de

présenter un nouvel obstacle dans le cas où celles-ci tombent au pouvoir de l'ennemi; le retranchement se compose d'un épaulement de terre élevé aux dépens du fossé creusé du côté extérieur.

Stimulus (latin). Crochet de fer en forme de hameçon planté sur un rondin de bois qui, fiché en terre ou au fond de trous coniques, défendait les approches d'une défense (voy. p. 75).

Tenaille. Ouvrage qui se compose d'une courtine possédant à chaque extrémité deux demi-bastions (voy. p. 259, 287).

Tranchée. Chemin creusé dans le sol en rejetant la terre d'un seul côté ou des deux côtés pour permettre d'approcher des places à couvert.

Tranchée-abri. Défense passagère consistant en un épaulement extérieur fait aux dépens de la terre empruntée à une tranchée, de façon à garantir les soldats sur un front, autour d'un camp ou d'un poste, et à leur permettre de tirer à couvert. La tranchée-abri est destinée à jouer un rôle important depuis que les armes à feu ont acquis une longue portée et un tir rapide. Les Romains employaient déjà la tranchée-abri en campagne.

Traverse. Élévation de terre disposée en travers des chemins couverts, des terre-pleins, des bastions et des courtines, pour garantir les pièces et les défenseurs contre le tir d'enfilade, d'écharpe ou à ricochet (voy. p. 291).

Vinea (latin). Mantelet de charpentes; aussi galerie de bois dressée perpendiculairement à l'*agger*, et qui permettait d'arriver à la plate-forme de cet *agger* à couvert. Les tours de bois destinées à battre les remparts de l'assiégé étaient roulées sur ces galeries de bois (voy. p. 73).



SIGILD ET TOMAR. (P. 30.)

TABLE

CHAP. I.	PREMIER REFUGE	I
— II.	L'OPPIDUM	11
— III.	PREMIER SIÈGE	25
— IV.	CE QUE COUTENT LES DÉFENSEURS. . .	61
— V.	DEUXIÈME SIÈGE	65

CHAP. VI.	LE CAMP PERMANENT. — FONDATION D'UNE CITÉ.	85
— VII.	LA CITÉ FORTIFIÉE.	89
— VIII.	TROISIÈME SIÈGE.	102
— IX.	LE CHATEAU FÉODAL.	147
— X.	QUATRIÈME SIÈGE.	165
— XI.	PREMIÈRES DÉFENSES CONTRE L'ARTIL- LERIE A FEU.	210
— XII.	CINQUIÈME SIÈGE.	223
— XIII.	LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FOR- TIFIÉE PAR ERRARD DE BAR-LE-DUC, INGÉNIEUR DU TRÈS-CHRÉTIEN ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.	257
— XIV.	SIXIÈME SIÈGE.	263
— XV.	LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FOR- TIFIÉE PAR M. DE VAUBAN.	285
— XVI.	SEPTIÈME SIÈGE.	294
— XVII.	CONCLUSION	332